

# EN QUÊTE DE LA « DIVERSITÉ SOCIALE » DANS LE PARC LONGCHAMP

## Neuf étudiants en mission d'observation



Dans le cadre de L'Atelier Marseille 4-5, des étudiants et étudiantes de Sciences Po Aix livrent leurs observations ethnographiques des usages du Parc Longchamp

Ce recueil est le fruit du travail des étudiants et étudiantes du Master *Dynamiques politiques et mutations des sociétés de Sciences Po Aix*.

L'enquête de terrain et ce livrable ont été coordonnés par leurs enseignantes Claire Bénit-Gbaffou et Aude Signoles.



## UNE PUBLICATION DE L'ATELIER MARSEILLE 4-5

Ce recueil de textes a été coordonné et édité  
par Claire Bénit-Gbaffou.

Il rassemble une sélection des textes rédigés par  
les étudiants et étudiantes du Master 1

*Dynamiques politiques et mutation des sociétés* (Sciences Po Aix) :

Juliette Annequin, Quentin Bétrancourt-Couaillet,  
Joad Goret, Léna Le Forestier, Amélie Lemoine, Tristan Meyer, Enzo  
Vidal-Sohy, Bastien Wastiaux, Sara Zarroug.

La relecture a été assurée par Sylvie Chiousse  
et Enzo Vidal-Sohy, et le recueil a été mis en forme  
par Camille Floderer.

*Imprimé à Sciences Po Aix - Aix-en-Provence - décembre 2022*

## REMERCIEMENTS

Ce recueil est le fruit du travail d'enquête d'étudiants et d'étudiantes du Master *Dynamiques politiques et mutations des sociétés* de Sciences Po Aix. Une partie de leurs observations sont ici retranscrites. Que soient remerciés pour leur engagement dans ce projet **Juliette Annequin, Quentin Bétrancourt-Couaillet, Joad Goret, Léna Le Forestier, Amélie Lemoine, Tristan Meyer, Enzo Vidal-Sohy, Bastien Wastiaux, Sara Zarroug et Aude Signoles**, leur enseignante.

Il a été présenté au public le 10 décembre 2022, en mairie de Marseille, lors d'une restitution publique des travaux de l'Atelier Marseille 4-5, une initiative pédagogique et de recherche visant à produire collectivement une connaissance sur la fabrique locale des politiques urbaines.

Cette restitution a été rendue possible grâce au soutien de la Ville de Marseille. Nous souhaitons remercier en particulier Madame **Nasséra Benmarnia**, adjointe au maire de Marseille en charge des espaces verts, parcs et jardins, retour de la nature en ville ; et Monsieur **Emmanuel Ferrier**, adjoint au Maire des 4<sup>ème</sup> et 5<sup>ème</sup> arrondissements de Marseille à l'écologie urbaine et à la transition énergétique, en charge des espaces verts, de la végétalisation, de la prévention des déchets, de la préservation de la biodiversité et de la protection des animaux.

Nous remercions l'équipe de Sciences Po Aix et MESOPOLHIS, en particulier **Adrien Chateaufreynaud**, pour son soutien logistique et financier dans la publication de ce recueil, **Sylvie Chiousse** pour son consciencieux travail de relecture ; **Cesare Mattina**, pour sa relecture avertie, critique et amicale, de l'introduction ; ainsi que **Romain Suarez**, cartographe pour la Maison méditerranéenne des sciences de l'homme (MMSH) d'Aix-en-Provence, pour sa production cartographique.

Ce livret, sous la responsabilité de l'équipe de rédaction, ne saurait en aucun cas engager les institutions universitaires partenaires (Sciences Po Aix, MESOPOLHIS, MMSH, ENSP) ou la Ville de Marseille.



# SOMMAIRE

<b>Introduction.</b>	<b>7</b>
<b>Par Claire Bénit-Gbaffou</b>	
<b>Le Palais Bassin, un lundi midi ensoleillé, en septembre.</b>	<b>21</b>
<b>Par Enzo Vidal-Sohy</b>	
<b>Le Plateau, un jeudi soir en septembre.</b>	<b>39</b>
<b>Par Joad Goret</b>	
<b>Le Plateau, un vendredi matin par temps pluvieux.</b>	<b>51</b>
<b>Par Juliette Annequin &amp; Léna Le Forestier</b>	
<b>Le Parc à chiens, un samedi de septembre, en plein après-midi.</b>	<b>65</b>
<b>Par Amélie Lemoine</b>	
<b>Jouer dans le parc : Aires de jeu du Kiosque et de l'ancien Zoo, Plateau et Pelouses, un vendredi après l'école.</b>	<b>79</b>
<b>Par Quentin Bétrancourt-Couaillet &amp; Sara Zarroug</b>	
<b>L'ancien Zoo, un vendredi de septembre, en début de soirée.</b>	<b>97</b>
<b>Par Bastien Wastiaux &amp; Tristan Meyer</b>	



# Introduction



# Observer la diversité sociale dans le Parc Longchamp

## Une expérience citoyenne, pédagogique, et de recherche

Claire Bénit-Gbaffou

*À Aude Signoles, la plus géographe des politistes,  
en remerciement de s'être embarquée  
dans cette aventure avec moi*

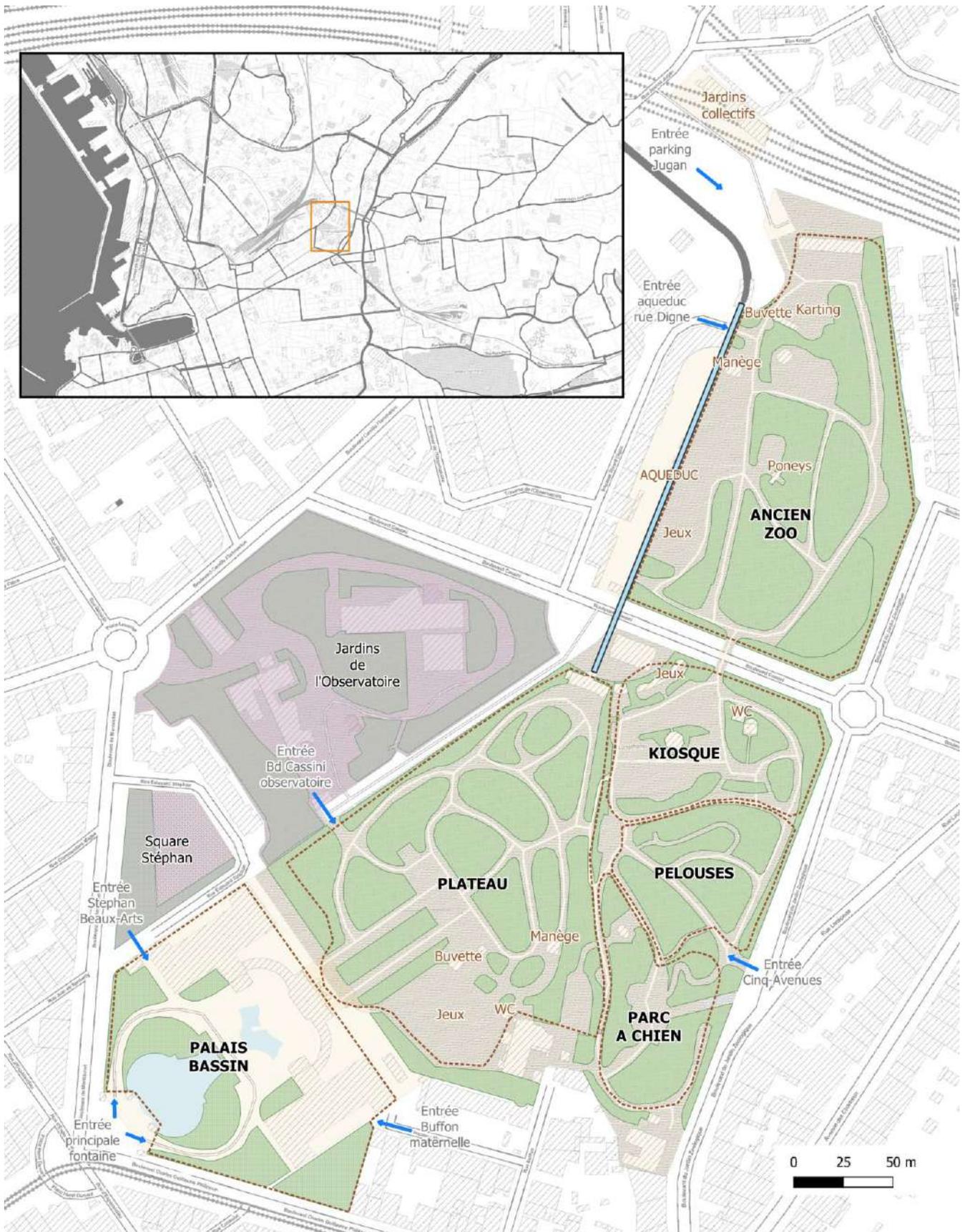
Ce recueil, qui donne à lire les observations écrites par des étudiants de quatrième année de Sciences Politiques dans le cadre de leur apprentissage des « Méthodes d'enquête », participe à une initiative pédagogique, de recherche et citoyenne lancée depuis septembre 2022 : l'Atelier Marseille 4-5. Il s'agit, sur une période de trois ans, de multiplier les études et recherches, conduites par les étudiants et leurs enseignants-chercheurs, sur le site des 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> arrondissements de Marseille, sur des thèmes pertinents pour les acteurs locaux – et d'en mettre en débat et en circulation, les résultats. Le questionnement principal porte sur la fabrique locale des politiques urbaines, avec un intérêt particulier sur les dimensions sociales de la transition écologique. Cet Atelier, hébergé par la Maison méditerranéenne des sciences de l'homme (MMSH) et son Observatoire des Villes en transition, regroupe une dizaine d'enseignants-chercheurs en sciences sociales, d'une diversité de disciplines et d'institutions (AMU, Sciences Po, École nationale supérieure du paysage) : l'enjeu est aussi de croiser les regards et les approches.

Ce recueil d'observations sur « la diversité sociale des usages du Parc Longchamp » est une illustration de cette triple démarche, citoyenne, scientifique et pédagogique. Il a été construit dans une perspective grand public, sans renoncer à mentionner tout au long du recueil des éléments de la démarche scientifique, mais en mettant en relief les idées, les intuitions, les scènes de la vie quotidienne du parc qui, à la fois, provoquent

des échos chez les lecteurs et pourront servir de base à la suite de la recherche collective. Le Parc Longchamp est en effet l'un des sites de recherche de l'Atelier, à côté de nombreux autres, en chantier.

### Le parc dans son quartier – éléments de contexte

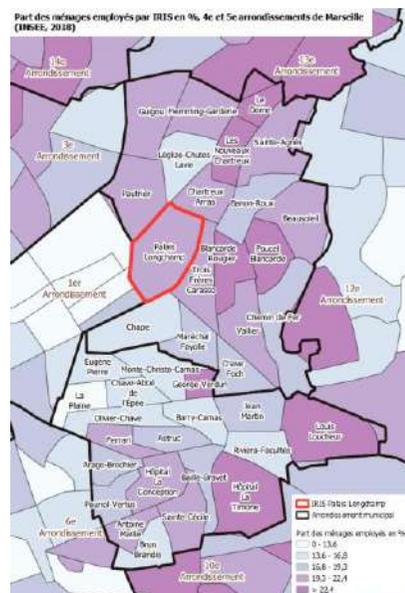
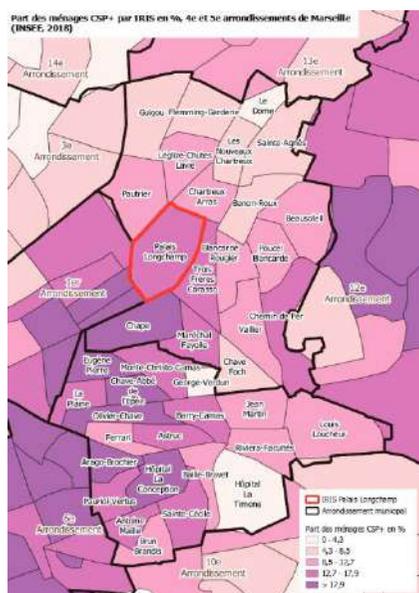
Le parc Longchamp est un des rares espaces verts du centre-ville de Marseille. Originellement Jardin zoologique, ouvert après l'arrivée des eaux de la Durance par le canal de Marseille en 1847, il s'agrandit en 1869 avec la construction du Palais Longchamp, sa grande fontaine centrale et ses deux ailes muséales, en célébration de l'eau, puis le Jardin de l'Observatoire (aujourd'hui fermé au public). Le choix du site s'explique par la topographie : le Pavillon de partage des Eaux occupe le point haut du parc, aux Chutes-Lavie, tandis que l'aqueduc aujourd'hui désaffecté transportait les eaux dans les citernes qui constituent le sous-sol du Plateau. Les deux zones du parc en contrebas – le Palais Bassin et la zone dite des Pelouses (partie sud de l'ancien Jardin zoologique), sont organisées autour de deux fontaines ou cascades, l'eau tombant par gravité. Le parc est donc caractérisé par son étagement, qui contribue à différencier clairement différentes zones, reliées les unes aux autres par des escaliers et des passerelles : nous avons repris les noms attribués par l'enquête citoyenne, différenciant le Palais-Bassin, le Plateau, la zone des Pelouses-Kiosque, et l'ancien Zoo (en réalité partie nord de l'ancien parc zoologique).



**Localisation du Parc Longchamp**

Auteur : Romain Suarez, MMSH, 2022.

Localisé dans le 4<sup>e</sup> arrondissement de Marseille, sa grande étendue (près de 10 hectares) le conduit à s'étaler dans l'espace urbain marseillais sur plusieurs quartiers, aux caractéristiques socio-économiques et urbaines contrastées. Au sud, les professions intellectuelles et cadres supérieures (dites CSP+) sont surreprésentées, dans les quartiers Cinq avenue (au sud-est), Longchamp et Réformés (au sud-ouest du parc).



### Répartition des classes sociales autour du Parc Longchamp : classes intellectuelles et cadres supérieurs (à gauche), employés (à droite)

Auteur : Romain Suarez, MMSH, 2022, d'après Région Sud, Géoclip, regards cartographiques sur nos territoires.

Ces quartiers, très bien desservis par les transports publics (trams, métro et bus) aux grandes avenues monumentales (Boulevards Longchamp, Philippon et Foch), ont connu récemment une envolée des prix immobiliers et un processus de gentrification est en cours. Au nord du

parc, les quartiers (Chutes-Lavie au nord-ouest, Chartreux au sud-est) évoluent également rapidement, mais le recensement de 2018 indique encore une sous-représentation de ces classes moyennes et aisées et une sur-représentation des employés (surtout) et des ouvriers. Ces quartiers, plus éloignés du centre de Marseille et moins desservis par les transports publics, conservent d'importantes poches de pauvreté, et même si l'on y trouve une grande diversité sociale, leur identité populaire se marque encore dans le bâti, les commerces, l'espace public.

Un principe de « proximité » ou de « contiguïté » conduirait à l'hypothèse que les parties nord du parc (ancien Zoo et Pelouses-Kiosque) seraient fréquentées davantage par les classes sociales populaires, tandis que les parties sud du parc, attenantes aux quartiers Longchamp et Cinq avenues, accueilleraient davantage les classes moyennes et aisées.

Mais c'est bien sûr plus complexe que cela – avec des usages multiples, mobiles, qui s'adaptent aux contextes et voient dans chaque partie du parc un espace adapté à certaines pratiques : des usagers qui viennent de plus loin que les quartiers environnants, surtout pour la partie la plus monumentale du parc (Palais-Bassin et Plateau) très visitée par les touristes nationaux et internationaux et prisée par les mariages.

S'y ajoute la question des accès, tant les transports collectifs sont plus développés au sud du parc qu'au nord. Une station de tram (« Longchamp ») dessert l'entrée monumentale du Palais Longchamp, tandis qu'une station de métro (« Cinq avenues Longchamp ») s'ouvre sur l'entrée de la zone Pelouse (ancienne partie sud du Jardin zoologique). Mais les entrées sud du parc ne sont pas seulement plus accessibles, elles sont également plus monumentales, plus célébrées, plus entretenues.

© Claire Bénit-Gbaffou, 22/11/26. L'entrée monumentale, par le palais Longchamp. Des deux entrées, on voit celle de droite, au pied de la statue du fauve. La placette devant le palais a une forme arrondie, en écho à la colonnade et aux bassins.



© Claire Bénit-Gbaffou, 22/11/26. L'entrée par l'Observatoire, dite « l'entrée des nounous ». À gauche, les arcades de l'aqueduc et un bâtiment de service municipal. Un panneau indique l'entrée du planétarium, mais pas du parc.



© Claire Bénit-Gbaffou 22/11/26. Sortie vers le Métro Cinq avenues Longchamp, Boulevard du Jardin zoologique (anciennement, l'accès principal vers le jardin zoologique). À droite, l'entrée du Parc à chiens.



© Claire Bénit-Gbaffou 21/11/18. Sortie nord du parc, parking Jeanne Jugan, l'unique accès au parc du quartier Chutes-Lavie. À droite, l'étable aux poneys, des toilettes, et au fond (panneau vert), la parcelle des Jardins collectifs Longchamp.

Étant donné la différence sociale entre le nord et le sud, cette différence esthétique, d'aménagement autant que d'entretien – cette inégalité dans le soin apporté à l'utilisateur – ce contraste entre « le décor » et « ses coulisses » ne peut qu'interpeller, reproduisant dans le bâti et l'environnement même du parc une hiérarchie sociale que pourtant l'espace public a vocation à atténuer, en offrant un espace de rencontre, de co-présence et d'interaction si ce n'est de mixité sociale. Car nombre d'utilisateurs du Parc Longchamp en soulignent la « mixité » – l'interaction, sinon harmonieuse et sans heurts, du moins dans l'ensemble bénéfique, entre individus de classes sociales inégales. Un espace relativement peu ségrégué (socialement, racialement), rare dans les villes contemporaines, où la beauté du parc, cet « îlot de fraîcheur » comme extrait de la ville, atténuerait peut-être la brutalité habituelle des rapports sociaux.

### **Le contexte – Un réaménagement du parc en cours, une initiative d'enquête citoyenne**

Pourquoi une recherche sur ce thème, sur ce site ?

Il faut remonter au Plan de gestion du Parc Longchamp lancé par la Ville de Marseille, début 2022 – un document technique, voire un peu technocratique, appelant les candidats futurs prestataires à faire une étude et des recommandations pour un réaménagement du parc Longchamp. Tous s'accordent à dire qu'il souffre en effet d'un manque d'entretien et d'une certaine dégradation – de ses plantations, de ses équipements, et peut-être en partie de sa réputation (il a perdu le label « Jardin remarquable » en 2015) – même si pour la plupart des Marseillais, pour ses riverains et ses usagers, le Parc Longchamp reste un parc attractif, très fréquenté, harmonieux et sécurisé, un parc « qui fonctionne », où chacun prend plaisir à passer du temps, et qui suscite une certaine fierté.

Pourquoi technocratique ? Car cet appel à projet adopte une démarche largement « patrimoniale » : il s'agit avant tout, dans son intention, de

« restaurer » une splendeur passée, un monument historique, un patrimoine bâti, paysager et horticole. Son déclin est rapidement attribué par l'appel à projet à une « sur-fréquentation du parc », plaçant de ce fait les usagers dans la seule position d'être une nuisance qui viendrait détruire une « nature » qu'il faudrait dès lors rétablir et protéger. C'est cette place (négative et congrue) faite aux usagers du parc que des associations locales ont dénoncé : les Jardins collectifs Longchamp – association de jardiniers qui ont la jouissance d'une petite parcelle sur le parking de l'entrée nord (rue Jeanne Jugan) du parc ; les Colportés – association de parents d'élèves décidés à soutenir des pédagogies hors les murs dans les écoles maternelles et primaires, en facilitant la mise à disposition de parcelles de nature ou potagères pour les enfants ; et Marseille en Transition, une association multipliant les initiatives citoyennes locales pour construire une transition écologique « par le bas ». Ils ont notamment souligné l'absence de diagnostic d'usage dans le cahier des charges exigée du prestataire et le rôle minimal donné aux citoyens dans la définition du projet (quatre réunions de concertation vaguement évoquées tiendraient lieu de diagnostic). À cela s'ajoutait, pour elles, la vocation étroitement « patrimoniale » et historique de « restauration », sans explicitement et vigoureusement réfléchir aux adaptations nécessaires du parc, ses plantations, ses équipements et ses usages, au changement global, au réchauffement des villes et à la fragilisation de la biodiversité.

Ces trois collectifs se sont donc mobilisés et ont lancé une « enquête citoyenne » sur les usages du Parc Longchamp, en ligne, d'avril à juin 2022, visant à recueillir des informations sur les pratiques et les usages, les représentations et les visions, les positionnements et les attentes. Cette enquête a eu un succès certain, recueillant plus de 900 réponses, même si – enquête en ligne oblige – l'échantillon avait une nette sous-représentation de certaines catégories de population : enfants et jeunes,

personnes âgées, migrants et personnes d'origine étrangère, et classes populaires plus généralement.

#### Classes populaires, catégories populaires, couches populaires ?

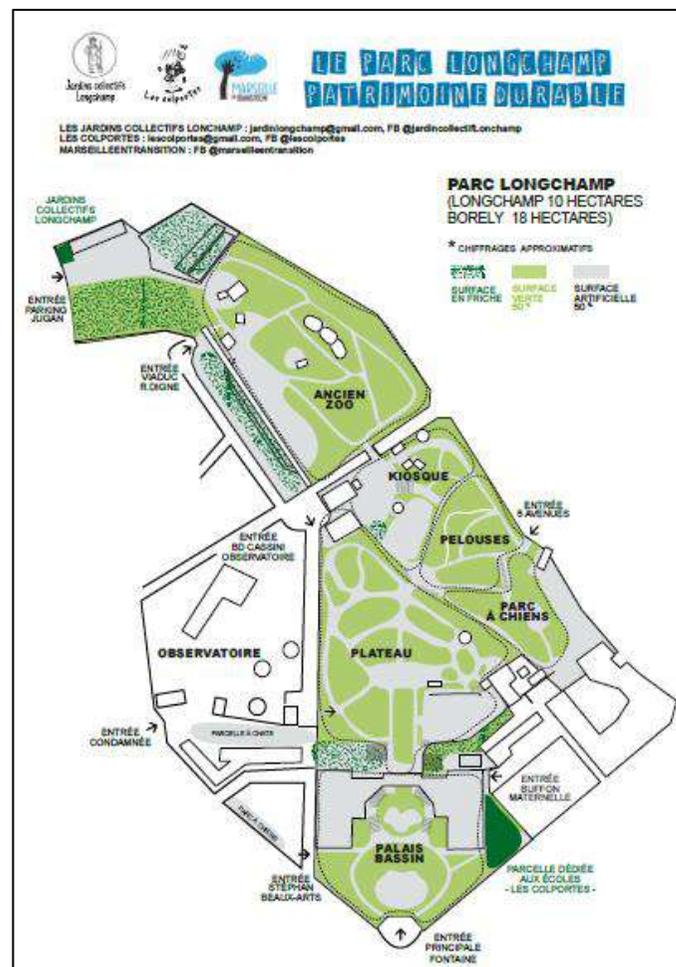
J'utilise le terme de « classes populaires », malgré l'extrême diversité des situations de ses membres, plutôt que celui de « catégories » ou « couches populaires ». Si l'ensemble des termes fait références aux catégories socio-professionnelles « ouvriers » et « employés », « classes populaires » (au pluriel), contrairement aux deux autres termes, pose à la fois l'affirmation du partage de codes, de normes, d'habitus communs (à défaut d'une conscience de classe, probablement fragmentée), et celle d'une position (dominée) dans un système social marqué par de fortes inégalités, compétitions et hiérarchies.

Voir Bernard, L., Masclat, O., Schwartz, O., (2019), « Classes populaires d'aujourd'hui. Questions de morphologie et de styles de vie », *Société Contemporaine*, 114(2), p.5-21.

Pour autant, l'enquête citoyenne rassemble un extraordinairement riche ensemble d'informations, dont le traitement est complexe et dont les associations ont parfois peine à se saisir. Une balade de « restitution » publique qu'elles ont organisé en septembre 2022, a parfois tenu davantage d'une mobilisation des participants (mais après tout, une enquête citoyenne est aussi cela), qu'une présentation-débat des résultats. Au sein de l'Atelier du 4-5, ce traitement fait l'objet d'autres travaux d'étudiants (en cours), dans le cadre de leur apprentissage du traitement d'enquêtes statistiques ; auquel s'ajoutent des enquêtes complémentaires, plus qualitatives pour mieux recueillir la parole des groupes sociaux sous-représentés.

Quoi qu'il en soit, cette enquête citoyenne a mis en visibilité la mobilisation associative et des usagers, et a contribué à une boucle positive dans laquelle s'est aussi engagée la mairie, qui a commencé des enquêtes complémentaires sur les usages, en dialogue avec les associations. L'ouverture aux usagers et l'approche participative sont des processus difficiles et complexes dans les administrations, nécessitant un changement culturel des services comme des professionnels. Le dialogue

qui s'est ouvert entre la mairie et les associations, l'annonce des concertations à venir, l'intérêt et le soutien apporté par la mairie aux travaux des étudiants et à leur restitution, y compris la présentation publique de ce recueil, en signalent peut-être les prémices.



Source : Groupe Avenir Longchamp, carte produite pour l'enquête citoyenne, 2022.

Les individus des classes populaires répondent peu aux enquêtes en ligne généralement (leur sous-représentation dans l'échantillon d'enquête le confirme<sup>1</sup>). Ils se mobilisent peu, d'ordinaire, dans des collectifs et des associations en lien avec les parcs et jardins ou l'écologie : leurs urgences quotidiennes sont souvent ailleurs, et réconcilier préoccupations de « fin du monde et de fin du mois » reste un point aveugle, car difficile, de l'action collective. Enfin, toutes les études montrent que les classes populaires participent peu aux réunions publiques de concertations organisées par les mairies. Lorsqu'elles participent, elles sont parfois intimidées, maîtrisant moins que les classes moyennes et supérieures le langage technique de l'aménagement et des projets. D'autres procédés, d'autres démarches sont nécessaires pour les entendre et susciter la consolidation de leurs avis, leurs besoins, leurs souhaits.

#### Deux aperçus de la marginalisation des classes populaires dans le parc

Mars 2022. Je descends l'escalier du Plateau vers le kiosque et entends un homme, probablement d'origine modeste (j'en fais l'hypothèse à partir de son habillement, de son langage), dire à sa femme et ses enfants qui descendent devant moi : « viens, on va plutôt là-bas (vers l'ancien Zoo), là-haut il y a trop de chichis ». Expression explicite et claire des différences subtiles de normes, d'usages, de pratiques entre le Plateau, où dominant par moments les classes moyennes et supérieures blanches (dont je suis) et l'ancien Zoo où se retrouvent davantage parfois les classes populaires maghrébines. Je n'en avais pas vraiment pris conscience avant ce jour-là.

Avril 2022. Je décide de participer, aux côtés du groupe Avenir Longchamp, à la circulation de l'information pour inviter les usagers du parc à répondre à l'enquête citoyenne. J'insiste pour sortir des réseaux sociaux, et pour imprimer des affiches papier, et les poster, à la main, dans l'espace public du parc. Je cible

particulièrement l'ancien Zoo, dont j'ai compris qu'il est fréquenté, davantage que le Plateau et le Palais-Bassin, par les classes populaires. Alors que, mon rouleau de scotch à la main, je colle une affiche sur le mur de la buvette (après avoir dûment demandé l'autorisation au patron), une femme âgée, maghrébine, yeux pétillants sous son foulard, m'interpelle avec un accent prononcé, pour me demander de quoi il s'agit. Je lui explique, en prenant bien soin de parler des associations qui ont lancé l'enquête (je ne suis pas la mairie, l'enquête n'a rien d'officiel). Elle commence à dire, catégorique et apeurée, qu'elle est très contente du parc, qu'elle le trouve très beau, très bien. Après quelques minutes sur cette ligne-là, en continuant la discussion, en creusant un peu, elle prend de l'aisance, se met à parler du passé, de sa nostalgie du Zoo et du manque d'entretien du parc. Je conclus la conversation en l'incitant à répondre à l'enquête : « ah oui, mais moi je ne sais pas, l'ordinateur... ».

Au-delà de l'accès, de la technique, il y a aussi la peur de parler (à une Blanche de classe moyenne), la peur de dire ce qu'il ne faut pas, la nouveauté du sujet de réflexion, la pensée qui tâtonne et ne s'est pas encore fixée. Tout cela n'est pas appréhendable par une enquête en ligne, ni une réunion publique.

L'Atelier Marseille 4-5 a donc résolu de s'attacher en particulier à la question de la diversité sociale au sein du Parc Longchamp – à la rendre visible comme dimension, comme questionnement, et peut-être comme voix, dans les débats courants et à venir autour de son réaménagement – car cette dimension ne sera peut-être pas portée par d'autres.

Ce thème est le fil directeur des travaux d'étudiants, à différents niveaux, au sein de différences disciplines et à travers différentes méthodes et approches. Dans le travail dont rend compte ce recueil, il ne s'agissait pas de l'exploitation de l'enquête citoyenne ; ni d'entretiens ciblés ou

<sup>1</sup> Sur les 900 répondants de l'enquête citoyenne, 660 ont indiqué leur catégorie socio-professionnelle. Parmi ceux-ci, 52 % (343) appartiennent aux classes intellectuelles et cadres supérieurs, 21 % (142) déclarent être employés ou ouvriers.

thématiques – mais d’une méthode particulière, l’observation, et l’exercice de la « description dense<sup>2</sup> ».

### Un projet pédagogique – les étudiants de Sciences Po à la recherche des pratiques populaires

Ma collègue Aude Signoles, maîtresse de conférences en Sciences Politiques à l’Institut d’études politiques d’Aix-en-Provence, s’est embarquée dans l’aventure – et dans son cours « Méthodes d’enquête », a formé neuf étudiants de Master à la méthode de l’observation. S’appuyant sur des textes classiques en anthropologie<sup>3</sup> et en sociologie<sup>4</sup>, sur des exemples d’« observations denses » en contexte d’hétérogénéité ou d’altérité sociale, elle les a conduit à préparer, conduire et rédiger une observation de la diversité sociale dans le parc Longchamp, dont ce recueil est un des résultats<sup>5</sup>. Les neuf étudiants, seuls ou en groupes de deux, se sont répartis les zones du parc à observer. Ils ont choisi les jours et les heures d’observation selon leur thème d’intérêt et leurs possibilités pratiques ; réfléchi et élaboré une stratégie d’observation qu’ils ont mise en œuvre deux heures durant, vers la fin du mois de septembre 2022, dans une zone du parc, avant de rédiger leur compte-rendu d’observation à partir de leurs notes.

Ces étudiants pour la plupart habitent Aix-en-Provence et ne connaissaient pas le parc. Ils ont pourtant vite compris l’enjeu de rendre plus visibles les usages populaires du parc dans la connaissance et potentiellement dans le débat public ; et une question s’est immédiatement posée à eux, de manière très concrète. « Mais, comment

on "reconnaît" un individu de classe populaire ? » : reconnaissance éminemment délicate sur la seule base de l’observation, dérapant facilement soit vers la stigmatisation, l’expression du préjugé, et autres « jugements au faciès », soit vers l’erreur sociologique liée à la supposition d’une appartenance de classe d’un individu, non vérifiée. Les étudiants, dûment avertis, ont davantage pêché par excès de prudence qu’ils n’ont versé dans ces amalgames – multipliant les précautions oratoires, jusqu’à la maladresse parfois, et usant d’euphémismes et d’omissions, se privant parfois dans le même temps des outils d’analyse de leur objet, la diversité sociale, sa visibilité ou son invisibilité dans l’espace public du parc.

Ainsi, dans une première version des comptes-rendus, certains étudiants ont fait l’impasse sur la dimension ethnique et raciale des interactions, la question des minorités visibles étant particulièrement sensible (on pourrait dire, taboue) en France – alors même qu’elle est une dimension importante des rapports sociaux. D’autres ont testé, hésitants, différentes circonlocutions pour évoquer indirectement l’appartenance ethnique ou raciale des individus observés – en termes de « couleur de peau » par exemple (où les Maghrébins devenaient « métis » car on ne pouvait qualifier leur couleur ni de blanche ni de noire). Un groupe a tâtonné pour qualifier l’appropriation collective d’une portion du parc par un groupe d’usagers maghrébins, vue un moment comme « communautaire », peu habitué qu’il était à se trouver en minorité raciale dans un espace public marseillais.

Cette expérience de l’altérité – se trouver plongé dans un lieu inconnu, le découvrir, pratiquer une activité (l’observation) dont on ne sait pas si l’on

---

<sup>2</sup> Geertz, C., (1998), « La description dense. Vers une théorie interprétative de la culture », *Enquête* [en ligne], n° 6.

<sup>3</sup> Geertz, C., *op. cit.*

<sup>4</sup> Becker, H. (2002), *Les ficelles du métier : comment conduire sa recherche en sciences sociales*, Paris, La Découverte.

<sup>5</sup> Aude Signoles n’a pas été en capacité, pour des raisons indépendantes de sa volonté, d’accompagner ce projet éditorial jusqu’à son terme. Mais la qualité des observations produites témoigne de celle de son enseignement.

souhaite la cacher pour « se fondre dans le paysage » ou l'assumer en ne faisant rien pour cacher son carnet et l'activité d'écriture, quitte à « faire tache » ; ou encore l'expliquer aux usagers que l'on interpelle – a produit une distance et en définitive permis le processus de distanciation nécessaire à l'analyse. Il est à cet égard intéressant de juxtaposer les récits où l'étudiant se sent « à l'aise » sur le Plateau plutôt fréquenté par les classes moyennes et aisées auxquelles il appartient probablement ; et ceux où l'étudiant cherche à « trouver sa place » (en référence à Geertz), est embarrassé de sa pratique, de sa présence et ne sait pas trop quoi faire de son corps, comme en observant les enfants ou les milieux d'apparence populaire ou appartenant à des minorités visibles. Finalement, c'est ce sentiment de malaise qui a sans doute produit le plus de réflexivité et d'analyse dans les récits d'étudiants.

### Observer la diversité sociale dans les espaces publics, un enjeu de connaissance

Nous n'étions pas, enseignantes-chercheuses, beaucoup plus à l'aise que les étudiants pour leur enseigner quoi et comment observer « la diversité sociale » dans l'espace public – et pas toujours à l'abri des maladroites que nous nous efforcions de repérer. Pour moi qui ai vécu longtemps en Afrique du Sud, où les catégories raciales construites par l'*apartheid* sont tellement signifiantes dans les rapports sociaux qu'il est rarement possible, et souvent mensonger, de prétendre en faire abstraction, peut-être ces catégorisations étaient-elles devenues plus faciles à énoncer. Malgré tout, en contexte français, elles gardent une dimension malaisante. D'ailleurs, j'ai longuement hésité avant de suggérer des manières de qualifier, en français, ces appartenances – fallait-il parler de populations « non-blanches » ? C'est un sud-africanisme. « Racisées » ? Cela implique un

processus construit dans une trajectoire ou une interaction que la méthode de l'observation ne nous permettait pas d'observer. J'ai préféré finalement référer les étudiants au vocable canadien de « minorités visibles », puisque les étudiants utilisaient le regard et l'observation pour qualifier ainsi les individus. Mais pour la catégorisation socio-économique hypothétique par la description des habitus, ces dispositions sociales internalisées jusque dans les attitudes corporelles et langagières, la gêne n'était pas moindre.

Sur le processus d'observation, nous avons commencé par donner quelques conseils de bon sens : rechercher des faisceaux d'indices et les énumérer en détail et le plus objectivement possible<sup>6</sup> – en regardant intentionnellement pour le décrire l'habillement, la tenue, la coiffure, les objets et équipements, la posture et l'habitus corporel, l'activité (parfois socialement marquée), la manière de parler et d'interagir (vocabulaire, niveau sonore, ton, accent...), les caractères visibles de l'appartenance ethnique et raciale, d'âge et de sexe. Faire des hypothèses sans jamais affirmer avec certitude ; savoir dire quand on n'a pas d'indice ou pas suffisamment. Éviter les termes normatifs, connotés (positivement ou négativement), les expressions familières ou approximatives – rechercher les termes neutres et précis. Se méfier de ses propres prénotions, ses préjugés, ses réactions instinctives : les repérer et, en suivant les recommandations de Stéphane Beaud et Florence Weber<sup>7</sup>, soit leur laisser libre cours, les mettre par écrit pour pouvoir ensuite les analyser comme objet et comprendre leur genèse, soit « à titre d'hygiène personnelle, [s'] exercer à inverser [ses] sentiments ». Ces deux exercices permettent de « dénaturer » sa « sensibilité (socialement apprise) » et d'en « décortiquer les ressorts » (p. 168).

<sup>6</sup> Arborio ; A.-M., Fournier, P., (2021), *L'observation directe*. Paris, Armand Colin.

<sup>7</sup> Beaud, S., Weber, F., (1997), *Guide de l'enquête de terrain. Produire et analyser des données ethnographiques*, Paris, La Découverte ( en particulier « Chapitre 4, Observer », p. 139-175).

Recherchant dans la littérature scientifique (manuels et articles théoriques) des principes méthodologiques, des conseils pratiques, des exemples d'observation d'espaces publics caractérisés par une forte diversité sociale, je me suis heurtée à un point aveugle, évitement ou omission – rares ou implicites sont de telles réflexions. Elles existent, mais surtout dans le monde académique anglosaxon ; autour de l'observation des interactions raciales notamment<sup>8</sup> ou des relations de genre<sup>9</sup>, mais jamais précisément, me semble-t-il, sur l'observation d'interactions entre groupes socio-économiques inégaux dans l'espace public.

La géographie et les disciplines spatiales (aménagement, urbanisme, design urbain, architecture, paysagisme...) font pourtant de l'observation d'espaces publics une méthode clé de leur discipline<sup>10</sup> – et bien des théories développent des principes sur ce qui fait un espace public fonctionnel, harmonieux, sécurisé ou inclusif, présupposant que la structuration de l'espace (interne et externe au parc) influencera les usages et les pratiques. L'on trouve bien les théories d'Oscar Newman sur « l'espace défendable », fait de visibilité et de porosité<sup>11</sup> ; celles de Jane Jacobs<sup>12</sup> sur l'importance des « bordures », l'environnement immédiat des espaces publics comme les places ou les parcs – et les défis posés par les « bordures vides ». Pour elle, les bordures de parc en cul-de-sac, qui interrompent et découragent les cheminements et les traversées (mur, voie ferrée, route, infrastructure infranchissable et imperméable), sont propices aux appropriations et aux usages cachés : intimes, clandestins,

---

<sup>8</sup> Anderson, E., (2019), « La Canopée cosmopolite ». *Politics*, 1(125), p.109-134.

<sup>9</sup> Dunezat, X., (2015), « L'observation ethnographique en sociologie des rapports sociaux : sexe, race, classe et biais essentialistes ». *SociologieS* [en ligne]. Numéro spécial « ethnographie du genre », mis en ligne le 26 mai.

<sup>10</sup> Morange, M., Schmoll, C., (2016), *Les outils qualitatifs en géographie : méthodes et applications*. Paris, Armand Colin, (en particulier « Chapitre 3, L'observation », p.61-86).

<sup>11</sup> Newman, O. (1972), *Defensible Space: People and Design in the Violent City*, Londres, Architectural Press.

inciviques, marginaux ou criminels, selon les contextes. Mais ces travaux observent les aménagements et les structures spatiales des parcs – et non précisément les interactions qui s'y déroulent, ou du moins, sans tenter d'y réfléchir en termes de rapports sociaux entre groupes différenciés – sauf les populations dites « indésirables », les plus précaires.

Quelques travaux récents se développent autour de la question des normes sociales et la manière dont elles sont construites, négociées, disputées dans l'espace public par différents groupes sociaux, notamment dans les quartiers marqués par une forte diversité sociale, comme les quartiers en voie de gentrification<sup>13</sup>. Mais il reste à théoriser la construction et l'usage des catégories d'observation, pour pouvoir décrire et analyser les scènes évoquées, comme celle mettant aux prises par exemple un adolescent décrit comme « maghrébin » et une habitante adulte qualifiée de « bobo », où la catégorie sociale, l'âge, le sexe et la race – où du moins, ce qu'il en transparaît dans l'interaction- sont des éléments nécessaires à la compréhension de l'interaction et du conflit de normes et de pouvoir qui s'y jouent.

A cause sans doute de ces difficultés de catégorisation, des préjugés et représentations subjectives qui peuvent s'y glisser, l'observation est souvent critiquée comme méthode<sup>14</sup> – requérant d'être complétée par d'autres méthodes d'enquête pour aboutir à des résultats de recherche pertinents ou valables. De fait, l'observation est rarement la seule

<sup>12</sup> Jacobs, J., (1961), *Life and Death of Great American Cities*, Vintage Books.

<sup>13</sup> Lancien A (2022), *Gentrifications des quartiers anciens au prisme des jeunes populaires. Pratiques et politiques d'accommodements dans les espaces publics urbains*. Thèse en cours, Aménagement & Urbanisme, Université Paris X.

<sup>14</sup> Chapoulie, J.-M., (2000), « Le travail de terrain, l'observation des actions et interactions, et la sociologie ». *Sociétés Contemporaines*, 40, p.5-27.

méthode utilisée par le chercheur. Ou, l'on évoque la difficulté à observer des espaces publics – les espaces sociaux à faible degré d'interconnaissance : les interactions sont jugées trop instables, trop arbitraires, pour aller au-delà d'analyses banales<sup>15</sup>. Si certains auteurs affirment que l'espace public décidément peut se prêter à une observation productive<sup>16</sup>, dans certaines conditions, l'affirmation s'appuie sur une enquête alliant observation et entretiens – et ne s'en tient donc pas aux apports spécifiques de la méthode « observation ».

Ici, il ne s'agit pas de présenter des résultats « scientifiques » aboutis : les étudiants n'ont fait qu'une seule observation, de deux heures en moyenne : intense mais non confirmée par la répétition et la durée. Témoignages d'un moment, d'une partie de journée, avec sa météo spécifique, dans une partie spécifique de la semaine, sur une seule saison. Les étudiants n'ont pas eux-mêmes complété leur observation par d'autres méthodes (entretiens, questionnaires) – mais d'autres groupes d'étudiants, au sein de l'Atelier, y travaillent et continueront de le faire. L'enjeu scientifique ici est de réfléchir à ce qu'apporte l'observation d'un espace public interrogé à travers la question de la diversité sociale, en prenant à bras le corps toutes les difficultés de catégorisation qu'elle pose (et donc les maladroises qu'elle peut engendrer).

### La fabrique de ce recueil et son intérêt

Ce recueil donne d'abord à saisir des voix d'étudiants qui ne fréquentent pas le parc mais ont pris le temps d'observer et de mettre en forme leurs observations. S'ils ont un faible savoir d'usage, moindre que chaque usager individuel et bien inférieur à bon nombre de passionnés du parc, ils ont une capacité d'analyse et d'écriture et l'opportunité d'y consacrer du temps

---

<sup>15</sup> Beaud, S., Weber, F., *op. cit.*

<sup>16</sup> Trémoulinas, A., (2007), « Enquêter dans un espace public ». *Genèses*, 1(66), p.108-122.

dans le cadre de leurs études. Le travail de l'observation, c'est l'écriture, qui fixe, cristallise les idées, permet le débat<sup>17</sup>.

Cette collection offre la fraîcheur et aussi la richesse d'un regard extérieur. La plupart, extraits de l'histoire locale, des combats avec la municipalité précédente, de l'expérience d'un défaut d'entretien, des craintes sur le réaménagement et de la déploration du déclin, ont manifesté leur émerveillement devant la beauté du Palais et du parc. Émerveillement que la quotidienneté fait peut-être oublier aux usagers réguliers – émerveillement qui leur a fait parfois ne pas voir le défaut d'entretien, la dégradation des pelouses, les arbres morts ou les bâtiments disgracieux. C'est en retravaillant le texte suite à mes commentaires, en regardant à nouveau ses propres photographies, que cette perception toute solaire a été nuancée. Fraîcheur aussi dans la réflexion sur l'altérité, la timidité ou le sentiment de gêne, de n'être pas « à sa place » dans certains endroits et de se sentir « à l'aise » ailleurs, selon la distance sociale aux usagers observés. La gêne aussi d'observer de près les enfants, qui a conduit la plupart des récits à ne pas se pencher sur leurs pratiques – et à d'autres d'admettre qu'il semble plus facile d'aller s'asseoir dans une aire de jeux « quand on est une fille ».

Le recueil offre des observations profondes, sagaces, fines – qui viennent confirmer, affiner les analyses de l'enquête citoyenne et les analyses complémentaires en cours : les pratiques différenciées selon les classes sociales et les espaces – comme le fait que les contrastes sociaux entre les zones sont à géométrie variable. Que les classes populaires, en fin de journée, s'installent dans l'ancien Zoo tandis que les classes moyennes et supérieures ne font qu'y passer ; que le Plateau, par contraste, est approprié par les classes moyennes en matinée ou en soirée – et la

<sup>17</sup> Geertz, C., *op. cit.*

présence populaire, existante, y reste alors discrète. Que l'espace canin est un haut lieu de diversité et d'interactions sociales – probablement pas sans heurts, même si aucun n'a été directement observé ; et qu'il est aussi, du fait de sa tranquillité et son intimité, un espace pour couples adolescents. Les récits nous montrent les sur-fréquentations ponctuelles et localisées, la capacité de contemplation et d'interaction des enfants, les chiens comme les enfants prétextes à la rencontre, et conduit à une suspension un moment des différences sociales, même si les interactions restent brèves et superficielles entre classes sociales. Ce qui manque bien sûr, c'est l'observation du conflit, des tensions, des concurrences de normes – ce sera l'objet d'un travail prochain, qui pourra s'appuyer sur celui-ci pour configurer son approche.

Pas de « parole » donnée aux invisibles ici – l'observation comme méthode donne la parole aux étudiants : mais une mise en visibilité des pratiques, ancrées dans des espaces et des temps particuliers, où l'appropriation ponctuelle par un groupe social donné n'est jamais absolue, jamais durable. Assistantes maternelles et agents du parc au travail, migrant âgé et solitaire, groupe de mères voilées en quête d'un jardin – différents jeux de visibilité et d'invisibilité, d'appropriation ou de discrétion, sont à l'œuvre. Le parc regorge aussi de recoins et lieux secrets, dont il est difficile de dire s'ils ne sont pas à l'excès investis aussi par des pratiques délictueuses – mais qui offrent en tout cas un refuge aux pratiques adolescentes amoureuses, « rebelles » ou exploratoires.

Ce recueil ne livre pas les paroles « brutes » des étudiants – un important travail d'édition a été effectué. Après le retravail des textes par les étudiants suite à mes commentaires, les comptes-rendus ont été restructurés, complétés, édités et mise en forme par l'équipe de l'Atelier Marseille 4-5, composée de Sylvie Chiousse, Camille Floderer et moi – avec l'aide de l'un des étudiants motivés, Enzo Vidal-Sohy.

Cette édition s'est opérée dans le respect des voix et des regards spécifiques de chaque étudiant, au sein de « son » chapitre. Le recueil est donc hétérogène, comprenant des chapitres plus réflexifs que d'autres (s'interroger sur sa place dans le parc, son malaise ; raconter sa découverte au fil de l'eau ou présenter un compte-rendu plus synthétique ; s'interroger sur les catégories d'observation et d'analyse ou raconter une histoire). Certains récits sont à deux voix, tâtonnent, produisent des échos ; d'autres sont très structurés. Quelques textes font appel à des réflexions théoriques (l'agencéité des enfants, les normes sociales, l'altérité), d'autres sont plus empiriques et imagés. Tous ont comme point commun de s'ancrer dans le récit, circonstanciel et localisé : scènes vues, propos entendus.

Le recueil est composé comme une balade, du sud vers le nord, du Palais Bassin monumental, au Plateau, redescendant au Parc canin puis remontant aux Pelouses-Kiosque, jusqu'à l'ancien Zoo. Comme les observations sont éminemment contextuelles – et dépendent autant du lieu que du temps (l'heure, le jour de la semaine, la saison, la météo), le sommaire précise le moment autant que le lieu de chaque récit : la balade se fait également dans le temps. Manquaient des photos, un comble pour un recueil d'observations ! Rares sont celles des étudiants. Nous avons choisi de rajouter certaines des miennes, prises au fil de mes explorations personnelles et professionnelles, à des moments de la semaine et du jour, à des mois et à des saisons le plus souvent décalés par rapport au temps de l'observation étudiante (mois de septembre 2022). Décalées dans ce qu'elles montrent, mais toujours en écho, quitte à se positionner en contre-point des récits étudiants. Publiées en pleines pages, avec commentaires détaillés, elles proposent un autre fil du récit que l'on peut suivre, en parallèle ou séparément du texte écrit.

**Le Palais Bassin, un lundi midi ensoleillé, en septembre**



# Chercher le populaire autour du « monument » : usages visibles et invisibles du Palais-Bassin

*Lundi 19 septembre 2022, 11h20-12h30*

Enzo Vidal-Sohy

Au sein de cet exercice de recherche réalisé avec les autres étudiants du Master « Dynamiques politiques et mutations des sociétés » de Sciences Po Aix, j'ai eu la responsabilité d'observer le secteur dit de « l'entrée monumentale » qui se trouve au sud du Parc, jouxtant le quartier relativement aisé ou en cours de gentrification de Longchamp. Après une réflexion collective avec l'ensemble de la classe sur la répartition des horaires, il fut décidé que je me rende sur place en fin de matinée, dans l'objectif de saisir à la fois les usages des matinaux du parc et de ceux qui fréquentent l'entrée à l'heure de leur pause déjeuner.

Partant avec la directive de porter une attention particulière aux usages populaires du parc, j'imaginai déjà la difficulté de ma tâche, cette partie semblant plutôt être le pré carré des touristes et des habitants aisés du coin. Si cet exercice d'observation dense réalisé le lundi 19 septembre (de 11h20 à 12h30 environ) m'a permis de confirmer plusieurs de mes intuitions, il a aussi mis en lumière certaines pratiques et certaines manières de s'approprier le parc qui invitent à repenser la rigidité de la sectorisation et à dépasser l'image du monument comme simple bien patrimonial et appât à touristes.

L'enjeu de ce compte-rendu sera donc de donner à voir une description factuelle et fidèle de ce qui a été vu, ressenti et compris durant mon

passage au parc. Il s'agira aussi de présenter un début de réflexion sur le Palais-Bassin, d'apporter des pistes explicatives et des éclairages avec un regard différent et un recul sociologique sur ce qui a été observé. Naturellement, il ne faudra pas perdre de vue l'aspect intrinsèquement subjectif de l'observation, ce qui n'empêche pas de poser des conclusions et des arguments se voulant objectifs à partir des données collectées.

*« Dépasser l'image du monument comme simple bien patrimonial et appât à touristes. »*

## **Au premier regard, une véritable carte postale**

Lorsque l'on approche du Parc Longchamp en arrivant du boulevard du même nom, on est rapidement frappé par la monumentalité du lieu, par le sentiment de grandiose que renvoie la bâtisse du XIX<sup>e</sup> siècle. La vue du visiteur est tout entière absorbée par le Palais Longchamp, bâtiment au style néoclassique inauguré en 1869 afin de célébrer l'arrivée de l'eau de la Durance par le canal de Marseille, ainsi que par ses fontaines et ses bassins. Le Palais est composé d'un monument central, d'où surgit une cascade puis un premier bassin bordé de végétation.



*Le Palais Longchamp (aile gauche), la Statue de la Durance et le premier bassin.  
Dans l'ombre, sur un banc au-devant, un jeune homme en capuche révise ses cours.  
© Enzo Vidal-Sohy, 19/09/2022.*

De part et d'autre de la statue centrale, allégorie de la Durance entourée de quatre taureaux de Camargue, se déploient deux rangées de colonnades qui débouchent sur chaque rive sur un musée. À droite, le Muséum d'histoire naturelle, à gauche, le Musée des Beaux-Arts, les deux étant, malheureusement pour mes perspectives d'observation, fermés le lundi. Sous le premier bassin, au-delà d'une rangée de bancs et d'un passage, la fontaine surgit à nouveau et coule en escalier pour donner sur le second bassin, plus grand et cerclé de deux pelouses. Le tableau est complété à l'entrée par des statues de félins gardant la grille et quelques

arbres plantés sur les rives du Palais, notamment quelques palmiers et un impressionnant magnolia du côté du Muséum d'histoire naturelle.

Tout à mon saisissement devant le spectacle de l'eau et du monument, ce ne sera qu'après-coup que je remarquerai que les pelouses sont dans un état relativement mauvais, parsemées de taches brunâtres, ce qui s'explique en partie par le contexte de canicule récent et détonne légèrement avec le reste du tableau. De même, aux extrémités du secteur, dans des recoins plus en retrait, la végétation semble moins belle au sens purement esthétique du terme. Sur la partie proche du boulevard Montricher, plusieurs arbres semblent mal en point tandis que, du côté du boulevard Philippon, un petit passage discret donne à voir une petite bande de végétation plus sauvage.

Dans son ensemble, cet espace esthétiquement impressionnant semble à première vue peu adapté à accueillir les usages les plus classiques d'un parc urbain : pique-niques, jeux de ballon, skate, jogging, ... En revanche, difficile de résister en tant que nouveau visiteur à la tentation de prendre quelques photos !

C'est donc par ce passage obligé que je débute l'observation de l'entrée, en me fondant relativement bien dans la masse des touristes qui découvraient comme moi l'endroit. Je me promène d'abord le long de la pelouse et du bassin, puis je monte me poster à côté de la statue centrale pour admirer la vue qui s'offre sur la basilique Notre-Dame-de-la-Garde et sur les passants arrivant de l'entrée du parc en contrebas. En restant posté là-haut quelques minutes, il est possible de saisir un premier portrait des usages du Palais-Bassin, qui complète bien l'image de carte postale du

*« Les touristes ne restent pas très longtemps dans le Parc, rarement plus d'un quart d'heure, et ressortent par le boulevard Longchamp par lequel ils sont arrivés. Ils ne font qu'un usage 'superficiel' du parc. »*

monument. En effet, cette partie du parc apparaît comme majoritairement occupée par des touristes, qui arrivent de l'avenue Longchamp et concentrent leur attention sur le Palais, en s'arrêtant pour prendre des photos et profiter de la vue qui s'offre à leurs yeux.



*Aile droite du Palais Longchamp (le Muséum d'histoire naturelle) avec vue de Marseille sur l'Église des Réformés et la « Bonne-Mère » de Notre-Dame-de-la-Garde. En contrebas, le second bassin et la pelouse, puis le boulevard Longchamp.  
© Enzo Vidal-Sohy, 19/09/2022.*

Nombre d'entre eux parlent une langue étrangère : anglais, allemand, espagnol, chinois et même portugais pour un petit groupe brésilien accompagné d'un guide. Il arrive que ces touristes se posent pour un moment sur un banc ou continuent leur chemin en direction du plateau, cette zone plus vaste et plus verte du parc située derrière le Palais.

Dans tous les cas, ils ne restent pas très longtemps dans le Parc, rarement plus d'un quart d'heure, et ressortent par le boulevard Longchamp par lequel ils sont arrivés. Ils ne font qu'un usage « superficiel » du parc, prêtant bien plus d'attention au bâtiment qu'au parc en lui-même et ne se mêlant pas aux autres types de publics qui fréquentent l'endroit. D'ordinaire bien dotés du fait de leur capacité à voyager, qui implique de détenir un certain capital et un temps disponible pour ce type d'activités qui n'est généralement pas le fait des catégories populaires, les pratiques des touristes semblent à l'antipode d'un usage populaire du parc, bien qu'elles soient les plus visibles. Il convenait donc de poursuivre mon observation, en portant un regard plus attentif sur les autres catégories d'utilisateurs du parc.

#### **Un monument familier : usages du parc monumental par les Marseillais**

Après m'être détaché de mon premier poste d'observation en hauteur d'où je reste tout au plus cinq minutes, je fais rapidement un crochet par le Plateau, derrière le Palais, où je constate le contraste immédiat avec le secteur du Bassin, le Plateau étant plus calme et habité par plus de familles et personnes âgées. En redescendant vers le monument, je choisis un banc près du premier bassin et sur le côté droit du Palais, devant le Muséum d'histoire naturelle. De ce banc, j'obtiens une vue panoramique sur la majeure partie de l'entrée et je peux facilement observer les autres passants installés autour de moi. En prenant mes notes sur mon téléphone, j'attire peu l'attention et me fonds assez bien dans le décor. C'est en restant pendant un temps plus long d'environ 40 minutes sur ce banc que je réalise le gros de mon observation afin de compléter le portrait des usages que font les Marseillais du Palais-Bassin. Ce fut aussi l'occasion de tendre l'oreille et ressentir plus précisément l'atmosphère qui se dégage du parc.



Marches du Palais Longchamp, vers midi. C'est l'heure des lycéens, et en cette saison l'affluence est forte. Le contraste est saisissant, en ce jour de juin, entre les espaces exposés au soleil, déserts, et les regroupements dans les quelques espaces ombragés de cette partie du parc : à l'ombre du monument, sur les pelouses et sur les marches côté Muséum d'histoire naturelle. © Claire Bénit-Gbaffou, 20/06/2022.

En prêtant une plus grande attention à toutes ces personnes qui s'installent et qui restent plus longtemps autour de l'entrée, on saisit la diversité des profils qui occupent le lieu. Ainsi, de nombreuses personnes et petits groupes (deux ou trois individus) s'arrêtent sur les bancs autour des bassins pour lire, regarder leurs téléphones, ou au fur et à mesure que l'on s'approche de midi prendre leur déjeuner. De la même manière, les pelouses sont occupées par plusieurs groupes de tailles parfois plus importantes (deux, trois, parfois cinq ou six personnes) venus pique-niquer ou simplement profiter de la fraîcheur apportée par la proximité des bassins et du calme relatif de l'endroit. Enfin, les balustrades, marches et

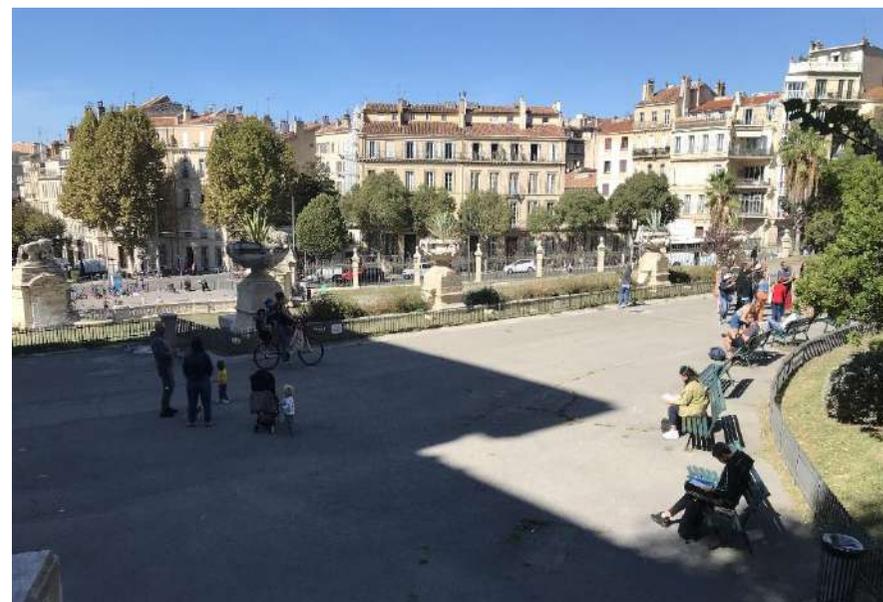
colonnades sont investies par des personnes seules ou à deux qui s'y installent, parfois un peu à l'écart, pour manger ou discuter. Les Marseillais sont donc bien présents, et ce sont eux qui ont l'usage le plus intensif de l'endroit, qui y restent pendant plusieurs dizaines de minutes voire plusieurs heures, et qui l'investissent non seulement pour

*« Les Marseillais ont un usage plus intensif du parc que les touristes, ils y restent plusieurs dizaines de minutes voire plusieurs heures. »*

apprécier son esthétique mais aussi pour pratiquer d'autres activités. Lorsque j'arrive sur place en fin de matinée, quelques mamans ou nounous poussent des landaus autour du bassin, mais elles ressortent rapidement après en avoir fait le tour, la présence d'escaliers empêchant l'accès aux étages supérieurs.

Certains Marseillais y promènent leurs chiens tenus en laisse, mais le moment peu propice à la « balade » (heures de travail) explique peut-être le fait que je n'ai vu que peu de chiens durant mon observation, et que leur présence semblait plutôt anodine. Plus nombreux sont les habitants qui flânent un temps ou semblent travailler sur leur ordinateur. Petit à petit, alors que midi approche, de nouvelles personnes arrivent et occupent les

derniers bancs libres. C'est au moment du déjeuner que le parc est le plus rempli, avec de nombreux petits groupes venus pique-niquer sur les bancs ou la pelouse.



*Touristes (groupe à droite) et habitants de Marseille entre les deux bassins. Une femme seule lit, le jeune garçon de la première photo est toujours présent. Une mère de deux enfants avec une poussette discute amicalement avec un homme dont le chien est en partie visible derrière la jambe de la femme. Un père à vélo promène deux enfants en faisant le tour du bassin. Cette photo donne à voir le panel des profils et usages que je développe dans ce texte : des « touristes », des « Marseillais », un « jeune ». © Enzo Vidal-Sohy, 19/09/2022.*

Ces gens, s'ils ne partagent pas tous les caractéristiques d'un profil populaire (loin de là), ont néanmoins en commun de n'être pas des touristes mais des « locaux » : des Marseillais visiblement habitués au parc.

Palais Longchamp vers midi. La plus grande partie du Palais, minérale, est écrasée de soleil, malgré le rafraîchissement apporté par les bassins. Elle est donc désertée par les usagers, qui se regroupent dans les rares espaces ombragés : sous les arbres de la pelouse ou à l'ombre du Muséum d'histoire naturelle. Un usager, au mépris des panneaux d'interdiction qui ponctuent les barrières, s'est d'ailleurs rapproché du bassin. Au loin, derrière la grille, un car de touristes est stationné le long du boulevard Montricher. © Claire Bénit-Gbaffou, 20/06/2022.



Qu'ils viennent pour lire, manger ou simplement discuter, ils ne portent qu'une attention relative au monument, bien qu'ils semblent en apprécier la compagnie, vu qu'ils choisissent de rester dans cette partie spécifique du parc. On peut aussi supposer que ce choix s'explique pour ces usagers par sa facilité d'accès pour les quartiers situés au sud du parc. Le profil sociologique des habitants de ces quartiers gentrifiés se retrouve parfois chez les usagers occupant les bancs, venus pour lire et travailler, au style soigné (tenues « de ville » : pantalons *chino*, chaussures de ville, chemises ou pulls) et avoisinant la quarantaine, que l'on pourrait facilement imaginer en actifs diplômés, peut-être venus de Paris. Néanmoins, lorsque je réalise mon observation un lundi matin (donc sur un créneau durant lequel les cadres

*« Plutôt que sur les bancs ou la pelouse, beaucoup de jeunes s'installent à l'écart, sur des marches ou des renforcements qui ne sont pas directement prévus à cet effet. Cet usage détourné de l'espace leur est particulier. »*

sont souvent à leur bureau), ce type de profil n'est pas celui qui saute le plus aux yeux parmi les Marseillais venus s'installer autour de l'entrée. En effet, plus on approche de la pause méridienne, plus nombreux sont les « jeunes », étudiants et lycéens, qui investissent l'endroit pour y déjeuner et passer du temps en petit groupe. Ces

jeunes, généralement moins aisés, plus familiers du lieu et aux pratiques souvent plus transgressives, semblent constituer une catégorie pertinente à observer pour mieux toucher du doigt la réalité des usages populaires du parc.

Les jeunes de l'entrée, qu'ils soient lycéens ou plus âgés, ne s'approprient pas tous le lieu de la même manière. S'ils s'installent généralement tous en petits groupes, ils ne choisissent pas de se placer aux mêmes endroits. Plutôt que sur les bancs ou la pelouse, beaucoup s'installent à l'écart, sur des marches ou des renforcements qui ne sont pas directement prévus à cet effet. Par exemple, plusieurs jeunes s'installent à côté de l'escalier principal, sur des espèces de grandes marches qui forment de petits espaces où l'on peut

s'adosser et profiter d'une position surplombante. Cette manière de jouer avec l'espace, de faire un usage détourné du monument ne s'observe que chez les jeunes. Cela peut aller plus loin dans la transgression, comme avec ce groupe de jeunes filles en train de fumer un joint de cannabis (reconnaisable à l'odeur) pendant que l'une d'entre elles, assise au centre, dessine sur une feuille blanche. Elles sont elles aussi assises dans un espace à la marge : sur la marche d'une porte au pied de l'une des deux tours latérales du monument, en retrait de l'escalier principal et des bancs. Habillées dans un style plutôt rebelle et sensiblement tendance, elles s'interpellent, rient, discutent et se passent le joint de main en main. Parmi tous les groupes que j'ai été amené à observer, elles sont de ceux qui restent le plus longtemps.

*« Un groupe d'adolescentes s'est installé sur la marche d'une porte, en retrait de l'escalier principal et des bancs. Elles dessinent, s'interpellent, rient, discutent et se passent le joint de main en main. »*

*« Les jeunes installés autour de l'entrée s'autorisent un plus large éventail de pratiques que le reste des usagers : ils écoutent de la musique, discutent plus ou moins bruyamment, rient et flirtent »*

Au-delà cet exemple, il est vrai que les jeunes installés dans le Palais-Bassin s'autorisent un plus large éventail de pratiques que le reste des usagers : ils écoutent de la musique, discutent plus ou moins bruyamment, rient et flirtent. Ils connaissent bien l'endroit, ont leurs repères et portent très peu d'attention au bâti monumental et à l'aura qu'il dégage. Un certain nombre d'entre eux montent vers le plateau et, contrairement aux touristes, je ne

les revois pas emprunter le chemin en sens inverse quelques minutes plus tard. Cette familiarité et cette aisance avec le lieu ne rendent pas forcément leurs pratiques plus visibles, au contraire : les jeunes sont souvent installés en retrait, dans leur coin, et sociabilisent à leur manière sans se préoccuper du reste des visiteurs.

Au pied du Museum d'histoire naturelle, un jour d'été. Les touristes (à gauche) comme le « locaux » se réfugient dans les zones ombragées. Le mur du Palais offre un dossier commode pour s'asseoir ou s'affaler, et ses renforcements souvent utilisés par les adolescents.

Le grand magnolia offre également un lieu d'assise apprécié, autant qu'un agrès d'escalade pour les plus jeunes.

Au fond, une petite porte dérobée, qui mène à l'école maternelle Buffon via une parcelle en friche. Elle est très empruntée par les parents, en dépit d'une ouverture aléatoire. © Bénit-Gbaffou, 20/05/2022



Ils cherchent au contraire à occuper ces espaces à la marge, faisant partie intégrante du secteur sans attirer l'œil car inutilisés par les autres usagers, que la philosophe et sociologue Jane Jacobs appelle les *border vacuum* ou frontières vides<sup>18</sup>, dans les espaces publics. Cette occupation différenciée de l'espace est à la fois le fait d'une volonté de se placer dans des espaces intimes et agréables, en partie cachés, mais aussi peut-être d'afficher ouvertement une forme de transgression douce avec les codes du parc et de se placer en décalage avec le reste des usagers.

L'expression d'un usage des « jeunes » du parc : la drague et les relations amoureuses. Si ce genre de relation est difficile à observer sans entrer dans l'intimité des individus, l'inscription sur ce banc témoigne de l'existence de ce genre de rapports, en plus d'utiliser un vocabulaire « popula



Néanmoins, si j'ai pu autant observer les « jeunes » et me focaliser sur leurs usages du parc, c'est peut-être simplement car la plage horaire sur laquelle j'ai mené mon enquête correspondait à leur pause et donc le moment de la journée qu'ils sont prêts à consacrer au parc.

Il faut désormais casser une idée qui aurait pu s'insérer dans le raisonnement de ce compte-rendu.

Les « jeunes » ne représentent pas une catégorie sociale en soi, tout au plus une catégorie générationnelle. Jeunes aisés et jeunes plus modestes n'auront naturellement pas les mêmes usages d'un lieu public comme le Parc Longchamp. Durant mon observation s'est posée la difficulté de repérer parmi ces jeunes la position sociale à laquelle leurs comportements et leur tenue pouvaient renvoyer. Tout comme un étudiant habillé avec des vêtements tendance n'est pas nécessairement issu de catégories sociales aisées, un lycéen en survêtement n'est pas, par essence, originaire d'une famille populaire (il y aurait même beaucoup à dire sur la passion des habits de sports de certains milieux bourgeois).

Cependant, plusieurs indices mis bout à bout m'ont permis de tirer quelques conclusions sur les profils sociologiques des jeunes qui cohabitent autour de l'entrée. Ainsi, beaucoup d'entre eux semblent appartenir à une classe moyenne ou moyenne supérieure : ils sont bien habillés, majoritairement blancs, installés sur la pelouse avec parfois des repas achetés à emporter dans un restaurant proche. Le Lycée Saint-Charles, établissement public mais relativement bien situé, semble compter en partie ce type de profil parmi les élèves. Mais ce n'est pas le seul type de jeunes que l'on peut observer : une diversité de profils s'affiche, avec des groupes de jeunes aux couleurs de peau diversifiées, portant des survêtements et habits de sport, avec capuche ou voile (uniquement pour un groupe de filles sur toute l'observation).

*« Durant mon observation s'est posée la difficulté de repérer parmi ces jeunes la position sociale à laquelle leurs comportements et leur tenue pouvaient renvoyer. »*

<sup>18</sup> Jacobs, J. (1993). *The death and life of great American cities*. Vintage Books.

L'entrée du Palais sans splendeur – une matinée d'hiver covidée. Le chantier des travaux s'éternise, le gris du ciel fait ressortir l'inégalité et le craquellement du bitume, les massifs de fleurs sur la colline sont en jachère, les lambeaux d'affiches pendent aux murs. Cela n'empêche pas les usagers, touristes ou non (et moi aussi), de se livrer à leur activité favorite dans cette partie du parc – la photographie.  
© Claire Bénit-Gbaffou, 27/03/2020.



Relativement peu mélangés au reste des jeunes que j'ai catégorisés comme lycéens ou étudiants et qui étaient en majorité blancs, ces jeunes « populaires » affichent plus souvent une appartenance à ce que l'on pourrait considérer comme les « minorités visibles », arabes et noires, bien que cela ne soit pas systématique. Faisant souvent partie de ceux installés en retrait, c'est-à-dire de ceux qui occupent les frontières vides et espaces à la marge, ils viennent en petits groupes de deux ou trois. Ces jeunes de catégories sociales basses représentent le cœur de cible de la population que j'ai cherché avant tout à déceler, bien qu'ils ne soient pas les seuls représentants des classes populaires présents dans le parc.

### Présences et usages populaires du Palais-Bassin, entre marginalisation et appropriation

Comme l'indique le titre de ce compte-rendu, il n'est pas facile de trouver le « populaire » dans le secteur de l'entrée monumentale du Parc Longchamp. À la différence des groupes de touristes et des groupes de jeunes, les habitants des quartiers du nord du parc et les usagers issus de catégories sociales défavorisées ne portent pas de signes directement reconnaissables ou ne s'adonnent pas à des pratiques qui les placent sans doute possible dans cette catégorie aux yeux de tous. Néanmoins, comme je l'ai rapidement mentionné plus haut, un faisceau d'indices mis bout à bout permet de présupposer ce qu'est un usager populaire du parc et d'en

*« Les individus appartenant aux milieux populaires ont en commun de rester longtemps dans le parc »*

apprendre un peu plus sur la manière dont on peut s'approprier cet endroit historiquement et symboliquement chargé lorsque l'on est en bas de l'échelle sociale.

Comme l'indique le titre de ce compte-rendu, il n'est pas facile de trouver le « populaire » dans le secteur de l'entrée monumentale du Parc

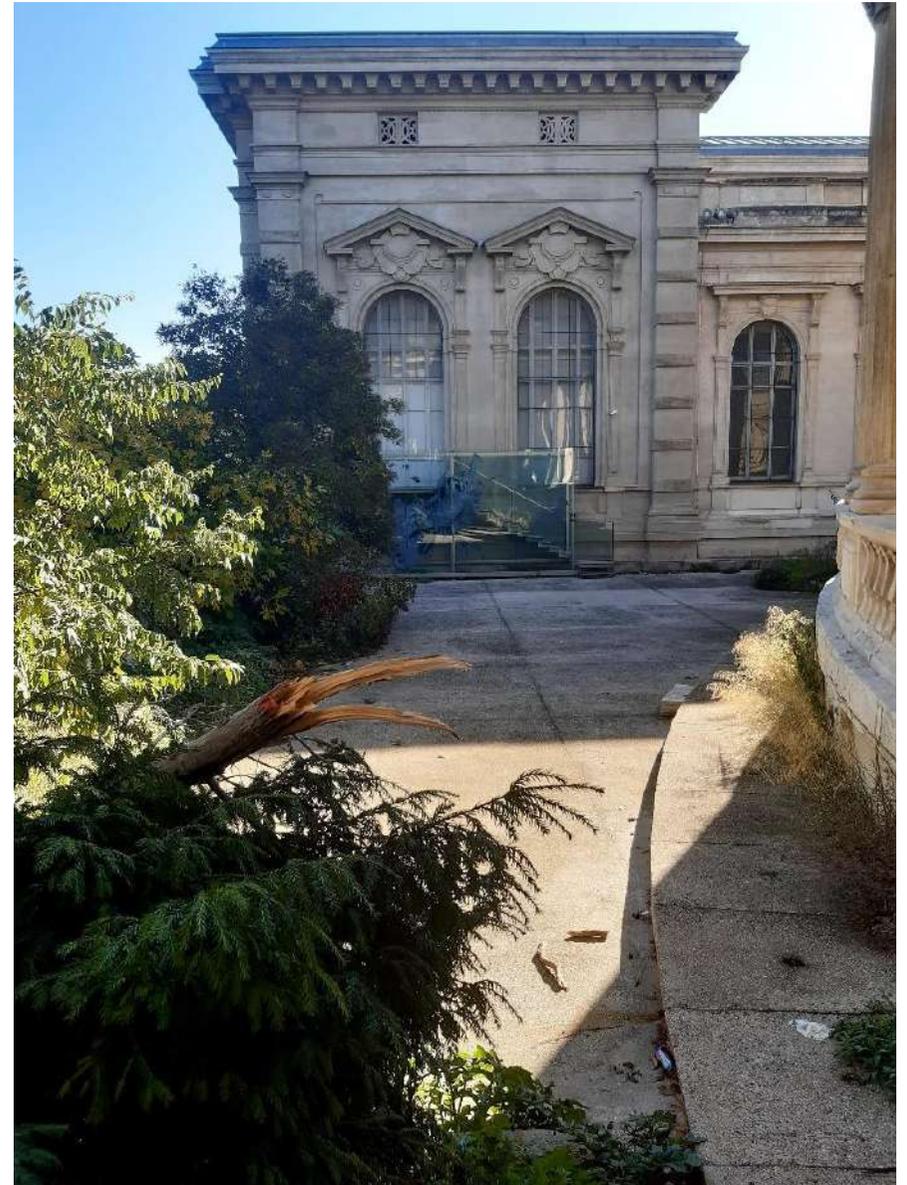
Longchamp. À la différence des groupes de touristes et des groupes de jeunes, les habitants des quartiers du nord du parc et les usagers issus de catégories sociales défavorisées ne portent pas de signes directement reconnaissables ou ne s'adonnent pas à des pratiques qui les placent sans doute possible dans cette catégorie aux yeux de tous. Néanmoins, comme je l'ai rapidement mentionné plus haut, un faisceau d'indices mis bout à bout permet de présupposer ce qu'est un usager populaire du parc et d'en apprendre un peu plus sur la manière dont on peut s'approprier cet endroit historiquement et symboliquement chargé lorsque l'on est en bas de l'échelle sociale.

Les groupes d'usagers « populaires » que j'ai pu identifier se distinguent dans leurs profils, des styles vestimentaires, des caractéristiques physiques et des attitudes sûrement moins homogènes que ceux que j'ai pu décrire comme « touristes » ou « jeunes ». C'est cet homme d'une quarantaine ou cinquantaine d'années, aux vêtements dépareillés, en mauvais état, possiblement sans-abri, qui traîne un caddie et s'installe sur un banc. Sa présence ne semble déranger personne, bien qu'il dénote fortement dans sa tenue vestimentaire avec le reste des usagers.

C'est encore ce groupe d'adultes relativement jeunes, habillés tout en noir, qui discutent en arabe en fumant une cigarette dans un coin, près de l'entrée gauche du parc. C'est aussi ce petit groupe de quelques adultes (dont une femme voilée) et une dizaine d'enfants, d'une grande diversité dans leurs couleurs de peau (blanche, noire, mate), le seul groupe de type familial à s'installer dans cette partie du parc. Ils arrivent peu avant que je reparte, se posent sous un arbre à droite et discutent ensemble pendant que les enfants jouent.

C'est enfin ce jeune homme en ensemble de survêtement de sport, qui relit des fiches lorsque j'arrive et qui restera dans le parc tout le temps de mon observation, son téléphone à la main et la capuche sur la tête.

Derrière la colonnade du Palais Longchamp. Une « bordure vide », l'envers du décor – plantations non entretenues, quelques débris. L'espace est vaste, quel gâchis de n'en rien faire, dans un parc où on en manque tant... ? On y accède facilement, car à part la grille intimidante, il suffit d'enjamber une balustrade. Je m'étonne presque qu'il ne soit pas plus dégradé, ni plus approprié par les usages marginaux. C'est le souffle du monumental, le souffle du sacré, qui maintient ce vide, sans doute.  
© Claire Bénit-Gbaffou. 18/11/2021 (à droite) et 04/12/2022 (dessous).



Naturellement, ce travail de repérage du « populaire » autour de moi est intrinsèquement lié à mon expérience personnelle et à l'imaginaire des catégories sociales défavorisées dont j'ai hérité, qui me permettent de décoder, de manière parfois arbitraire, la position sociale des individus observés.

Il en ressort quelques observations communes. Tout d'abord, les individus appartenant aux milieux populaires ont en commun de rester longtemps dans le parc. Ils font partie de ceux qui sont naturellement familiers de l'endroit, mais n'y viennent pas nécessairement en vue de pratiquer une activité définie, comme pique-niquer ou travailler. Ils investissent l'endroit pour flâner, se reposer, voire « traîner » pour les plus jeunes. De plus, si certains se posent sur les bancs, d'autres se mettent plus en retrait,

notamment les plus jeunes, et s'installent donc à la marge, évitant les bancs au centre ou de manière générale les endroits traditionnellement désignés pour s'asseoir. On retrouve ici cette proximité avec les « frontières vides », ces espaces disponibles et inutilisés qui autorisent une forme d'intimité et la possibilité d'occuper sans être vu. Un groupe de trois jeunes s'est posé derrière

*« Il y a donc peut-être une forme d'auto-marginalisation parmi ces jeunes de classe populaire, plus à l'aise pour discuter ou simplement prendre le temps, seuls dans ces espaces, sans être vus. »*

les colonnades, en arrière du monument, dans un endroit normalement inaccessible et où traînent des déchets (cigarettes, papiers, ...) alors que le reste du secteur est très propre. Il y a donc peut-être une forme d'auto-marginalisation parmi ces catégories populaires, plus à l'aise pour discuter ou simplement prendre le temps, seuls dans ces espaces, sans être vus, que ce soit par la masse de touristes qui passent, toute la journée ou par les autres usagers du lieu.

Cela témoigne aussi d'une forme d'appropriation du lieu, un lieu qui déteint avec le paysage traditionnel de Marseille et d'autant plus avec les quartiers plus populaires de la ville. Les visiteurs issus des classes sociales défavorisées s'accommodent donc différemment de l'endroit, en profitant à leur manière du monument, sans être visiblement impressionnés par sa grandeur mais tout en appréciant sa proximité.

Une illustration assez percutante de cette manière de coexister avec le monument m'est apparue en observant les quelques tags présents sur le Palais. Aucun d'entre eux n'est visible de loin, et ceux que l'on devine en pénétrant dans le palais sont tous partiellement effacés. Néanmoins, derrière la statue centrale, sur une petite plaque de métal qui cache une installation électrique, plusieurs dessins et inscriptions détonnent avec la propreté du reste du lieu. L'une de ces inscriptions s'esclaffe : « DSL le monument » (désolé le monument).



À gauche, la Statue de la Durance. On distingue à l'arrière quelques tags, vus de près sur la droite, reclus sur le petit espace d'un panneau métallique. © Enzo Vidal-Sohy, 19/02/2022.

En personnifiant le monument et en s'excusant ainsi auprès de lui, celui qui s'est exprimé ici reconnaît non seulement la nature transgressive de son acte mais par l'acte lui-même s'amuse à déroger à la règle qui indique le respect et l'admiration devant un tel lieu. Il laisse cependant sa marque sur le lieu, de manière effacée, à peine visible, mais durable. Cette « offense » est combinée à la présence d'autres tags : « HARAM » (illicite selon la religion musulmane) qui indique d'une certaine manière le côté profanateur de l'acte et celui d'un lapin, qui reste une manière douce, voire bienveillante, de désacraliser le monument tout en lui reconnaissant cet aspect sacré.

C'est une manière similaire d'habiter le lieu qui se traduit dans les comportements de certains des individus issus des catégories populaires

qui investissent le Palais-Bassin. S'ils se placent en retrait, à la marge, c'est aussi parce qu'ils interagissent différemment avec ce monument, avec un recul qui prend en compte la « sacralité » du lieu sans rester dans la contemplation des touristes mais dans une relation en quelque sorte plus familière. Il faudrait, pour en savoir plus sur les rapports que ces profils entretiennent avec l'endroit, passer de la simple observation à l'interaction, voire mener une série d'entretiens plus poussés.

### Conclusion et retour d'expérience

Malgré la frustration liée au fait de ne pouvoir vraiment comprendre en profondeur ce terrain, cet exercice à lui seul m'a permis d'établir plusieurs profils idéaux-typiques du visiteur de la zone Palais-Bassin et de tirer quelques conclusions sur leurs usages du parc et leur manière d'investir l'endroit. Si les touristes sont en apparence les plus nombreux et leurs pratiques les plus visibles, ils restent peu de temps dans le parc et ne profitent que de l'entrée et de sa vue. Ils ont un rapport très distancé à l'endroit, l'apprécient pour son esthétique mais n'utilisent pas vraiment le parc. Les Marseillais, quant à eux, investissent l'entrée et se dirigent également plus souvent vers le plateau. Familiers du monument, ils lui prêtent une attention moindre, en particulier les plus jeunes, qui viennent en groupe pour se détendre et profiter du cadre tout en jouant avec les normes sociales, en écoutant de la musique ou en fumant. Parmi ces locaux, des usagers plus populaires peuvent être distingués. Ils sont souvent à l'écart, s'installent dans des coins reculés et entretiennent une relation familière avec le « monument », apprécié sans être au cœur de leur usage. Finalement, contrairement aux touristes, les habitants des quartiers populaires ne semblent pas voir le Palais comme l'élément central du parc, ils s'en accommodent et se l'approprient mais n'en font pas nécessairement un terrain de jeu privilégié.

À titre personnel, cet exercice a été formateur. Il m'a aidé à porter un regard différent sur le milieu dans lequel j'ai évolué, en faisant attention non seulement aux éléments apparents mais aussi aux interactions et aux phénomènes sociaux qui se jouent de manière implicite et qui caractérisent les rapports des individus à leur environnement. Si j'espère avoir pu me fondre dans le décor, comme en témoigne le fait qu'un homme est

*« Contrairement aux touristes, les habitants des quartiers populaires ne semblent pas voir le Palais comme l'élément central du parc. Ils s'en accommodent et se l'approprient mais n'en font pas nécessairement un terrain de jeu privilégié. »*

venu à un moment me demander si je savais ou était « l'exposition sur les animaux » (comme énoncé plus tôt le Muséum d'histoire naturelle était en fait fermé ce jour-là), je regrette peut-être de n'avoir pas vraiment interagi avec le terrain observé, me contentant de noter et de déduire, ce qui augmente naturellement le risque de mal interpréter ou de voir m'échapper certains points importants. Néanmoins, cela ne m'a pas empêché de trouver cette expérience enrichissante, en plus d'avoir su piquer ma curiosité.



**Le Plateau, un jeudi soir en septembre**



# **Loin du bruit de la ville : un lieu de rencontres et de sociabilités, dans un certain entre-soi**

*Jeudi 22 septembre 2022, 18h30-20h00*

**Joad Goret**

L'observation s'est déroulée le jeudi 22 septembre, sur le Plateau du Parc Longchamp, en soirée de 18h30 à 20h. J'ai choisi ce moment de la journée car il correspond à l'issue des journées de travail de bon nombre d'employés. C'est à ce moment que les gens vont pratiquer leur sport, leurs loisirs ou tout simplement s'aérer après une journée au travail ou à l'étude.

Le Plateau se situe à l'arrière de l'entrée monumentale. On y accède en gravissant les escaliers monumentaux qui longent la grande fontaine. On franchit la colonnade et l'on débouche sur une large route bitumée qui monte vers un espace plan, « le Plateau », construit sur les citernes accueillant autrefois les eaux de la Durance. Sur la gauche en montant, une vaste aire de jeu, toute neuve, mais qui à cette heure-là est vide d'enfants – je n'y passerai pas de temps. Je jette mon dévolu sur le plateau lui-même, vaste esplanade bitumée, puis pelouses arborées traversées de chemins, bordés de bancs. Sur la gauche, une buvette, fermée à cette heure ; et au fond un manège qui l'est également. Sur la droite, des taillis, des buissons et des arbres, qui masquent l'entrée de l'Observatoire.

Je me suis assis sur un banc dans un premier temps afin d'avoir une vue d'ensemble du plateau. C'est en me promenant dans les allées du plateau

ensuite que j'ai pu voir des détails invisibles assis. C'est aussi en bougeant que je suis allé à la rencontre d'usagers du parc. À chaque fois, je me suis présenté et ai brièvement indiqué la raison de mon observation et *a fortiori* de la discussion que j'entamais. Cela a d'ailleurs éveillé la curiosité de la première et de la troisième personne avec qui je me suis entretenu. La première conversation se déroule avec Alexandre, 20 ans, étudiant à Marseille, qui fait son jogging. Je l'interpelle au moment où il fait une pause sur une des pelouses. Il vient au parc après les cours pour faire du sport, du dessin et se reposer. La deuxième conversation se déroule avec un couple de trentenaires, peu après. Ils fréquentent le parc pour la première fois : c'est un rendez-vous amoureux. Les deux personnes étaient assises sur une serviette, sur la pelouse au centre du plateau, et prenaient l'apéritif. L'homme est de Marseille, du quartier des Réformés. La dernière conversation se déroule avec Emmanuelle, la trentaine. Rencontrée dans l'une des allées du plateau, nous suivons les pas de sa fille, petite qui gambade. Elle est infirmière puéricultrice et directrice de garderie, et fréquente le parc depuis la naissance de sa fille afin de la « mettre au contact de la nature », après l'avoir connue lorsqu'elle était elle-même enfant.

Le Plateau, grande aire de jeu étagée : en haut, les jeux pour les plus petits ; en bas, pour les grands – les deux étant séparés par une pente caoutchoutée qui fait parfois (comme ici) office de toboggan. L'aire de jeux vient d'être refaite : désimperméabilisation des sols, usage de broyat comme tapis au pied des installations ludiques, variées et colorées ; plantations d'arbres en pleine terre, de nombreux bancs. Dans l'aire du bas, les enfants sont suffisamment autonomes pour permettre aux parents de développer leur vie sociale. Ici, à en juger par les tenues et les affaires, on est plutôt face à des familles appartenant aux classes moyennes à supérieures. © Claire Bénit-Gbaffou, 04/12/2022 vers 11h00.



### Un espace-temps sans enfant ! Jeunes célibataires et couples sans enfants, jeunes comme âgés

Au début de mon observation, j'avais établi que la tranche d'âge des usagers se situait entre 25 et 40 ans. Mais s'y sont très vite ajoutées des personnes âgées (plus de la soixantaine), se baladant sur l'esplanade. Puis, j'ai remarqué aussi plusieurs personnes de moins de 25 ans : un couple qui marchait (18/20 ans) et Alexandre (20 ans). Le point commun entre tous ces usagers, qui est en fait logique à cette heure de la journée (en soirée), en semaine (un jeudi), est qu'il s'agit de personnes n'ayant pas de jeunes enfants à charge. Aucun enfant (mis à part la fille d'Emmanuelle) n'était présent sur le temps de l'observation. Nous pouvons imaginer qu'ils sont chez eux, occupés à leurs devoirs – et leurs parents, occupés au dîner et autres préparatifs pour la nuit. L'atmosphère et la fréquentation du Plateau changent cependant du tout au tout en week-end, comme le décrit Emmanuelle, qui évoque un lieu très investi par de nombreux enfants, pour des jeux de ballon et des anniversaires.

La grande majorité de ces usagers étaient en petits groupes de deux à quatre personnes. Les duos (ou couples) sont, de loin, la formation la plus représentée – couples d'amoureux ou conjoints, amis, partenaires de sport. Les personnes seules sont surtout des coureurs ou sont assises à la lecture sur un banc.

*« Les sportifs, pour la plupart, viennent avec des équipements (tapis de gym...), les mélomanes ont leur casque. »*

Quant au profil social des usagers à cette heure de la journée sur le Plateau, il m'apparaît que ceux observés appartiennent à ce que l'on peut qualifier la « classe moyenne ». Je n'ai rien observé de particulièrement notable sur les vêtements ou les tenues. Les sportifs, pour la plupart, viennent avec des équipements (tapis de gym...), les mélomanes ont leur casque : sans être luxueux, ces accessoires indiquent plutôt une position sociale confortable. Surtout, les pratiques et ce que ma formation me fait nommer « habitus » (les pratiques « incorporées », vécues comme naturelles même si elles sont le produit de la socialisation) indiquent plutôt des usagers au niveau socio-culturel élevé. Une personne est plongée dans un livre sur un banc derrière moi, deux personnes âgées non loin feuilletent la presse régionale et échangent sur les informations. D'autres écoutent de la musique au casque, pour s'isoler mais aussi ne pas déranger l'atmosphère paisible du lieu. Seuls deux hommes traversant le plateau avec un pack de bières à la main pourraient évoquer une classe sociale différente.

Ethniquement parlant, l'écrasante majorité des usagers du Plateau est blanche. Le français est la langue entendue 80 % du temps. Une seule exception est un duo assis sur la pelouse, qui alternait une conversation en anglais et en français. En revanche, il existe un contraste avec l'appartenance ethnique des travailleurs du parc : on observe en effet des Noirs et des Maghrébins, non chez les usagers mais dans les corps d'agents municipaux présents dans le parc en cette fin de journée.



Un groupe de sportifs a investi le Plateau. Sacs, gourdes, bouteilles et tapis de gym ont été laissés au pied d'un arbre et sur le terre-plein central. Les joggeurs, principalement des hommes blancs, font de tours de parcs, des sauts, des figures, en binômes, à la suite les uns des autres. © Claire Bénit-Gbaffou, 04/12/2022 vers 11h00.

## Les « invisibles » : les travailleurs du parc

Bien que mon regard se soit largement concentré sur les usagers, des agents du parc étaient présents, avec lesquels j'ai même été amené à entrer brièvement en contact. Au départ, j'avais à peine pensé à les inclure dans mon observation, tant ces travailleurs sont « invisibles », tout en étant essentiels au bon fonctionnement du parc.

*« Au départ, j'avais à peine pensé à les inclure dans mon observation, tant ces travailleurs sont "invisibles". »*

Les premiers agents que j'ai pu voir étaient ceux affairés à démonter les infrastructures d'un événement organisé par la mairie, sur le Plateau, la « fête des Seniors ». Ils travaillaient d'arrache-pied, avant la tombée du jour et la fermeture du parc, à enlever tentes, arche gonflable et barrières qui occupaient l'espace, et qu'ils chargent dans des véhicules stationnés sur place.

Bien que j'ai traversé ce chantier dans ma déambulation pour aller m'installer plus loin, chaque agent est resté imperturbable sur la tâche qui lui était assignée. Ils avaient tous entre 35 et 45 ans, travailleurs Blancs et Noirs. Ce qui m'a frappé, plus que l'ethnicité, c'est qu'il n'y avait que des hommes pour se charger de ces tâches manuelles. Une femme, blanche, plus jeune, et en tenue civile, distribuait les tâches et donnait les directives aux hommes, en uniforme de travail (veste et pantalon au logo de la Ville). C'était clairement leur *manager*, leur responsable.

Une seconde catégorie d'agents du parc a été observée : les gardiens. Je ne les ai vraiment vus qu'à la fin de mon observation : des hommes dans la

quarantaine, possiblement d'origine maghrébine, avec une tenue sombre et une polaire au logo de la ville. Ils avaient pour mission d'informer de la fermeture imminente du parc. À partir de 19h, ils ont commencé à faire des rondes en prévenant les usagers que le parc fermait à 20h et que la sortie devait s'effectuer à partir de 19h30. D'un côté du parc, ils hurlaient l'information, de l'autre ils s'approchaient de chaque groupe de personnes pour les en informer. Lorsque l'un d'eux est venu me voir pour me dire que cela allait fermer, je lui ai demandé les horaires. Le ton de sa réponse, nullement malveillant, laissait comprendre qu'il répondait régulièrement à la question.

Mes trois enquêtés étaient unanimes – le parc fermait trop tôt. Et le langage corporel de l'ensemble des usagers du parc traduisait la même idée : des jeunes jouaient encore sur les pelouses à cinq minutes de la fin, les gens restaient assis sur les bancs, à prendre des photos de l'entrée monumentale.

Un des gardiens avait garé son véhicule (une vieille moto) à l'arrière du plateau, il se déplaçait à vitesse réduite pour accompagner ses collègues qui finissaient leur ronde. Travail difficile, sans doute, dans des horaires trop restreints pour les usages.

*« Le parc fermait trop tôt. Et le langage corporel de l'ensemble des usagers du parc traduisait cette même idée. »*

## Une atmosphère paisible

L'atmosphère générale du parc est paisible. Le soleil est toujours présent mais ne chauffe plus. Le plateau étant en hauteur, il est aéré. Les bruits se résument au soufflement du vent dans les branches et aux cris d'oiseaux : peu féru d'ornithologie, je reconnais seulement les pigeons et les mouettes, mais dont les chants (de la ville, de la mer), suffisent à m'évoquer « Marseille ».

Bien que le Plateau soit situé au cœur du centre-ville, les bruits de moteur sont lointains, ce qui s'explique aussi par le moment de l'observation (les mobilités de travail sont généralement terminées vers 18h30/19h). À l'entrée monumentale (extrême sud), lors de ma sortie du parc, le bruit des voitures se rappellera à moi. Ici, au contraire, les bruits de la nature prennent le dessus sur les bruits de la ville. Seuls deux éléments viennent perturber le calme observé : les chiens et les sirènes. En effet, de la proximité du parc à chiens résulte des aboiements réguliers qui ne me semblent pas être intempestifs (ni à mes enquêtes : aucun ne l'a mentionné). L'autre perturbation sonore réside dans les sirènes d'urgence des pompiers (la première fois) et de la police (la deuxième fois) : mais, après tout, la portée de leurs appels renvoie à leur vocation principale, alerter et donner sa position.

Le Plateau est très vert, composé de grandes pelouses (avec des trous dedans certes, ce que regrette Alexandre), de buissons dispersés sur celles-ci et d'arbres assez larges. Ces derniers font de l'ombre sur les nombreux bancs bordant les allées. Alexandre emploie d'ailleurs le terme d'« îlot de verdure ». Plusieurs points d'eau servent à désaltérer les usagers mais également à rafraîchir l'ensemble du parc (Emmanuelle l'apprécie).

*« Bien que le Plateau soit  
situé au cœur du centre-  
ville, les bruits de moteur  
sont lointains. »*



Le plateau se caractérise par une monumentalité discrète – pas difficile, après celle du Palais Longchamp ! De nombreuses statues célèbrent divers artistes nés à Marseille – statuaire de style et d'époque disparates, éparpillée sur le Plateau, qui émerge au détour d'une allée ou derrière un arbre. À cette célébration des hommes s'ajoute un début de patrimonialisation des arbres – stèles commémorant la plantation ou panonceaux informatifs, sans que cela soit systématique ni cohérent. Cette diversité rend la promenade intéressante, comme pour ce couple de personnes âgées, également amusées par les figures acrobatiques des joggeurs. © Claire Bénit-Gbaffou, 04/12/2022, Plateau vers 11h30.

Le Plateau est globalement propre. Alexandre s'en réjouit tout en faisant un parallèle avec la saleté qu'il juge quasi endémique à Marseille. Les rares déchets sont au bord des allées ou sous les bancs, comme le fait remarquer Emmanuelle. Les poubelles ne sont pas débordantes et semblent être vidées régulièrement.

La sécurité globale du Plateau fait consensus. Les trois personnes interrogées ont souligné le « sentiment de sécurité » (Emmanuelle et Alexandre) et la « bonne réputation » (couple en rendez-vous) du lieu. Alexandre explique d'ailleurs qu'il ne craint pas de laisser ses affaires de sport (tapis de gym et accessoires) et d'aller courir autour. Emmanuelle souligne d'une part que quand elle venait ici avec ses grands-parents étant petite, ils n'hésitaient pas à la laisser jouer dans son coin. Elle suppose d'ailleurs qu'elle fera la même chose avec son enfant. Ce témoignage montre que le parc jouit d'une bonne appréciation de ses usagers dans le temps, où la sécurité n'est pas une « question ». Toutefois, la jeune maman nuance son propos avec une anecdote : petite, lorsqu'elle jouait seule dans les buissons du parc, elle avait trouvé des seringues usagées dans les buissons. Pas de discours décliniste, toutefois, et une grande tranquillité dans l'usage du parc à la nuit tombante.

### Pratiquer ses activités sans déranger les autres

Tout d'abord, le plateau du jardin m'apparaît comme lieu de calme en fin de journée de semaine. De nombreuses personnes se retrouvent afin de discuter simplement, assises sur les bancs ou sur les pelouses. Dans ce même esprit, des personnes lisent, écoutent de la musique avec des

*« De nombreuses personnes se retrouvent afin de discuter simplement, assises sur les bancs et sur les pelouses. »*

casques. Les discussions se font de manière à ne pas déranger les autres usagers. Les deux personnes qui boivent une bière sur un banc le font sans chahut, et cela ne semble pas poser de problème aux autres usagers autour d'eux. Parmi ceux assis, deux groupes font des pique-niques ou apéritifs. Du fait de la fermeture du parc, l'un d'eux devra le finir à l'entrée sud, devant les grilles.

Ensuite, des groupes de personnes se baladent. Cela rappelle ce que me raconte Emmanuelle, qui se promène ici avec son enfant. Des personnes marchent seules et semblent traverser en diagonale le parc. Il peut s'agir d'un trajet lieu de travail-maison ou université-maison. Il peut également s'agir d'un léger détour « confort » : au lieu de marcher dans les rues de la ville, certains Marseillais préfèrent traverser le parc, ce qui prend plus de temps mais leur est plus agréable.

Les usagers choisissent aussi ce parc pour le contact avec la nature. C'est l'argument que déploie Emmanuelle dans le cadre de la bonne santé de son enfant. Je repère aussi un homme qui grimpe dans un arbre et s'assoit sur de grosses branches. Comme mentionné précédemment, Alexandre utilise le terme d'« îlot de verdure » pour qualifier le lieu, et en fait la raison principale de sa venue pour dessiner, se poser avec sa copine et également faire du sport.



Buvette et manège sont fermés, mais les nombreux bancs continuent d'accueillir la vie sociale et amicale des usagers, malgré le temps couvert de ce dimanche matin. Les arbres magnifiques peuvent faire oublier la pelouse pelée – ils sont à l'honneur, patrimonialisés par des plaques de granit (à droite, une stèle célèbre l'amitié franco-catalane, scellée par la plantation de l'olivier en 1967) ou par des panonceaux informatifs affichés sur les arbres (à gauche, la tache blanche sur le tronc du micocoulier explique sa provenance). © Claire Bénit-Gbaffou, 04/12/2022, le Plateau vers 11h30.

Ceci m'amène à un usage majeur observé du parc : le sport. De nombreux coureurs traversent en tous sens le plateau et même tournent en rond sur ce même espace. Les coureurs sont de tous niveaux, à en juger par leur technique de course et leur équipement sportif. Les conditions météo et l'emplacement du parc sont propices à ces activités : soleil présent mais ne chauffant plus, plateau en hauteur aéré, la chaleur de la journée fait qu'il ne fait pas froid.

D'autres conditions sont à la base d'une telle fréquentation du parc à ce moment de la journée et de la semaine par les coureurs : les enfants souvent nombreux à d'autres moments de la semaine, de la journée, sont quasi absents. Ceci détermine le moment qu'Alexandre choisit pour aller courir, logique que doivent suivre nombre d'autres coureurs. Ils sont souvent seuls. Alexandre effectue des exercices de souplesse et de musculation sur les pelouses après avoir couru. Sur les pelouses également, deux jeunes hommes jouent à se lancer un ballon de football américain. Ils s'adonnent à ce sport jusqu'aux dernières minutes d'ouverture du parc.

Pour finir, en sortant du parc, j'aperçois devant l'entrée monumentale fermée un groupe de danseurs *freestyle* qui s'est installé. Il y a environ une vingtaine de jeunes entre 15 et 25 ans. Il s'agit d'un club à mon avis puisqu'ils se connaissent et semblent organisés : certains amènent de la musique, d'autres des bouteilles d'eau.

### Le plateau comme lieu de rassemblement

Les grands espaces ouverts et libres, non aménagés – qu'ils soient bétonnés ou en pelouses – permettent au Plateau d'accueillir des événements publics. Au moment de l'observation, de nombreux stands, tentes et une arche gonflée sont encore en place. Emmanuelle explique qu'il s'agit de la « Journée pour les Seniors » organisée par la mairie d'arrondissement. Et en sortant, j'observe en effet de grandes affiches sur les grilles.



Affiche de grande taille sur les grilles de l'entrée sud. D'autres exemplaires sont présents sur les autres grilles de l'entrée sud et à l'arrière de l'entrée monumentale, où l'évènement se déroulait. © Joad Goret, 22/09/2022.

Il s'agissait de présenter à cette catégorie d'âge, les nombreuses activités et associations disponibles dans leur quartier. Ceci peut laisser entendre que les seniors sont une population très présente dans le parc ou dans le quartier.

Emmanuelle m'apprend que c'est ici que sont organisées les fêtes de la musique. Comme pour les Journées Seniors, les grands espaces plans, la centralité du plateau et la verdure sont considérés comme un environnement propice à recevoir de fortes affluences. Un parc lieu de spectacles, de rassemblements, d'activités collectives parfois bruyantes : Emmanuelle ne semble pas s'en plaindre ni en être surprise, même si cela contraste avec l'usage que j'observe du lieu – et l'usage (« lien avec la nature ») qu'elle a mis en avant pour expliquer sa fréquentation du Plateau.

*« Un parc lieu de spectacles, de rassemblements, d'activités collectives parfois bruyantes. »*

Le spectacle de danse à la sortie sud du parc attire quelques passants qui observent et applaudissent. Il rappelle à mon esprit la productivité de ces événements pour rassembler du monde. Mais contrairement aux événements festifs évoqués par Emmanuelle, il s'agit là d'une manifestation spontanée et informelle, de petite échelle. Bruyante par nature (la musique ici ne s'écoute pas au casque), elle a lieu en réalité « hors » du parc, sur la place ronde formée par les grilles, un joli espace public devant le spectacle monumental du parc.

### **Le Plateau, lieu de rencontre**

Emmanuelle m'explique que, depuis qu'elle balade sa fille ici, elle a fait la connaissance d'une autre maman qui a pris la même habitude. Elles vont donc se balader régulièrement ensemble au Plateau, avec leur enfant respectif. Des individus dans des situations comparables ont donc tendance à se regrouper : le parc devient un lieu de rencontre et de socialisation.

Le duo que j'ai interrogé sur les pelouses me fait comprendre qu'ils sont en *date* et que l'homme a choisi ce parc puisqu'il en a entendu du bien. Si le Parc Longchamp est un point de repère dans la ville, le lieu spécifique du Plateau est pour lui un lieu de rendez-vous, tranquille et plus intime que le Bassin monumental.

Quant au duo que j'ai entendu converser en anglais et français, j'avais d'abord supposé qu'il s'agissait d'amis. La femme semblait en grande partie animer la conversation. L'homme répondait à ses questions, ou réagissait à ses paroles. Ce déséquilibre, et le fait qu'ils s'exprimaient dans les deux langues m'ont fait penser à une association promouvant les cours et discussions dans une langue étrangère et dans un cadre informel. Qu'elle soit associative ou amicale, rémunérée ou gratuite, cette rencontre vient consolider l'image du parc comme espace où les individus peuvent discuter, tranquillement et simplement, librement.

Je me suis senti à mon aise, sur le Plateau.

**Le Plateau, un vendredi matin par temps pluvieux**



# Le Plateau aux sportifs !

*Lundi 2 décembre 2022, 9h30-11h30*

**Juliette Annequin et Léna Le Forestier**

Dans le cadre de notre observation collective, au sein d'un vaste projet de recherche appliquée lancé par l'*Atelier Marseille 4-5*, nous nous sommes rendues sur la zone du Plateau, au parc Longchamp, le vendredi 2 décembre 2022 entre 9h30 et 11h du matin. Nous étions chargés d'analyser les différents usages, et notamment les usages populaires, ainsi que le degré de diversité sociale visible dans cet espace particulier du parc. L'intérêt pour nous était d'interroger comment, hors des horaires d'affluence (en week-end ou en fin de journée), le grand îlot de verdure que constitue le Parc au sein de la ville est pratiqué, dans ce péricentre urbain très dense, en croissance démographique (on parle aujourd'hui de plus de 100 000 habitants dans ces quartiers, pour une densité moyenne de 17 000 hab/km<sup>2</sup>), et assez pauvre en espaces verts publics.

Nous avons choisi d'arriver depuis la gare Saint-Charles, en métro. Nous ne sommes ainsi pas entrées dans le parc depuis le palais, mais en passant par l'entrée Métro Cinq avenues, et en montant sur le Plateau en traversant la zone des Pelouses.

Ce matin-là, le temps est couvert, mais pas pluvieux, et il fait assez frais. Pour cela, et puisqu'il s'agit d'un matin de semaine, un vendredi, nous craignons de ne pas croiser beaucoup d'usagers dans le parc. Avant même d'atteindre le plateau, cette impression se confirme. Nous ne croisons personne dans la zone des Pelouses, qui donnent l'impression d'une zone de transition, où les bruits de la circulation se mêlent à ceux d'une cascade, la « cascade aux Flamants roses ». Nous accédons au plateau par un

escalier en pierres, nous croisons alors un coureur. Le plateau semble à première vue presque totalement vide.



Arrivée par les escaliers montant des Pelouses, vue vers le sud et l'arrière du Palais Longchamp, en arrière-plan. Le Plateau, à notre arrivée, est presque vide. Les arbres, majestueux, se sont dépouillés de leurs feuilles. On note l'importance du bitume, soulignée par les flaques d'eau qui montrent l'imperméabilité du sol, dans cette partie du parc. © Léna Le Forestier, Juliette Annequin, 02/12/2022.

L'atmosphère n'en est pas pour autant déstabilisante, nous ne ressentons pas de malaise particulier à investir l'espace. Sur le plateau, on entend très peu la circulation, le calme règne, quelques oiseaux viennent briser le silence. La vue est agréable, elle donne d'un côté sur le Palais Longchamp et de l'autre sur les montagnes, au loin. Le Plateau en lui-même est, en cette fin d'automne, peu coloré – ou, est-ce la lumière, grise, qui donne cette impression ce matin-là ? Les arbres sont effeuillés et des pelouses éparses, peu fournies, laissant voir la terre nue. On remarque dans un coin du plateau un stand fermé. Heure creuse, au début de l'hiver, un matin de semaine pluvieux – pas de surprise.

Malgré cela, durant une heure et demie, nous aurons l'occasion d'observer une diversité d'usages et d'usagers, et ce récit comme le parc se peuple peu à peu. Nous en faisons ici un compte-rendu commun, mis à part pour deux passages, qui correspondent à un moment où nous nous sommes séparées une vingtaine de minutes pour poursuivre l'observation chacune de notre côté, peu après 10h00. Nous avons choisi d'être mobiles la plupart du temps, et de nous asseoir au centre du parc à certains moments. Nous avons également fait le choix de ne pas engager de conversation avec les usagers : en effet, il était difficile d'engager une conversation sans rompre avec les pratiques, plutôt solitaires, observées sur le Plateau ce jour et à cette heure-là.

### Les sportifs, usagers majoritaires du plateau

Le Plateau étant assez vide à notre arrivée, nous décidons de nous promener pour nous fondre dans le paysage. La majorité des personnes présentes pratiquent une activité sportive. Ainsi, entre 9 h 30 et 10 h 15, une dizaine de personnes pratiquent la course à pied, quatre la marche nordique et trois des activités de bien-être. On ne remarque pas de prédominance des hommes, dans ces pratiques, très mixtes. Ces sportifs sont soit soixantaines soit trentaines. Si la présence des retraités était attendue, nous sommes plus surprises par la présence importante des personnes d'âge actif (la trentaine), à cette heure tardive dans la matinée du vendredi. Cela indique un métier autonome, flexible, de type

intellectuel ou artistique - à moins que ces sportifs soient sans emploi : mais l'ensemble des indices (aspect corporel soigné, équipement sportif adapté et en bon état, pratique de la marche nordique avec bâtons spécifiques par exemple) nous évoque plutôt des individus appartenant aux classes moyennes.



Un joggeur solitaire longe la partie arrière du plateau, où le bitume est moins présent : terre à nu, trop tassée pour laisser s'infiltrer l'eau ; taillis et arbres d'une grande diversité d'espèces (signalées par des pancartes, intéressants quoique peu esthétiques, dont on voit le carré blanc se détacher sur l'un des troncs), bancs nombreux, inoccupés à cette heure et par ce temps. © Claire Bénit-Gbaffou, 04/12/2022, vers 11h.



Le Plateau, utilisé par des promeneurs et sportifs, plutôt de classes moyennes, sur cette partie du Plateau située juste derrière le Palais (dont on aperçoit le bâtiment sur la droite de la photo). Une double allée d'ifs y descend, taillés en forme conique, comme pour rappeler le classicisme du Palais, contrastant avec les bosquets plus désordonnés du fond de la photo. Chacun vaque à ses occupations, l'heure n'est pas à la socialisation. © Claire Bénit-Gbaffou, 04/12/2022, vers 11h.

Les pratiques spatiales des deux groupes d'âge sont différentes : les trentenaires investissent la totalité du parc et sortent souvent du Plateau pour y revenir, tandis que les soixantaines se contentent de faire le tour du Plateau plusieurs fois. Par exemple, un homme, d'une soixantaine d'années, vêtu d'un polo vert et d'un bermuda beige, qui court puis fait de la marche nordique, fait le tour du Plateau pendant près d'une heure. Après nous avoir croisés une dizaine de fois, il nous dit « encore vingt tours hein ?! ». Un autre, barbu, d'une trentaine d'années, portant des baskets Adidas et vêtu d'un jogging et d'un pull adapté au sport, court mais ne reste pas uniquement sur le Plateau ; nous le voyons plusieurs fois descendre les escaliers qui vont vers le kiosque.

*« Les trentenaires investissent la totalité du parc, tandis que les soixantaines se contentent de faire le tour du Plateau plusieurs fois. »*

Si la majorité des usagers sont seuls, certains utilisent ce temps pour passer un moment en couple. Nous avons ainsi observé deux couples ayant des pratiques sportives différentes, qui peuvent refléter des appartenances sociales contrastées.

Le premier duo arrive depuis le palais Longchamp. Ils ont tous deux un peu plus de 40 ans. La femme a de longs cheveux bouclés et tenus en arrière par une broche. Sa tenue est assez sophistiquée : elle porte un manteau long, une robe et des petites bottines. L'homme, noir, a le crâne chauve, il porte une veste de costume bleu, un col roulé et des chaussures Richelieu de couleur marron. Ils ont l'air de venir avant (ou pendant) leur travail, tous deux munis d'une sacoche pour ordinateur. Ils restent près d'une heure dans le parc, ils font du Tai Chi et de la méditation non loin des escaliers qui mènent aux pelouses. Ils sont donc un peu sur les marges du Plateau, ce qui leur permet de jouir du calme et ne pas être dérangés par les personnes qui passent autour d'eux. Ils sont visiblement habitués à cette

pratique : leurs mouvements sont synchronisés, ils se touchent les mains pour méditer pendant plus de vingt minutes. Cette proximité et le fait qu'ils pratiquent ce sport de manière routinière peuvent laisser penser qu'ils sont en couple. De plus, ils se tutoient et sont plutôt assortis : ils ont le même âge, semblent faire partie d'une même classe sociale, ils ont la même manière de s'habiller. Cette description nous permet de conclure qu'ils font probablement partie de la classe moyenne ou aisée, et qu'ils utilisent le parc avant d'aller travailler.



Un groupe de sportifs trentenaires fait des tours de plateau – une femme parmi ce groupe masculin. Une mère et son bébé se promènent – arrêtés à la Fontaine Wallace, tandis qu'au loin un couple traverse le parc d'un bon pas. La pelouse, disparue par plaques, est aux pigeons. Les bancs, mouillés, sont vides. Un véhicule de service est garé au loin, près d'un bâtiment municipal. © Claire Bénit-Gbaffou, 04/12/2022, vers 11h.

Le second duo arrive un peu plus tard, par le même chemin. Ils ont une petite trentaine d'années et parlent dans un mélange d'arabe et de français. Ils restent une quarantaine de minutes sur le plateau. L'homme porte un jogging bleu de l'Olympique de Marseille et une veste rouge, il est en tenue de sport mais il s'assoit vite sur un banc au milieu du parc. Il a avec lui une bouteille d'eau et une canette d'Oasis. La femme est elle aussi en tenue sportive, n'a pas de vêtements de marque, mais des baskets de type Air Jordan rose fuchsia. Elle marche et court alternativement, et s'arrête régulièrement pour parler avec son compagnon. Ils semblent bien se connaître, parlent dans la même langue et sont dans la même tranche d'âge. Malgré notre intuition, aucun comportement particulier ne nous prouve qu'ils sont également en couple. Contrairement à l'autre duo, ils n'ont aucune affaire pour aller travailler après. Ils semblent appartenir à une classe plus populaire.

Si, durant la première partie de la matinée, nous observons aussi quelques promeneurs ou simples passants, la pratique la plus courante est bien la pratique sportive. La tendance s'inverse au cours de la matinée, au fur et à mesure que le plateau se remplit. Ainsi, à 10 h 45, peu avant notre départ, nous avons, depuis le centre de la zone où nous nous postons, 22 personnes en visuel. Là, il y a clairement plus de promeneurs, et moins de sportifs. Il faut d'ailleurs noter qu'en fin de matinée, il devient plus difficile de suivre précisément le comportement de chacun, puisque beaucoup sont mobiles et que le Plateau est assez vaste.

### **Une tendance commune à des pratiques solitaires et mobiles du Plateau**

Après environ 45 minutes de déambulation au sein du plateau, nous choisissons d'observer la zone depuis un banc, au milieu de celle-ci. Nous remarquons ainsi qu'au fur et à mesure que la matinée avance, les promeneurs et les passants se font de plus en plus nombreux. Pour une majorité d'entre eux, ils n'occupent pas l'espace très longtemps, donnant l'idée qu'à cette heure, en semaine, le Plateau est un espace de transit,

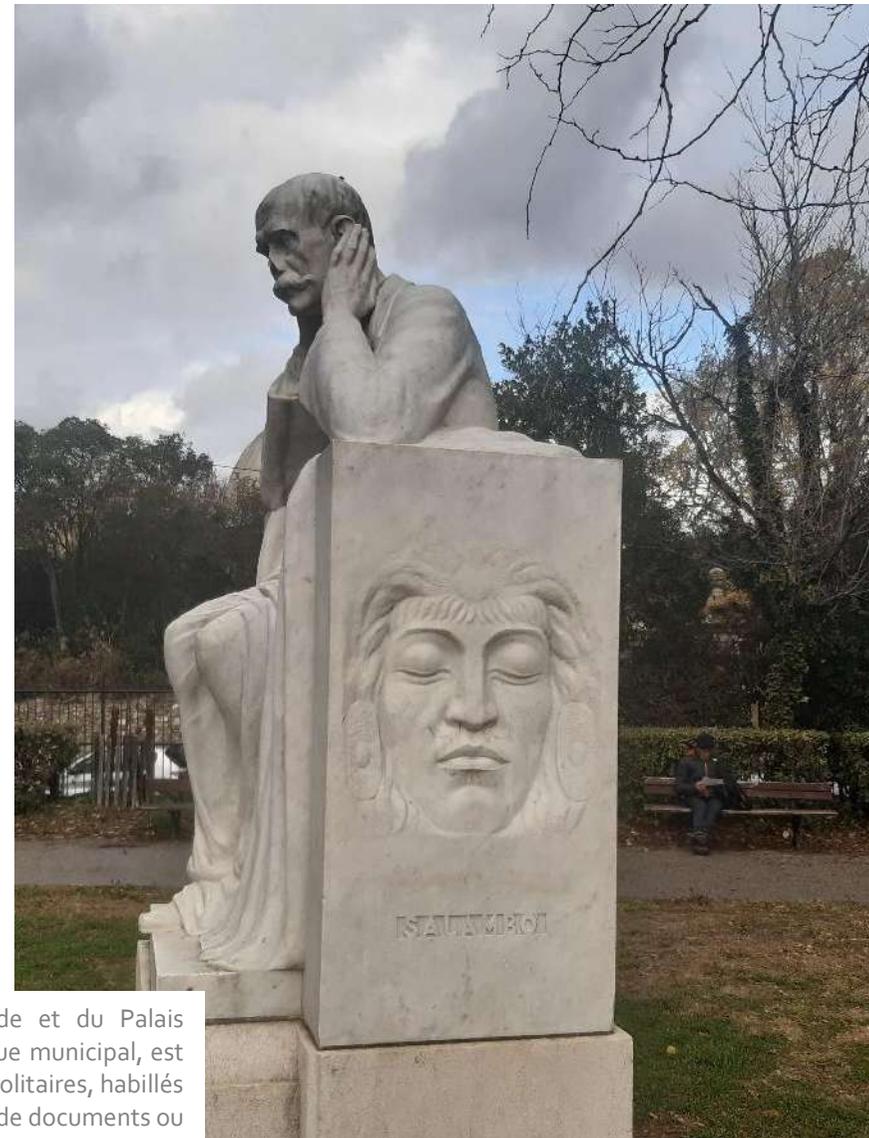
*« Au fur et à mesure que la matinée avance, les promeneurs et les passants se font de plus en plus nombreux. À cette heure, en semaine, le Plateau est un espace de transit, emprunté simplement pour être traversé. »*

emprunté simplement pour être traversé. Il n'apparaît donc pas comme un espace de rencontre, de socialisation, comme cela peut être le cas à d'autres moments. En cette matinée, la majorité des observés sont mobiles. C'est le cas bien sûr des sportifs, mais aussi d'autres types d'utilisateurs, que nous avons regroupé en deux catégories : les promeneurs et les passants.

Les passants semblent appartenir à des classes sociales diverses. Quatre d'entre eux sont des étudiants ou de jeunes travailleurs, portant un sac à dos, un *tote bag* ou une sacoche d'ordinateur, et traversant rapidement le plateau. Le plus souvent, ils entrent dans la zone depuis les escaliers côté Pelouses (on peut supposer qu'ils habitent les quartiers adjacents – Cinq avenues ou Chartreux), et sortent par le palais Longchamp. Certains des passants nous apparaissent appartenir à des classes aisées. Un homme d'une quarantaine d'années, blanc, habillé d'un col roulé et d'un long manteau noir, passe rapidement, portant un paquet Mauboussin (une joaillerie de luxe, dont les bijoux dépassent aisément 500 euros). Un autre homme, également blanc et d'une quarantaine d'années, parcourt le même trajet vers 10h00. Il porte une veste en cuir et des chaussures de la marque Veja, c'est-à-dire une marque « éthique », vegan. Au téléphone, il mène une conversation animée, qui semble professionnelle. Mais certains passants, minoritaires, semblent appartenir à des classes sociales plus modestes. Nous observons deux hommes, plus jeunes, portant un pantalon de jogging de l'Olympique de Marseille. L'un d'eux semble d'origine maghrébine. Ses baskets sont abîmées.

Quoi qu'il en soit, il reste assez difficile de dresser des hypothèses claires quant aux raisons poussant les passants à traverser le parc, et quant à leur origine sociale. Les passants sont nombreux, puisque, en une heure et demie, nous comptons au moins une trentaine de personnes qui ne font que passer (surtout à partir de 10 heures). Ils ont des âges variés et sont aussi bien des hommes que des femmes.

Pour ce qui est des promeneurs, on remarque des tendances communes : beaucoup des personnes observées viennent au parc seules ou à deux, ils sont très rarement plus nombreux. Quand ils ne sont pas seuls, ils semblent être venus entre amis. Deux femmes d'une soixantaine d'années investissent le plateau à partir de 10 h 30, l'une essuie un banc mouillé par la pluie afin de pouvoir s'y asseoir pour téléphoner pendant que l'autre court autour du plateau. Elles parlent ensemble régulièrement. De manière générale, ceux que nous appelons les promeneurs se baladent et pratiquent le plateau plus longuement, en y faisant plusieurs fois le tour, ou, plus rarement, en s'asseyant sur l'un des nombreux bancs. Il reste des flaques d'eau dans le parc mais cela ne semble pas déranger les promeneurs. Chez les promeneurs, nous remarquons une absence presque totale de classes populaires et une surreprésentation des séniors. Cela vient certainement du fait que les actifs, les travailleurs, n'ont pas nécessairement le temps ou l'envie de se balader à cette heure de la journée, en semaine et par temps couvert – tandis qu'il s'agit peut-être d'une habitude, d'une routine, chez les personnes âgées.



La partie arrière du Plateau, éloignée de l'esplanade et du Palais Longchamp, vers l'Observatoire et le bâtiment technique municipal, est peuplée de plusieurs hommes maghrébins, assez âgés, solitaires, habillés sobrement – occupés sur leur téléphone, dans la lecture de documents ou simplement contemplatifs. Présence discrète, comme celle de l'homme que l'on distingue sur son banc, derrière la statue monumentale du compositeur marseillais Ernest Reyer (connu pour son opéra *Salammô*).  
© Claire Bénit-Gbaffou, 04/12/2022, vers 11h.

L'autre catégorie, peu présente durant notre observation, est bien sûr celle des enfants. Nous relevons la présence de deux mères avec leur enfant en bas âge. L'une ne reste que quelques minutes, poussant son enfant dans un landau, avant de poursuivre sa balade hors du Plateau. L'autre, en revanche, se promène durant environ 45 minutes. Elle porte un pantalon de type sarouel vert, un bandeau dans les cheveux et tient son bébé d'environ 6 ou 9 mois en écharpe, dans le dos. Durant toute la durée de sa balade, elle est au téléphone : elle nous donne l'impression d'être

*« Le Plateau est investi par les passants et les promeneurs comme un espace fonctionnel, mais pas comme un lieu de rencontre ou de sociabilisation. »*

une riveraine habituée à ce type de balades et d'occuper ainsi l'espace davantage pour son calme et son caractère pratique (dehors, en pleine ville, mais en étant protégé des nuisances de la circulation), que par pur plaisir de se trouver au sein du parc Longchamp. Si l'on doit tenter de tirer quelques tendances générales, on peut remarquer qu'aussi bien ceux qui traversent simplement la zone que ceux qui s'y attardent plus longuement, ils sont plutôt mobiles, et surtout seuls (ou en duo, mais, dans ce cas, ils arrivent ensemble au Plateau). Le

Plateau est investi par les passants et les promeneurs comme un espace fonctionnel, voire pratique, mais pas comme un lieu de rencontre ou de sociabilisation : nous ne remarquons aucune interaction entre usagers ne se connaissant pas.

### **Escalier vers le secteur du kiosque : une plus grande visibilité des usages populaires**

(Léna) Ces observations contrastent avec ce que l'on a pu observer au sein d'espaces adjacents au plateau. En effet, aux alentours de 10 h 30, pendant que Juliette reste sur le plateau, je me dirige vers l'espace du Kiosque, pour suivre deux hommes d'une cinquantaine d'années qui semblent s'être donné rendez-vous au Plateau avant de rejoindre d'autres amis ailleurs – près du Kiosque.

Le premier a environ 65 ans, il est blanc, habillé assez sobrement, avec une veste kaki et un bonnet ; le second est noir, porte un sac à dos, un jean noir et une doudoune noire. Ils parlent tous les deux assez fort. En les suivant discrètement, je m'aperçois qu'ils rejoignent trois autres hommes, de la même tranche d'âge, habillés également sobrement (l'un porte un short, malgré les températures), dont l'un est blanc, les deux autres maghrébins. Trois sont assis sur le banc, les autres debout devant. Ensemble, ils rient beaucoup, parlent fort, avec un accent marseillais et des expressions également marseillaises, familières. Ils m'ont l'air d'être des habitués du parc, puisque l'un déclare : « là il y a *dégun*, les collègues viennent ici vers midi-une heure. » Ils semblent appartenir à une classe populaire.

*« Là il y a dégun, les collègues viennent ici vers midi-une heure. »*

Je m'assois sur un banc, non loin d'eux, avec sur ma gauche l'ancien kiosque, occupé par deux hommes qui s'entraînent à la boxe, et face à moi une petite aire de jeux. Malgré son étroitesse, celui-ci est occupé par six femmes et le triple d'enfants entre un et trois ans. Puisqu'elles s'occupent chacune de plusieurs enfants très jeunes, et qui ne se ressemblent pas, qu'elles ont l'air de se connaître et qu'elles ont des âges variés (entre 30 et 50 ans), je suppose qu'il s'agit d'assistantes maternelles. Là encore, j'entends un fort accent marseillais.

Une des femmes, à l'écart des cinq autres, porte le voile, s'occupe de trois enfants à qui elle parle arabe. Sans tirer de conclusions hâtives, j'ai l'impression là aussi d'observer des usages plus modestes, plus populaires, du parc. Et, autre point commun avec les hommes cinquantenaires en groupe autour du banc, il s'agit là d'un groupe, qui semble s'être donné rendez-vous ici.

À cet endroit du parc, les tendances semblent donc différer : l'ancien kiosque se présente comme un lieu de rencontre, de socialisation populaire, pour des pratiques plus longues, statiques, et partagées.



Petite aire de jeu près du kiosque. En ce dimanche midi pluvieux, elle est vide d'enfants. Un joggeur en profite pour venir y faire ses exercices, à l'écart du chemin, accompagné de son chien, perché sans vergogne sur un banc, sans se soucier du panneau « interdit aux chiens » affiché sur le portail d'entrée. Autres jours, autres heures, autres usages. © Claire Bénit-Gbaffou, 04/12/2022, vers midi.

*« En semaine et en matinée, les usages populaires du parc sont plus importants dans des espaces moins monumentaux du parc et dans sa partie nord. »*

J'assiste au départ groupé de deux nourrices qui quittent l'aire de jeu du Kiosque, en se dirigeant vers l'ancien zoo, vers le nord où les quartiers environnants sont davantage populaires.

Je ne regrette pas de m'être éloignée de ma zone d'observation. En parcourant seulement 150 mètres, j'ai constaté des contrastes visibles : pratiques populaires, collectives,

animées, plutôt longues et immobiles autour du Kiosque, versus pratiques de classes moyennes, plus solitaires, mobiles, éphémères et silencieuses. En semaine et en matinée, les usages populaires du parc sont donc plus importants dans des espaces moins monumentaux du parc, et dans sa partie nord : autour du Kiosque et des Pelouses, probablement dans l'ancien Zoo, dans la continuité sociale avec les quartiers qui les jouxtent (Chartreux, Chutes-Lavie).

### De plus rares usagers présents sur le plateau pour la beauté du parc

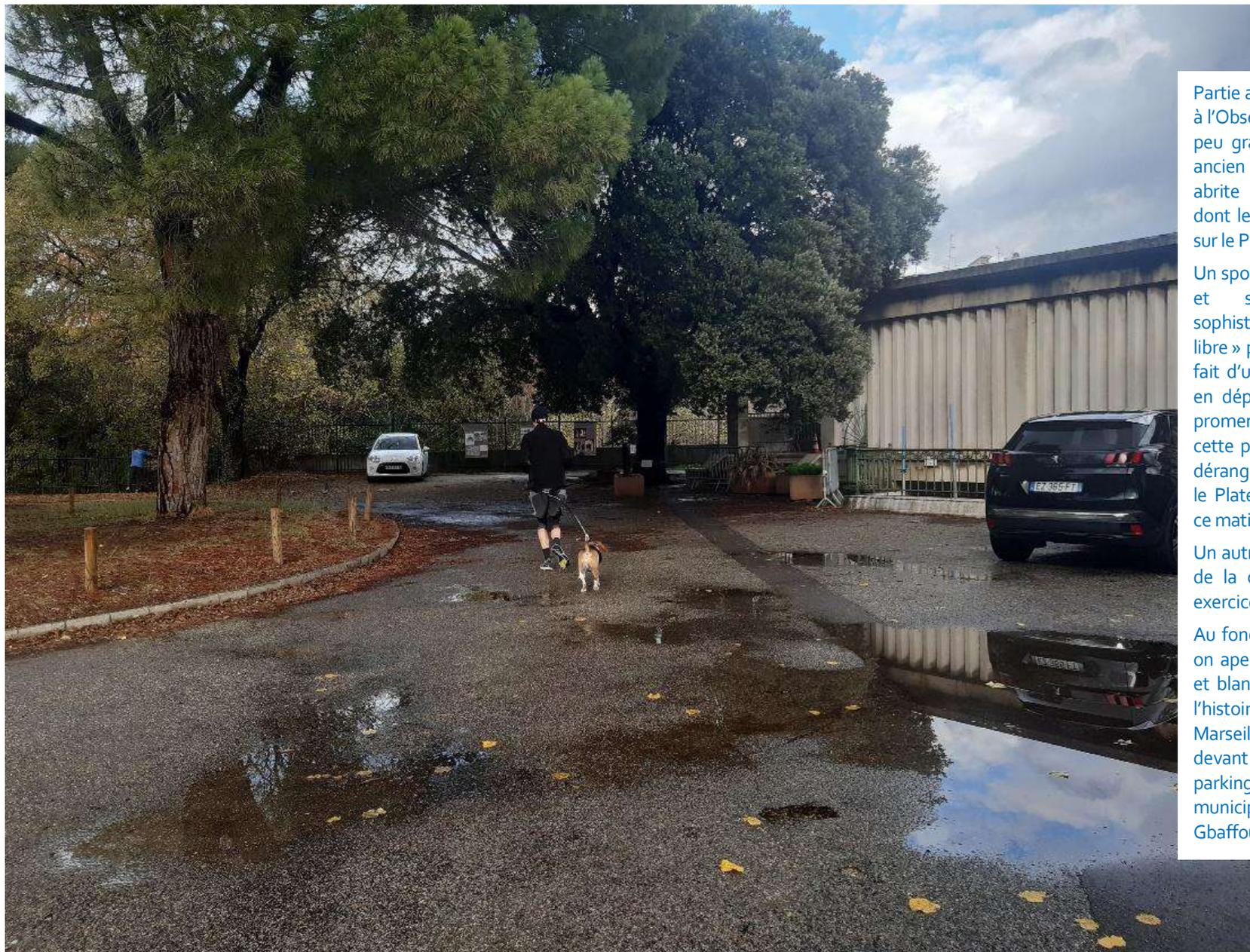
(Juliette) Nuançant la dimension simplement « fonctionnelle » ou « utilitaire » du Plateau (lieu de passage, propice aux activités sportives), il apparaît que certaines personnes ont l'air de se rendre au parc pour côtoyer la nature.

*« Un homme de 50 ans contemple chaque arbre pendant quelques minutes. »*

Par exemple, un homme de 50 ans contemple chaque arbre pendant quelques minutes, il est debout et utilise son portable comme s'il faisait certaines recherches sur les arbres, il les prend aussi parfois en photo. Pourtant, cette activité doit lui demander un certain effort : en effet, il boite et regarde très souvent son genou comme si la blessure lui faisait mal et était assez récente. Il est habillé en jean simple, sans marque particulière.

Une autre femme de moins de 50 ans, ne faisant que passer, prend en photo un olivier présent sur son passage. Je n'ai pas trouvé d'éléments pour caractériser leur appartenance sociale.

Cette nature est d'ailleurs entretenue : nous croisons en effet deux membres du personnel du parc. Ils ont une trentaine d'années. Un des travailleurs a un fort accent marseillais, il porte un gilet de sécurité orange. Ils tiennent tous les deux un balai dans les mains, et poussent une poubelle roulante. Nous les croisons simplement, sans les regarder travailler.



Partie arrière du Plateau, face à l'Observatoire. Un bâtiment peu gracieux, sur la gauche, ancien bâtiment hydraulique, abrite l'équipe municipale, dont les voitures sont garées sur le Plateau.

Un sportif équipé (chaussures et short de course sophistiqués, attache « main libre » pour la laisse du chien) fait d'une pierre deux coups, en dépit de l'interdiction de promener les chiens dans cette partie du parc – mais il dérange peu de monde, tant le Plateau est peu fréquenté ce matin.

Un autre sportif, homme noir de la cinquantaine, fait des exercices contre la grille.

Au fond sur la grille à droite, on aperçoit les posters (noirs et blancs) de l'exposition sur l'histoire du canal de Marseille. Mais l'espace devant la grille tend à servir de parking pour les véhicules municipaux... © Claire Bénit-Gbaffou, 05/12/2022 vers 11h.

Je les revois lorsque nous nous séparons avec Léna : il est environ 10h20 et ils se sont installés en bordure du Plateau, du côté de l'Observatoire et à côté du boulevard Cassini, où il y a un bâtiment qui semble attribué aux services municipaux. Ils se sont assis et sont rejoints par un autre collègue, qui parle fort et a également un fort accent marseillais. Ils sont certainement en train de faire une pause, j'entends qu'ils parlent de « travail » mais je suis trop loin pour suivre leur conversation.



Rareté des pratiques contemplatives de la nature. © Claire Bénit-Gbaffou, 04/12/2022, vers 11h.

Je vois quelques touristes, arrivant par l'entrée du palais Longchamp : ils font un rapide tour du plateau, ou alors ne font que passer. Ils ne parlent pas français, prennent des photos du Palais Longchamp et sont en famille, alors que les enfants français sont à l'école au moment de notre

observation : c'est la seule configuration où nous pouvons observer des familles.

Ce jour-là nous croisons une dizaine de touristes. Certains utilisent quand même les infrastructures du parc : un homme d'environ 55 ans avec un sac à dos Quechua observe attentivement pendant sept minutes l'exposition composée d'affiches expliquant l'arrivée de l'eau à Marseille, qui est un peu cachée et située au fond du plateau et d'où l'on peut voir l'aqueduc.

*« Les pratiques de contemplation de la nature, ou de son observation, ne sont pas majoritaires. »*

Ainsi, les pratiques de contemplation de la nature, ou de son observation, ne sont pas majoritaires. L'usage du parc dans le but de renouer avec la nature, de profiter de la beauté du paysage, est rarement explicite. Il faut néanmoins nuancer ce constat : nous sommes venus un vendredi matin de décembre, où le temps était assez couvert. Ces usages sont probablement bien plus fréquents sous météo plus clémente.

#### **En conclusion – un Plateau utilisé surtout par des classes moyennes**

Nos observations permettent de conclure que les usagers populaires sont minoritaires sur le Plateau du parc Longchamp, qui reste dominé, à cette période de la semaine, par des classes moyennes et aisées : plus précisément, il s'agit d'individus ayant des professions leur permettant de faire du sport un vendredi matin autour de 10h00.

Dans d'autres parties du parc, les pratiques populaires un vendredi matin sont le fait des travailleurs, de personnes utilisant le parc dans un cadre de travail : assistantes maternelles, agents municipaux. S'y adjoignent peut-être de personnes sans emploi. La population de

*« Les usages populaires sont minoritaires sur le Plateau du parc Longchamp [...] le vendredi matin, [ils] sont le fait des travailleurs. »*

retraités, à l'emploi du temps plus ouvert, est plus difficile toutefois à qualifier socialement.

Sur le Plateau toutefois, les pratiques sont semblables quelle que soit la classe sociale d'appartenance : tel coureur d'appartenance sociale modeste se distingue peu des autres par sa pratique de l'espace, sportive et de promenade – l'activité est là aussi solitaire ou en duo. Le Plateau n'est pas à cette heure-là un espace de rencontre et d'interaction, sauf entre les couples ou les duos arrivés ensemble.

Pour autant, on peut penser qu'à un autre horaire, la diversité sociale peut devenir plus importante. Dès 12h00, les pratiques et les publics se diversifient.



**Le Parc à chiens, un samedi de septembre, en plein après-midi**



# Le « Parc à chiens » : un espace de liberté, de coprésence et de diversité sociale

*Samedi 17 septembre 2022, 14h-16h*

**Amélie Lemoine**

Dans le cadre de cette enquête par l'observation de la « diversité sociale » dans le parc Longchamp, j'ai délibérément choisi d'observer le Parc à chiens, lieu susceptible de réunir des promeneurs issus de différentes classes sociales. *A priori*, tout individu, quelle que soit sa classe ou son origine sociale, peut avoir un chien ou plus précisément promener un chien – certaines personnes pratiquent d'ailleurs le *pet-sitting*, c'est-à-dire sont payées pour s'occuper d'un animal durant le temps de travail ou de vacances du propriétaire. À cette diversité potentielle en termes de classes sociales, s'ajoutait pour moi la possibilité d'une diversité générationnelle et d'un espace où observer des interactions intergénérationnelles. Je suis donc partie de l'hypothèse, proposée par Claire Bénit-Gbaffou, que la diversité sociale propre à la localisation du parc Longchamp pouvait se refléter particulièrement à l'intérieur du Parc à chiens, davantage encore que dans d'autres parties du parc sans doute plus appropriées par des groupes sociaux spécifiques.

*« A priori, tout individu, quelle que soit sa classe ou son origine sociale, peut avoir un chien ou plus précisément promener un chien. »*

J'ai effectué cette observation le samedi 17 septembre en début d'après-midi. J'ai choisi cette plage horaire car, outre ma disponibilité, j'ai fait l'hypothèse que l'après-repas d'un samedi ensoleillé serait propice à aller se promener avec son chien. Il s'agissait donc d'un week-end de fin d'été, à la météo propice à la balade, et un week-end particulier, car s'y déroulaient les journées du Patrimoine, organisées partout en France, ce qui explique peut-être que j'y ai aperçu quelques touristes. Je suis restée dans le Parc à chiens durant deux heures, de quatorze heures à seize heures, afin d'effectuer cette observation et l'enjeu était ici d'analyser plus particulièrement les pratiques populaires et les interactions entre groupes sociaux au sein de cet espace.

## **Un site difficile à appréhender**

Le Parc à chiens est situé dans la partie sud-est du parc Longchamp. Tout comme le parc Longchamp, il est ouvert de 7h à 20h en période estivale, période pendant laquelle j'ai réalisé cette observation, et il est le seul endroit où les chiens sont autorisés à être lâchés ; dans tout le reste du parc, ils doivent obligatoirement être tenus en laisse.

Le Parc à chiens du parc Longchamp est le « le plus grand des parcs à chiens de Marseille<sup>19</sup> ». D'une superficie de 6 000 m<sup>2</sup>, c'est en essayant d'en comprendre la structure que je me suis rendu compte de son immensité. Car à première vue, il ne paye pas de mine. L'entrée la plus visible au visiteur jouxte l'entrée du Parc Longchamp par le boulevard du Jardin zoologique (près du métro Cinq avenues - Longchamp) : c'est une toute petite porte, au fer rouillé, dont les affichettes de guingois indiquent l'autorisation de libérer les chiens de leur laisse (sauf les chiens de « première catégorie », jugés potentiellement dangereux). La vue sur le parc canin est très vite bouchée par une végétation dense et un escalier qui monte.

*« Le Parc à chiens du parc Longchamp est "le plus grand des parcs à chiens de Marseille". »*

Un portail plus ample donne l'accès au parc canin en haut de la butte, près des escaliers qui montent au Plateau et de la cascade qui se jette dans l'ancien bassin aux Flamants roses. Il y a également un troisième accès qui donne aussi sur la perspective du bassin.

*« Le parc canin s'étale sur plusieurs étages où différents plateaux, reliés par des escaliers ou des routes, offrent de nombreux espaces autonomes, discrets et variés. »*

Le parc canin s'étale en réalité sur plusieurs étages où différents plateaux, reliés par des escaliers ou des routes (pour permettre l'accès au local de la police), offrent de nombreux espaces autonomes, discrets et variés, dans une cuvette ou sur un replat, entourés d'arbres et de buissons, souvent équipés de bancs ou d'assises, où persistent des bâtiments isolés dont beaucoup semblent abandonnés et sont largement tagués.

Sur la partie haute de l'espace canin, qui forme une sorte de plateau, plusieurs enclos grillagés ont été aménagés, qui permettent à plusieurs

groupes de chiens (on imagine de différentes tailles) de coexister dans l'espace sans se déranger. Ces enclos sont entourés de bancs (par paire ou par trois, les uns à côté des autres).



Portail d'entrée côté Bassin aux Flamants roses. Le portail comporte deux entrées : l'une pour les usagers et leurs chiens (avec fermeture à glissière, spécifique), l'autre pour les véhicules de police dont une antenne se situe en contrebas (et l'accès, bizarrement, traverse le parc). L'affichette sur le portail offre un aspect soigné, annonçant un « Espace d'éducation canine » et coexiste étrangement avec le plus prosaïque « Parc à chiens » sur le panneau vert dégradé officiel. © Claire Bénit-Gbaffou, 26/11/2022.

Du fait de cette configuration spatiale, une vue sur l'ensemble du Parc à chiens m'était impossible. Pour effectuer cette observation, je suis donc restée au début de mon temps dans la partie haute du Parc à chiens, sur les bancs situés à proximité de l'entrée principale en face du mini-square grillagé – car la partie basse était à cette heure presque déserte. Puis,

<sup>19</sup> Site internet de la ville de Marseille, Consulté le 03/12/2022

progressivement, j'ai choisi d'adopter une attitude mobile et fait quelques va-et-vient entre les parties basse et haute lorsque certains usagers attiraient mon attention ou lorsque la partie concernée se vidait de ses usagers. Au cours de mes deux heures d'observation, je suis tout de même davantage restée dans la partie haute car c'est ici que j'ai remarqué le plus d'interactions.

Ma posture a été d'observer silencieusement. J'ai participé à une seule interaction, avec un propriétaire canin qui avait perdu son chien et à qui j'ai proposé de l'aide face à son inquiétude manifeste. Le chien est finalement revenu de lui-même quelques minutes après et le propriétaire a quitté le Parc à chiens. La difficulté majeure que j'ai rencontrée pour cette enquête a été la configuration spatiale du parc qui rendait impossible une vue globale sur tout le Parc à chiens. Il a donc fallu accepter de perdre de vue un usager pour rester concentrée sur un autre et inversement, ou parfois se déplacer pour suivre l'usager, ce qui peut paraître étrange ou maladroit pour la personne observée.

L'observation, comme toute enquête, possède des limites. Ici, une seule après-midi n'est bien sûr pas suffisante pour pouvoir appréhender l'ensemble des pratiques au sein du parc. Il serait intéressant de la compléter en observant le parc canin sur d'autres plages horaires, notamment en début de soirée ou de matinée et en semaine, hors week-end, où l'on trouve peut-être plus d'habités.

*« J'ai choisi d'adopter une attitude mobile et fait quelques va-et-vient entre les parties basse et haute lorsque certains usagers attiraient mon attention. »*

## Le parc canin comme lieu de rencontres et d'échanges ? Une coprésence harmonieuse et la possibilité d'interactions entre de multiples groupes sociaux

Le premier constat est celui d'un espace d'interactions et d'échanges entre les propriétaires canins parfois issus de classes sociales différentes. En effet, j'ai remarqué à onze reprises que les chiens sont l'élément permettant de lancer la discussion entre des usagers qui ne se connaissent pas et qui parfois semblent socialement différents.

C'est le cas, par exemple, d'un des usagers du parc, déjà là à mon arrivée, et qui est resté plus d'une heure. Il s'agissait d'un homme blanc d'une trentaine d'années accompagné d'un border collie lâché. Tout tendait à me faire penser qu'il était issu d'une classe plutôt populaire. D'abord, physiquement, il était vêtu d'un survêtement large noir, de baskets Air Max de marque et d'une casquette.

*« Les chiens sont l'élément permettant de lancer la discussion entre les usagers qui ne se connaissent pas et parfois semblent socialement différents. »*

Sa posture et sa mobilité au sein du parc étaient aussi, à mon sens, parlantes. Il occupait l'espace : tantôt avachi sur le banc, tantôt presque allongé, tantôt en train de courir pour jouer avec son chien et faire des allers-retours entre les bancs. Son langage et sa façon de s'exprimer en étaient un autre indice : pendant un échange téléphonique d'une vingtaine de minutes, j'ai pu remarquer l'utilisation du verlan et de quelques expressions telles que « Frère », « T'es con ou quoi ? » ou « Wesh » ponctuant la fin de ses phrases, marquées par ailleurs d'un fort accent marseillais.



Entrée du parc canin côté métro Cinq avenues. Rien n'invite l'utilisateur : ni l'entrée, petite, rouillée, taguée – ouverte ici, ce qui semble moins une invitation à la visite qu'une négligence d'utilisateur ; ni la poubelle déginglée qui la jouxte ; ni les massifs, la terre nue, le bitume craquelé visibles par la grille, qui donnent une impression de manque d'attention, de même que le distributeur à sacs canins (vide) orné de tags blancs. Pourtant, une fontaine abreuvoir, en rocaille (un peu vieillie) à gauche de la porte, montre une attention aux usagers et à leurs chiens. Qui devinerait que derrière cette entrée peu amène s'étend un grand espace tranquille et non un « Parc à crottes » ? © Claire Bénit-Gbaffou, 26/11/2022.

Cet homme est entré en interaction avec deux personnes durant ce laps de temps. Je vais ici en citer une seulement puisqu'elles prenaient la même forme. Une femme d'une trentaine d'années est entrée dans le parc et s'est assise sur un des trois bancs à côté de lui. Je suppose que son appartenance sociale était plus élevée de par son apparence : des *Converses* basses, un *legging* de sport de marque, des lunettes de soleil de marque aussi et un *tote bag* à l'effigie du musée parisien Pompidou ; mais aussi de par son attitude, ses manières, ses cigarettes Vogue et sa diction beaucoup plus posée que l'homme avec qui elle échangeait. Elle tenait en laisse un caniche et celui-ci s'est approché du chien de l'homme pour jouer. Cela a donc créé une interaction à partir de laquelle ils ont échangé à propos de leur chien, race, nom, comportement, etc. Ici, l'interaction est donc partie des chiens des propriétaires et elle s'est achevée lorsque le jeune homme a reçu un appel quelques minutes plus tard. La femme s'est alors éloignée après avoir fumé sa cigarette.

Les discussions partent toujours des chiens qui apparaissent. Ils sont comme un prétexte pour engager une discussion ou du moins initier un échange à partir du chien du promeneur en face. Parmi ces onze échanges, j'ai pu remarquer que, pour au moins cinq d'entre eux, les propriétaires étaient socialement différents (à travers la réunion de critères tels que l'apparence vestimentaire, la façon de s'exprimer, de se mouvoir, le vocabulaire utilisé, etc.). Ces échanges étaient tous courtois à part un seul où une femme d'un certain âge a empêché son chien d'aller vers des usagers du parc en le réprimant de manière sévère en criant « viens ici ! », « allez ! » de manière répétée. L'attitude qui domine, dans le cas où aucune interaction n'est engagée, est l'indifférence : beaucoup d'usagers ont des écouteurs, ce qui ne les empêche pas, parfois, d'interagir mais ce qui peut renforcer l'attitude d'ignorance ou d'être « dans sa bulle ». De même, lorsque les usagers

*« Les discussions partent toujours des chiens. Ils sont comme un prétexte pour engager une discussion ou du moins initier un échange. »*

attendent leur chien sur un banc, ils sont souvent concentrés sur leur téléphone.



Des propriétaires de chiens, de genre et d'âges divers (une jeune fille, un homme jeune, deux femmes semblant quarantennaires) discutent en cercle sur la partie haute du parc canin, sur une « placette » formée par un élargissement de la route (menant au poste de police) et de trois bancs disposés en demi-cercle. Les chiens sont au centre du cercle et leur présence détermine les postures : l'homme caresse le chien d'une des femmes (après avoir fait boire le sien dans le seau jaune apporté à cet effet), la jeune fille s'est accroupie pour être au niveau de son chien. © Claire Bénit-Gbaffou, 26/11/2022, samedi vers 16h00.

Par ailleurs, il ne m'est pas apparu que les personnes engageant une interaction se connaissent préalablement ou s'étaient déjà rencontrées. À chaque fois, les usagers semblaient se rencontrer pour la première fois. Le chien de l'autre promeneur apparaît toujours comme un prétexte à engager une discussion.

Je n'ai pas discerné d'autre récurrences évidentes. En ce qui concerne le facteur de l'ethnicité visible, sur les onze interactions, cinq d'entre elles se sont déroulées entre des usagers ethniquement différents. Quatre de ces interactions mettaient en scène un usager blanc et un usager maghrébin, et l'une s'est déroulée entre une personne noire et une personne maghrébine. Je n'ai pas noté de différences significatives entre ces interactions où les usagers apparaissent ethniquement différents et les interactions en non-mixité.

Concernant le facteur intergénérationnel et l'âge, qui est lui aussi complexe à identifier, j'ai choisi de différencier les jeunes (d'apparence lycéenne ou étudiante), les jeunes adultes (jusqu'à la trentaine environ), des adultes (jusqu'à la soixantaine environ), et les personnes âgées ou d'apparence retraitées. Je ne prends pas en compte d'âge inférieur car aucun enfant n'a interagi durant mon observation.



Une dame âgée d'une soixantaine d'années promène son chien, elle salue gaiment en passant devant notre banc. © Claire Bénit-Gbaffou, 26/11/2022, samedi 16h30



Une mère et sa fille promènent leur chien, qu'elles laissent vaquer pour discuter en toute intimité. © Claire Bénit-Gbaffou, 26/11/2022, samedi vers 16h30.

Ces catégories, discutables, m'ont juste permis en pratique de distinguer des usagers de différentes générations. Sur les onze échanges, cinq interactions ont eu lieu entre des usagers n'appartenant pas à la même génération. Pour préciser, j'en ai remarqué deux entre des personnes âgées et de jeunes adultes et trois entre jeunes adultes et adultes. S'il est prématuré d'en déduire que le

Parc à chiens permettrait un dialogue intergénérationnel, en tout cas c'est un lieu où la présence d'un large éventail d'âge est discernable : si les enfants y sont rares (l'idée du parc canin étant justement de protéger les enfants petits ou fragiles de la proximité avec les chiens libres de courir), on y voit des adolescents, des jeunes adultes, des adultes et des personnes âgées de manière plus brassée qu'ailleurs.

*« On y voit des adolescents, des jeunes adultes, des adultes et des personnes âgées de manière plus brassée qu'ailleurs. »*

Enfin, un autre facteur important concerne le genre. Parmi ces onze interactions, sept d'entre elles se sont déroulées entre deux usagers de sexe opposé. Les échanges entre personnes de sexe différent sont donc courants dans le Parc

à chiens, sans que cela ne perturbe l'interaction. Je n'ai pas eu l'impression d'assister à des jeux de séduction entre les propriétaires canins de sexe différent, dans la mesure où souvent ce facteur était conjoint à celui de l'âge. Par exemple, une femme d'apparence retraitée est entrée en interaction avec un jeune adulte pour lui rendre la balle de son chien.



Un homme observe le panorama sur le boulevard du Jardin zoologique, après avoir passé du temps à s'amuser avec son chien en lui lançant des bouts de bois à rattraper au vol. © Claire Bénit-Gbaffou, 26/11/2022.

Après l'avoir remercié, le jeune homme a ainsi félicité la docilité du chien de la femme retraitée, et en retour elle a plaisanté sur la vitalité et l'énergie de l'autre chien. Puis, après quelques considérations sur leur chien respectif, la femme a continué son chemin et est descendue vers la partie basse du Parc à chiens laissant le jeune homme dans la partie haute face au mini-square.

### Des interactions limitées à de la courtoisie ?

Malgré des échanges et interactions favorisés par la présence canine, il me semble que ces interactions restent déterminées par le facteur social dans la mesure où elles se limitent à certaines convenances. Il s'agit davantage d'une « co-habitation » que d'un réel échange : une co-présence, courtoise, souvent harmonieuse et parfois même enjouée (je n'ai pas été témoin ce jour-là d'un conflit ou d'une altercation, ce qui peut bien sûr arriver).

*« Il s'agit davantage d'une "co-habitation" que d'un réel échange : une co-présence, courtoise, souvent harmonieuse et parfois même enjouée. »*

En effet, outre ces conversations plus ou moins courtes toujours liées au chien de l'individu en face, j'ai observé un cas particulièrement flagrant dans le mini-square situé à l'entrée principale du parc. Au fil du temps, plusieurs usagers sont venus s'y installer. La première est une femme entre vingt et trente ans, accompagnée de deux grands dogues allemands ; elle s'assied sur un banc et reste sur son téléphone. Quelques minutes plus tard, un homme blanc d'une cinquantaine d'années arrive, portant un t-shirt *Pepe Jeans*, un jean et des écouteurs *Airpods*.

Il est accompagné d'un labrador et fume une cigarette électronique. Puis, un couple d'une trentaine d'années est entré lui aussi dans le square avec un malinois. L'homme comme la femme avaient tous deux un fort accent marseillais et parlaient assez fort. La femme portait des claquettes avec des chaussettes et avait de longs cheveux rouges ; quant à l'homme, il était vêtu d'un ensemble de survêtement de sport. Enfin, un homme du même âge environ a rejoint l'endroit avec un chiot, un bull-terrier, portant une casquette avec la visière à l'arrière et une sacoche en bandoulière. Très vite, le couple et ce dernier protagoniste se sont rassemblés. À première vue, ils ne se connaissaient pas et ne s'étaient jamais rencontrés : ils se sont

présentés. Comme précédemment, ils ont commencé par échanger des généralités concernant leurs chiens, leurs âges, races, etc. Toutefois, à la différence des premiers cas, ils ne se sont pas limités à cet échange de convenances puisqu'ils sont restés ensemble de quatorze heures quarante-cinq jusqu'à mon départ aux alentours de seize heures.

Ce que j'ai trouvé intéressant n'était pas seulement cet échange entre le couple et le propriétaire du bull-terrier, mais surtout les attitudes et comportements des autres usagers présents dans le mini-square au fil de leur conversation. Ces autres usagers, qui m'avaient très vite semblé appartenir à un milieu social plus aisé, sont tous sortis du mini-square un par un comme s'ils cherchaient à s'en éloigner.

L'homme à la cinquantaine s'est d'abord excentré en s'éloignant dans un coin du mini-square lorsque le couple et le promeneur se sont installés sur le même banc à parler bruyamment, avant de partir définitivement du mini-square cinq minutes après pour aller se mettre quelques mètres plus loin à l'extérieur du square. Parallèlement, la jeune femme avec ces deux grands chiens, qui était concentrée sur son téléphone, a commencé à regarder le groupe nouvellement formé qui était sur un banc à proximité. Moins de dix minutes après, elle s'est déplacée avec ses deux chiens jusqu'à un autre banc à l'extérieur du mini-square, juste en face, et s'est replongée dans son téléphone. Après une dizaine de minutes, une jeune femme d'une vingtaine d'années est arrivée accompagnée d'un berger australien. Elle était habillée de manière assez chic, avec un blazer rouge, un pantalon noir et des baskets de ville ainsi qu'un *tote bag* sur lequel était inscrit *Made in France* accompagné du logo aux couleurs tricolores. Elle s'est assise sur un banc face au couple et au jeune homme puis en moins de cinq minutes est repartie dans le parc à l'extérieur du mini-square. Si bien qu'il n'est resté plus que le couple et le jeune homme.

*« À première vue, ils ne se connaissent pas et ne s'étaient jamais rencontrés : ils se sont présentés. »*

Pendant tout ce laps de temps, le couple et le jeune homme étaient autour d'un banc, se levaient puis se rassaient tout en parlant et en riant beaucoup ensemble. La femme a également montré à deux reprises des vidéos au propriétaire du bull-terrier. Tous les trois avaient un langage assez familier et emprunté d'argot et de verlan (« elle bouffe plein », « il trotte le clebs », « elle fait joujou », « chope-le », etc.) tout en discutant bruyamment, parfois même allant jusqu'à crier quand ils regardaient leur chien jouer ensemble. Outre l'odeur de la cigarette, j'ai remarqué que les deux hommes fumaient du cannabis après que l'homme au bull-terrier leur a proposé.

On voit ici que le parc canin permet des rencontres y compris entre personnes qui ne se connaissent pas au préalable. Mais le devenir des discussions de courtoisie dépend très largement de la proximité que peuvent trouver les usagers, probablement très marquée par des logiques sociales. Les interactions inter-sociales semblent se limiter à des convenances, là où les échanges intra sociaux semblent se développer davantage au sein du Parc à chiens : ce qui n'est pas très étonnant, mais permet de nuancer l'idée d'un « espace de forte mixité sociale » – au sens d'échanges approfondis où l'horizontalité de l'usage viendrait bousculer la verticalité des rapports sociaux.

*« Le devenir des discussions de courtoisie dépend très largement de la proximité que peuvent trouver les usagers, probablement très marquée par des logiques. »*

Ce qui n'enlève rien au fait que le parc canin soit un lieu de forte diversité sociale, soutenant une co-présence harmonieuse, qui peut se prêter à des échanges entre groupes sociaux variés.

## Le Parc à chiens investi par des usagers sans chien : un lieu tranquille

Finalement, le Parc à chiens se trouve aussi investi par des individus n'ayant aucun animal. Il m'est apparu au fil de l'observation comme un lieu de passage voire d'attente pour des personnes qui ne sont pas accompagnées d'un chien.

Pendant les deux heures d'observation, j'ai dénombré vingt-trois personnes qui ne faisaient que traverser le parc en empruntant l'entrée principale puis la sortie donnant sur le boulevard du Jardin zoologique ou en entrant puis sortant quelques minutes plus tard de l'entrée. Parmi ces usagers de passage, trois d'entre eux étaient visiblement des touristes au vu de leur langue, l'anglais, leur appareil photo autour du cou et des tenues propres à la randonnée. Mais cette présence touristique doit peut-être aussi être lue au regard de la date spécifique de ce week-end qui s'inscrit en pleines Journées du Patrimoine du 17 au 18 septembre 2022. Quant aux autres passants, j'ai pu remarquer deux cas principaux. Soit les usagers ne faisaient que traverser le parc, provenant du portail principal (vers le bassin aux Flamants roses) et se dirigeaient vers la sortie basse (métro Cinq avenues) ; soit, ils se dirigeaient vers la gauche de l'entrée du Parc à chiens, où ils contemplaient le panorama sur Marseille – sur l'espace qui correspond au point le plus haut du Parc à chiens. Parmi eux, deux enfants seuls, un jeune adolescent et un homme très âgé.

Ensuite, concernant six des usagers non accompagnés d'un chien, le parc correspond plutôt à un lieu d'attente ou de détente. Ici encore on peut les diviser en deux groupes. D'une part les personnes seules, pour deux de ces six usagers, se positionnent avant la sortie située du côté du métro Cinq avenues près du petit portillon, sur les gradins en pierre et attendent sur leur téléphone ou au téléphone. J'ai pu déduire par exemple que l'un d'entre eux était un agent de la RTM (Régie des transports métropolitains)

*« Le Parc à chiens se trouve aussi investi par des individus n'ayant aucun animal. »*

de Marseille puisqu'il portait le veston violet des agents du métro ainsi que des chaussures de sécurité. Cela fait sens avec l'emplacement de la bouche de métro Cinq avenues à quelques mètres du Parc à chiens et dont on entend les usagers dans la partie basse du parc.

D'autre part, quatre personnes sans chien sont venues à deux prendre place dans le Parc à chiens. Un couple d'une vingtaine d'années est arrivé par le petit portillon d'entrée du métro Cinq avenues, puis a escaladé l'infrastructure qui sert de voie d'aération à la bouche du métro située près des gradins pour s'asseoir en hauteur. Ils sont restés dans le parc une quarantaine de minutes pour parler et écouter de la musique.

Plusieurs éléments tendaient à me faire penser qu'il s'agissait de jeunes personnes qui n'étaient pas issues d'une classe populaire : d'abord, leur tenue vestimentaire notamment chez le jeune homme qui portait un ensemble de la marque Daily Paper avec un bob de la même marque. Ensuite, leur façon de parler était très calme et posée. Et, leurs discussions ont beaucoup porté sur les festivals musicaux et le rappeur Lomepal. J'ai pu comprendre que le jeune homme racontait son expérience de plusieurs jours/nuits lors d'un festival musical à la jeune fille. Les festivals se caractérisent, en effet, par leur coût élevé (surtout lorsqu'il s'agit de plusieurs jours) et un public particulier comme l'ont montré certains sociologues. De plus, la musique écoutée en boucle – les rappeurs Lomepal et Roméo Elvis – est aussi, à mon sens, un indice de leur positionnement social lorsqu'ils sont mis en relation avec les autres facteurs évoqués.

Quant aux deux autres personnes sans chien venues s'installer au sein du Parc à chiens, il s'agissait de deux étudiantes d'une vingtaine d'années également qui venaient visiblement de faire les magasins puisqu'elles avaient une grande quantité de sacs de *shopping* et un oreiller neuf emballé. Elles sont venues dans le Parc à chiens pour faire une pause le temps de se restaurer et de boire ce qu'elles avaient pris à emporter. Mais dans ce dernier cas, le choix du Parc à chiens n'était pas initialement un choix réfléchi : elles traversaient le parc dans une logique de passage de

l'entrée principale du Parc à chiens (vers le bassin aux Flamants roses, depuis l'escalier qui mène au plateau du parc Longchamp), vers la sortie côté Métro Cinq avenues. À la vue du banc, une d'elles a soumis l'idée de s'asseoir sur un des bancs car « au moins il y a de la place et on est au calme ».

Un facteur particulier m'est apparu lorsque je me suis promenée dans l'intégralité du parc Longchamp : le choix du Parc à chiens comme lieu d'attente ou de détente peut aussi être lié à son atmosphère étonnamment calme. En effet, si je n'y avais pas prêté attention en entrant dans le parc, lorsque je suis sortie du Parc à chiens et que j'ai poursuivi mon chemin dans le parc Longchamp, l'effervescence et la stimulation sonore m'ont interpellée. Les cris d'enfants, les rires des familles, les cris des parents, la musique émise par les enceintes ou téléphones des usagers, le bruit des cascades d'eau, le bruit des ballons... sont tout autant de facteurs sonores qui ne sont pas présents au sein du Parc à chiens, dans lequel seul le bruit de la circulation routière et de la bouche du métro nous parvient et ce seulement lorsque l'on se situe dans la partie basse du Parc à chiens à proximité du portillon de sortie côté Métro Cinq avenues. Pendant ma durée d'observation, les aboiements canins ont été très rares et les seuls usagers bruyants ont été le groupe précédemment évoqué dans le mini-square.

*« Le choix du Parc à chiens comme lieu d'attente ou de détente peut aussi être lié à son atmosphère étonnamment calme. »*

En outre, avant d'effectuer mon observation, je m'attendais à une ambiance olfactive plutôt désagréable qui serait particulièrement due à l'odeur des déjections et de l'urine canines, ce qui aurait donc pu limiter la présence d'usagers non accompagnés de leur chien. Néanmoins, j'ai été agréablement surprise de constater que, globalement, je ne (res)sentais pas cet effet olfactif. Et ce, en dépit de plusieurs tags sarcastiques ou critiques (« crottoir » à côté d'un accès ou « caca » sur le haut de la fontaine qui jouxte le portail principal). Le seul endroit du parc à chiens où l'odeur

peut paraître déplaisante est précisément dans le mini-square de terre, grillagé, situé à droite après l'entrée principale du Parc à chiens (près du bassin aux Flamants roses) – mais ce n'est pas là que se sont assis les usagers sans chiens.



Ce graffiti (« crottoir ») est posté près de la troisième entrée du parc canin : un portail automobile pour les véhicules de police, avec ouverture sur le côté pour les piétons. Le sarcasme est encore souligné par le triangle signalétique (« attention ») et la figure au sourire grimaçant. © Claire Bénit-Gbaffou, 26/11/2022.



Un jeune couple s'est installé sur ce replat, à mi-chemin entre le petit portail du métro Cinq avenues et la partie haute du parc canin. C'est un espace tranquille, borné par la bouche d'aération du métro et un mur largement tagué – le portail entrouvert, interne au parc canin, en renforce l'impression d'intimité. Très bitumé, cet espace est adouci par l'ombrage de plusieurs arbres, et à cette saison un tapis de feuilles mortes. Une assise linéaire de pierre a été aménagée pour le confort des usagers – certains s'en créent de nouvelles en escaladant murs et bâtiments. © Claire Bénit-Gbaffou, 26/11/2022, samedi vers 15h30.

Un jeune couple passe un après-midi au calme dans le parc – tous deux silencieux, côte à côte sur le banc : sur leur téléphone, en contemplation de la vue sur les immeubles du boulevard du Jardin zoologique ou en discussion tranquille. Le parc canin, plus calme que le reste du parc du fait de l'absence d'enfants et de sa configuration spatiale particulière, est un espace propice aux amoureux, aux solitaires, aux personnes en quête de tranquillité. © Claire Bénit-Gbaffou, 26/11/2022, samedi 15h30.



D'autres odeurs en revanche viennent frapper la narine de l'observateur, comme celle du cannabis fumé par certains groupes d'usagers – ce qui est peu étonnant et vient confirmer que le lieu est perçu comme un espace de calme, de discrétion, de tranquillité. Si cette configuration donne lieu à des usages plus informels ou plus illicites, je n'en ai pas été témoin direct lors de mon observation – je ne me suis pas non plus rendue dans tous les recoins. J'ai toutefois ramassé une seringue qui traînait sur le sol (par peur d'un incident), indice d'un probable usage.

Enfin, une dernière remarque concerne la mobilité des usagers au sein du parc canin. Les propriétaires canins, dans l'ensemble, font preuve d'une intense mobilité. Ils se déplacent au sein du parc en passant du mini-square à l'espace des bancs en face puis à la partie basse du parc. Et, même lorsqu'ils restent sur un banc, ils sont souvent dans un mouvement répété : ils se lèvent pour jouer, caresser ou lancer une balle et/ou un bout de bois à leur animal, et se rassoient sur le banc, puis quelques instants plus tard, la boucle recommence, ils se lèvent puis se rassoient, etc.

Les usagers sans chien n'investissent pas l'espace du Parc à chiens de la même manière que les propriétaires canins. Certains ne font que passer, n'investissant pas le parc de manière prononcée, sauf parfois marquant un temps d'arrêt sur une vue, une perspective. D'autres, et contrairement aux propriétaires canins qui font preuve d'une mobilité importante, s'installent, au sens propre, dans le Parc à chiens. Ils choisissent un banc ou une infrastructure et restent assis durant toute la durée de leur présence dans le Parc à chiens. La vaste taille du parc, sa topographie vallonnée, qui présente des creux, des cuvettes, des replats, des escaliers et des routes à lacets, rend possible cette diversité d'usages, cette coexistence harmonieuse, cette promenade cachée du parc dans le parc.

*« Les usagers sans chien n'investissent pas l'espace du Parc à chiens de la même manière que les propriétaires canins. »*

## Conclusion

En conclusion, il y a une diversité sociale effective très forte au sein du Parc à chiens : sociale, générationnelle (à l'exception des plus jeunes enfants, rares), ethnique et de genre. Le Parc à chiens est un lieu où se nouent des interactions et des échanges entre des usagers socialement différents, le chien étant l'objet, ou le prétexte, de l'échange. Les interactions que nous avons vues étaient courtoises et plutôt harmonieuses ; nous n'avons pas d'éléments pour dire si elles sont parfois conflictuelles : l'ambiance en tout cas ce samedi était très détendue, voire enjouée.

Ces interactions ont parfois donné lieu à des conversations longues entre des personnes qui ne se connaissaient pas auparavant – mais seulement entre des personnes de classes sociales similaires. Les autres interactions observées en sont souvent restées à de simples convenances – mais permettant un échange harmonieux entre groupes sociaux différents (socialement, ethniquement, par âge et par genre), ce qui, après tout, n'est pas si fréquent dans la ville.

*« Il y a une diversité sociale effective très forte au sein du Parc à chiens. C'est un lieu où se nouent des interactions et des échanges entre des usagers socialement différents, le chien étant l'objet, ou le prétexte, de l'échange. »*

Enfin, le parc n'est pas seulement investi par des usagers ayant un chien ; d'autres promeneurs empruntent également le Parc à chiens qui représente soit un lieu de passage pittoresque et tranquille, soit un lieu de détente. La topographie du parc canin, sa taille, sa diversité, la multiplicité de recoins tranquilles, son calme (lié en partie à l'absence des enfants, mais probablement aussi à la méconnaissance qu'en ont la plupart des usagers du parc Longchamp, qui le voient peut-être comme un « Parc à crottes »), sa vue sur la ville, en font un lieu privilégié pour les groupes d'adolescents et pour les amoureux.

**Jouer dans le parc : Aires de jeux du Kiosque et de l'ancien Zoo,  
Plateau et Pelouses, un vendredi après l'école**

# Le parc comme terrain de jeux, aménagé ou non

Vendredi 23 septembre 2022, 16h00-18h00

Quentin Bétrancourt-Couaillet et Sara Zarroug

## Une observation à deux voix

Nous nous sommes rendus au parc Longchamp de Marseille le vendredi 23 septembre de 16h à 18h. La journée était ensoleillée, avec une légère brise. Nous avons choisi d'observer les aires de jeux et le kiosque à musique. Le kiosque et l'espace environnant sont relativement petits. Le kiosque est beau, en fer forgé ; entouré de balustrades peintes en vert, il surplombe une vaste esplanade bitumée, où poussent quelques grands arbres, entourée de bancs. Il fait face à une toute petite aire de jeux, en forme de haricot, destinée aux petits enfants (2-4 ans) et donc entourée de barrières basses. Cette aire abrite huit bancs et quelques jeux (un toboggan, une cabane, une balançoire individuelle sur ressort), sur un sol bitumé, avec revêtements amortissants de couleur vive. De là où nous nous sommes assis en arrivant, nous pouvions facilement « quadriller » la zone du kiosque, qui nous est apparue trop limitée pour une observation à deux. Nous avons donc décidé de nous séparer pour pouvoir observer le plus d'usagers possible.

(Quentin) Je suis resté observer le kiosque, en position fixe, assis sur un banc en pierre blanc pendant une heure (16h30-17h30) en prenant des notes sur un carnet. Un autre banc est libre à côté mais personne n'est venu s'asseoir : l'espace du kiosque est avant tout un lieu de passage. Néanmoins, il n'est pas impossible que ma présence – et ma prise de notes visible – ait pu dissuader certaines personnes de s'approcher. Après une heure d'observation fixe, j'ai emprunté les escaliers surplombant la

cascade et me suis dirigé vers le Plateau, pour une observation comparative. J'ai ainsi fait 2 boucles, en prenant des notes et en passant parfois devant les mêmes personnes, ce qui a pu susciter leur curiosité – au niveau de leur langage corporel (relèvement de tête, regard intrigué). Je me suis enfin assis environ une dizaine de minutes (vers 17h45) pour m'immerger dans l'ambiance sonore et visuelle de l'aire de jeux : soleil qui décline, légère brise, bruits d'enfants qui jouent et de groupes d'amis qui discutent. Aux alentours de 18h, j'ai retrouvé Sara vers les aires de jeux de l'ancien Zoo, nous sommes redescendus ensemble par la zone des Pelouses et nous sommes sortis du parc côté Métro Cinq avenues.

(Sara) Je me suis assise sur un banc entre le kiosque petite aire de jeux pendant quelques minutes, car nous n'étions de l'endroit d'observation où devions nous poster. Ces quelques minutes m'ont permis de

« *L'ambiance sonore et visuelle de l'aire de jeux : soleil qui décline, légère brise, bruits d'enfants qui jouent et de groupes d'amis qui discutent.* »

d'abord et une quelques pas sûrs nous quelques réaliser à

quels éléments je devais faire attention et de me familiariser avec la position d'observation d'une aire de jeux. Ensuite, nous avons avancé vers l'ancien parc zoologique et avons vu une grande aire de jeux. Nous avons établi que j'allais observer cette aire de jeux. En effet, nous avons trouvé plus plausible pour le public qu'une fille soit dans une aire de jeux, en train de regarder ce qui se passe et donc surtout des enfants, en prenant de manière apparente des

notes ; et l'aire de jeux de l'ancien Zoo était plus vaste que la petite jouxtant le kiosque, je m'y sentais moins incongrue. Cependant, je n'étais pas non plus extrêmement à l'aise avec la situation. Je suis restée là de 16h45 à 17h30, puis j'ai fait le tour de cette partie du parc. Comme pour Quentin, quelques personnes semblaient un peu troublées par ma démarche consistant à me balader puis m'arrêter pour écrire sur un carnet. Nous nous sommes ensuite rejoints vers 18h pour partir.



Les deux côtés de l'aire de jeux qui jouxte le kiosque. En forme de haricot, dotée d'une petite surface imperméable (caoutchoutée autour des jeux pour amortir les chutes) et sans le moindre ombrage, avec ses deux fois quatre bancs et ses trois jeux pour les tout-petits, elle apparaît vraiment sommaire. L'absence d'enfant, normale en ce dimanche midi pluvieux, n'arrange rien. © Claire Bénit-Gbaffou, 04/12/2022.



Une rambarde, longée de bancs en béton, sépare ici la zone du kiosque et l'esplanade du bas, de la zone de l'aire de jeux (à droite, invisible sur la photo). L'ensemble de cet espace est bitumé, y compris le pied des arbres : d'habitude beaucoup d'usagers y circulent, parfois à roulettes. Aujourd'hui, un dimanche pluvieux à l'heure du déjeuner, seul un promeneur solitaire s'est installé sur un banc. © Claire Bénit-Gbaffou, 04/12/2022, dimanche vers midi.

## Les « enfants », une catégorie en soi ?

Nous souhaitons observer en particulier les espaces dédiés aux enfants dans le parc, c'est pourquoi nous avons choisi l'heure de la sortie de l'école, qui avoisine 16h-16h30. Plusieurs écoles sont situées aux environs du parc Longchamp, de la maternelle au collège : École maternelle Longchamp (au sud, fermeture 16h30), École élémentaire publique Leverrier (au nord-ouest, fermeture 16h30), École primaire publique Chartreux (nord-est, fermeture 16h30), École maternelle Consolat Abeilles (au sud, fermeture 16h30), Collège des Chartreux (est, fermeture 17h30). Tous ces établissements sont à moins d'un kilomètre du Parc, ce qui en fait un lieu propice pour les enfants qui veulent se défouler et jouer après une journée de cours.

Le parc – peu peuplé quand nous sommes arrivés – s'est peu à peu rempli à partir de 17h, et particulièrement au niveau des aires de jeux. Observer ces dernières, notre terrain d'enquête principal, nous permet de nous pencher sur la manière dont les enfants et les adultes (parents, grands-parents, assistantes maternelles, etc.) se partagent ces espaces de loisir. Nous observons majoritairement des « enfants » ; cependant, il s'agit de définir cette catégorie d'acteurs qui reste construite et subjective, puisqu'elle désigne globalement les mineurs, des bébés aux plus âgés, les adolescents pouvant être inclus dans cette catégorie. Les enfants très jeunes se caractérisent notamment par une grande dépendance à leur accompagnateur. Les aires de jeux sont des espaces publics, définis avant tout par l'appropriation – voulue ou non – de cet espace par un ou plusieurs publics<sup>20</sup>. Or, d'un côté il peut rapidement être saturé (notamment l'aire de jeux à côté du kiosque) ce qui limite son accessibilité, tandis que de l'autre côté il aussi est traversé par tout un jeu de normes sociales pré-établies. Ainsi, un couple avec un jeune enfant (3 ans) en poussette arrive

<sup>20</sup> Voir l'ouvrage de Gilbert, Y. (2009). *Espace public et sociologie d'intervention* (et plus spécifiquement le chapitre 4 « Pour une sociologie de l'espace public »), Perpignan, Presses universitaires de Perpignan.

à l'aire de jeux du kiosque. La mère entre avec son enfant ; mais le père ne pénètre pas l'enceinte tout de suite : il reste à l'écart pour fumer sa cigarette. L'ambiguïté sur les dits et non-dits sociaux pourrait ainsi se cristalliser dans les aires de jeux, et les enfants contribuer – ou non – à transformer, bousculer ces normes.

« La mère entre avec son enfant [...] le père reste à l'écart pour fumer sa cigarette. »

Nous nous sommes donc demandé dans quelle mesure les interactions entre les enfants, issus de milieux sociaux différents, peuvent engendrer des interactions entre les accompagnants, et éventuellement des conflits, dans des espaces petits et sur-fréquentés à cette « heure de pointe » que constitue la sortie d'école. On peut se questionner sur l'ambiguïté du statut de l'enfant, qui demeure sous dépendance de ceux qui l'accompagnent : dans quelle mesure peut-il être considéré comme un acteur à part entière doté d'une *agency* (capacité d'agir) ? C'est une perspective déjà explorée par les *childhood studies* depuis les années 1970<sup>21</sup>.

## Les enfants dans les aires de jeux – la gestion de la saturation de l'espace

(Quentin) Lors de mon observation fixe, à peine assis sur un banc, je peux entrevoir sur ma droite la petite aire de jeux qui fait face au kiosque. J'ai un accès visuel sur la quasi-entièreté cette zone, mis à part le fond qui m'est caché par la végétation environnante. Quand je suis arrivé un peu avant 16h30, il y a seulement une fille de 3-4 ans, habillée en pantalon et tee-shirt rose, qui joue avec les infrastructures à disposition dans l'aire (petite

<sup>21</sup> Voir l'article de Garnier, P. (2015). « L'"agency" des enfants. Projet scientifique et politique des "childhood studies" », *Éducation et sociétés*, n°36, p. 159-173.

cabane, tourniquet, pont de singe, etc.). Elle est accompagnée de ses grands-parents. La grand-mère est debout, observe et interagit assez souvent avec l'enfant tandis que le grand-père, lui, est assis sur un des bancs et lit le journal. Je suis néanmoins trop loin pour percevoir le contenu de leurs échanges. J'entends simplement des exclamations : « Ah super ! » ou encore « Bravo ! ». Au bout de quelques minutes, je m'imprègne de l'ambiance sonore et visuelle du cadre que j'ai sous les yeux. S'offre à mon regard le kiosque où deux jeunes femmes sont assises et discutent en mangeant : elles se mettront à danser le tango plus tard, avec leur enceinte (Marshall), en mettant leur musique à bas volume. À ma gauche, en contrebas, il y a une rangée de bancs sur lesquels sont assises environ sept personnes âgées qui ne bougeront pas de toute l'heure. J'ai mon carnet en main, je ne cache pas ma prise de notes et je dirige mon attention majoritairement en direction du kiosque, l'aire de jeux et le chemin qui les sépare.

*« La grand-mère est debout, observe et interagit assez souvent avec l'enfant tandis que le grand-père, lui, est assis sur un des bancs et lit le journal. »*

La petite aire de jeux qui fait face au kiosque se remplit progressivement. Au bout d'une trentaine de minutes, environ une dizaine d'enfants joue dans cet espace, les accompagnants sont moitié moins nombreux. Ce sont des femmes en majorité, j'ai pu seulement noter la présence d'un père et d'un grand-père. La manière dont les usagers (enfants compris) se partagent ce petit espace est particulièrement intéressante. Bien que ne pouvant pas entendre clairement ce qui se disait, je suis tout de même en mesure d'observer les mouvements, les gestes, en somme le langage corporel, ainsi que de saisir quelques phrases. Ainsi, ce sont avant tout les enfants (ici autour de 3 à 6 ans) qui, en explorant l'espace et les infrastructures, suscitent parfois des échanges avec les parents. Un petit garçon d'environ 4 ans monte dans la cabane en bois située à droite de l'aire de jeux tandis que sa mère est assise sur le banc à côté. La petite fille (présente à mon arrivée) qui joue à côté se dirige vers la cabane et veut y

entrer. Elle est déjà surveillée par la grand-mère. La mère se lève alors et commence à surveiller elle aussi son enfant. Plusieurs hypothèses sont envisageables : soit il y a mimétisme social, soit elle veut s'assurer que l'interaction entre les enfants ne pose pas de problème particulier. Les deux enfants se parlent (je n'entends pas ce qu'ils disent) et commencent à se courir après en allant et venant autour de la cabane. Ils s'amuse sous l'œil attentif des deux accompagnants qui ne s'échangent que quelques mots. La mère a dû à un moment rappeler son fils à l'ordre quand il commençait à être trop emballé par la course. Au bout de cinq minutes, l'enfant est retourné auprès de sa mère puis s'est orienté de l'autre côté de l'aire de jeux. Les adultes se sont souri et ne se sont plus adressé la parole. La socialisation reste donc limitée entre accompagnants qui, du moins dans cette aire de jeux, ne se connaissent pas au préalable et maintiennent leurs échanges au strict minimum de politesse.

*« Ce sont avant tout les enfants qui, en explorant l'espace et les infrastructures, suscitent parfois des échanges avec les parents. »*

Un autre élément pertinent à relever est la manière dont, une fois que l'enfant/les enfants (j'ai pu relever une fratrie de 2 enfants d'environ 3 et 5 ans) et les accompagnants ont pénétré l'enceinte, s'orientent. Ils se dirigent d'abord tous ensemble vers un banc de libre, puis les adultes laissent l'enfant aller jouer (j'étais trop loin pour entendre de potentielles consignes malheureusement). La plupart des adultes restent assis sur le banc et jettent des coups d'œil de temps à autre à leurs enfants. Quand l'enfant joue seul, il s'amuse soit avec les infrastructures, soit avec ses propres jouets en plastique.

C'est seulement quand l'enfant entre en contact avec d'autres que l'attention des adultes se précise. Les usagers restent plutôt longtemps dans les aires de jeux. J'ai pu assister seulement à quelques départs sur toute mon heure d'observation.

*« C'est seulement quand l'enfant entre en contact avec d'autres que l'attention des adultes se précise. »*

Au fur et à mesure de l'observation, des familles entrent dans cette petite aire à côté du kiosque. L'espace est vite « saturé » vers 17h00-17h30 avec une vingtaine d'enfants et les adultes qui les accompagnent (moins d'une dizaine). En outre, je peux apercevoir pas moins d'une vingtaine de parents avec leurs enfants dans des poussettes aller et venir aux alentours du kiosque. Certaines familles s'arrêtent au niveau de l'aire de jeux et y entrent à la demande de l'enfant ou bien par simple habitude. La moyenne d'âge des enfants tourne autour des 4 à 7 ans. Face à cette rapide saturation de l'espace, les comportements des accompagnateurs diffèrent. Dans la majorité des cas, les adultes passent devant et c'est seulement quand l'enfant se montre insistant qu'ils y entrent. À un moment donné, j'ai pu assister à la scène suivante : une mère d'environ 30 ans, en robe, arrive de face avec une poussette et son fils habillé en jean et en gilet de 4-5 ans marchant à côté. Elle s'arrête et marque une pause devant l'entrée de l'aire de jeux. Elle demande à son enfant : « Tu veux y aller ? » et l'enfant ne répond pas. Il exprime son hésitation principalement à travers son corps en trépidant. La mère, voyant que l'espace était bien rempli, déjà décide de se remettre à marcher et l'enfant la suit. Mais quelques secondes plus tard, l'enfant pousse un petit cri, se retourne et court vers l'aire de jeux. La mère fait alors demi-tour et lui dit : « Mais il n'y a plus de place. Tu veux vraiment y aller ? ». L'enfant dit : « Oui ! » et ils finissent par y entrer. Ici il est possible de dire que l'enfant a d'abord imité le comportement de sa mère (l'excitation à l'idée d'entrer dans l'aire transparaissait dans sa

*« Mais il n'y a plus de place. Tu veux vraiment y aller ? »*

gestuelle). Et c'est seulement au bout d'un certain moment qu'il fait preuve d'« agencéité » et décide de faire demi-tour.

(Sara) Pendant que Quentin observe cette première aire de jeux, je marche vers la zone de l'ancien parc zoologique en traversant la passerelle au-dessus de la route. En retrouvant des espaces verts, je me dirige vers une aire de jeux en contrebas, plus grande que la précédente. Je fais ce choix car cet espace semble regrouper un nombre plus important de personnes que les espaces verts. De plus, il s'agit d'observer des personnes plutôt fixes dans un lieu. Les types de jeux sont similaires à l'aire précédente, c'est-à-dire des jeux d'escalade, un tourniquet ou encore un pont de singe, mais à une plus grande échelle et donc adaptés à des enfants entre 6 et 10 ans. Je m'assois sur un des 8 bancs situés autour de l'aire de jeux. Le sol de celle-ci est fait de dalles amortissantes et est entouré de graviers. Il y a donc très peu de verdure. Les jeux sont en bois, métal et plastique, adaptés à des enfants de cet âge.

Généralement, les enfants sur l'aire de jeux se regroupent selon leur âge et leur genre, à l'exception des fratries qui sont plus diversifiées. Celles-ci sont rares et comportent entre 2 et 3 enfants. Alors qu'il y a de la place pour chacun au début de l'observation, vers 17h15 le nombre d'enfants augmente fortement, les forçant à se partager l'espace et attendre leur tour. L'ambiance sonore est également différente. Il y a plus de cris, de voix et de rires. Les différentes structures semblent à présent toutes occupées. La plus grande, sur laquelle les enfants peuvent grimper puis descendre d'un toboggan ou d'une échelle, est en permanence occupée. Les enfants souhaitant l'utiliser sont obligés d'attendre que ceux devant eux aient fini leur « ascension ». Cela ne semble pas mener à des situations de conflit.

*« Alors qu'il y a de la place pour chacun au début de l'observation, vers 17h15 le nombre d'enfants augmente fortement, les forçant à se partager l'espace et attendre leur tour. »*

Je peux observer des enfants issus de différentes minorités visibles jouer entre eux et avec des enfants blancs. Les styles de vêtements de ces enfants sont assez différents. Une bonne partie d'entre eux porte des joggings et des sweatshirts, mais d'autres sont en jeans ou en pantalon de couleur neutre. Ils portent presque tous des baskets. Même s'ils n'arrivent pas ensemble et ne semblent pas se connaître, ils n'hésitent pas à échanger et former des groupes de trois ou quatre.

*« Même s'ils n'arrivent pas ensemble et ne semblent pas se connaître, ils n'hésitent pas à échanger et former des groupes de trois ou quatre. »*

Ainsi, je vois deux filles sur le tourniquet ; elles ont entre 8 et 11 ans, l'une paraît légèrement plus âgée que la seconde. Elles appartiennent à des minorités visibles, sont habillées avec des jeans, des baskets et des pulls (un blanc et gris, un noir). Elles semblent être sœurs car elles sont arrivées ensemble avec une femme qui est peut-être leur mère et se parlent de manière familière. Elles s'assoient sur le tourniquet, parlent, l'une se lève pour faire tourner l'autre, avant de retourner s'asseoir et de recommencer. Un petit garçon semble intrigué par le jeu ou bien ses occupantes. Plus jeune que les filles (6-7 ans), blanc, il est habillé avec un pantalon de sport, des baskets et une veste légère. Il reste à environ deux mètres du tourniquet, sans rien dire. Les filles le remarquent, regardent dans sa direction de temps en temps, mais n'engagent pas de conversation. Finalement après une minute, il s'approche d'elles et met sa main sur le tourniquet, à ce moment à l'arrêt. La plus âgée des deux filles lui demande : « Tu veux jouer sur le tourniquet ? ». Il acquiesce sans parler, ce qui peut traduire une certaine timidité, bien qu'il ait pris l'initiative d'aller vers elle. Ce groupe semble aussi être l'un des rares groupes mixtes d'enfants filles et garçons. Il s'assoit alors sur le tourniquet, tandis que la fille qui lui a parlé se lève et la seconde se rapproche du centre du jeu. La première se met alors à pousser le tourniquet à vitesse moyenne. Au départ, le garçon reste assez immobile, puis il a l'air plus à son aise et se déplace légèrement sur

le tourniquet pendant que celui-ci tourne. Finalement, les deux enfants sur la structure rient ensemble, semblant amuser la fille qui les pousse. Après quelques minutes, celle-ci s'arrête et demande à sa sœur de pousser à son tour.



L'aire de jeux pour plus petits (3 à 6 ans), en contrebas du chemin principal de l'ancien Zoo. Comme l'aire de jeux proche du kiosque, elle est entourée de barrières. Logiquement, à cet âge, les parents délaissent les bancs et accompagnent leurs enfants sur les jeux et installations – ici plus sophistiquées et nombreuses. Les pères sont à l'œuvre aussi, déjouant les codes de genre aperçus ailleurs. © Claire Bénit-Gbaffou, 18/09/2022.

Elles échanent donc leur place et jouent ainsi pendant quelque temps. Aucun parent n'est intervenu dans cette interaction. La mère des filles les a regardées de temps en temps, surtout à l'arrivée du garçon. Elle s'est ensuite concentrée à nouveau sur son téléphone. Avec la forte affluence sur l'aire, je n'ai pas pu voir par qui le garçon était accompagné.

En plus des infrastructures, environ 6 enfants ont leurs propres jouets tels que des tubes à bulle, des poussettes-jouets et des vélos. Ce sont des enfants de 6 à 8 ans qui restent sur la dalle amortissante de l'aire de jeux. Ceux qui ont ces jouets intriguent les autres, notamment pour les tubes à bulle qui sont alors prêtés quelques minutes, généralement à des enfants du même âge ou plus jeunes.

Une autre aire de jeux, située sur le côté, est destinée à des enfants plus petits – entre 3 et 6 ans – avec, par exemple, une petite cabane. Ils bénéficient par ailleurs de plus de verdure et d'ombre puisque quelques arbres sont plantés dans et autour de l'aire de jeux.

À côté, un terrain de foot avec des grilles hautes autour. Un groupe de jeunes, comportant des enfants entre 9 et 12 ans et des adolescents d'environ 15 ans, joue au ballon sans accompagnateur. La majorité d'entre eux sont en habits de sport ou en jogging et T-shirt. Ils jouent calmement, leurs voix sont trop éloignées pour percevoir leur propos. Derrière cette suite d'aires de jeux, pour différents âges, s'est installé un petit carrousel, en marche, avec une musique enfantine relativement discrète en fond sonore. Il est très peu occupé, puisque lors de mon passage je n'y vois qu'une femme avec son fils d'environ 2 ans. Je ne m'y attarde pas longtemps car il y a peu de personnes autour et je préfère continuer le tour de cette partie du parc.

### Un accompagnement fréquent par les parents, grands-parents ou assistantes maternelles

La présence de ces enfants dans les aires de jeux implique presque toujours celle d'adultes pour les accompagner et les surveiller, à l'exception d'un groupe de trois enfants d'environ 12 ans venus seuls en trottinette. Ils ne sont d'ailleurs pas restés longtemps à l'aire de jeux de l'ancien Zoo. Les adultes présents sont majoritairement des femmes (mères, grand-mères ou assistantes maternelles).

*« Les adultes présents sont majoritairement des femmes : mères, grand-mères ou assistantes maternelles. »*



Matinée d'été dans l'aire de jeux des tout-petits du parc Longchamp. Lorsqu'il fait beau et chaud, comme ce matin-là, les aires de jeux ombragées sont prises d'assaut par les assistantes maternelles et les parents. Ici, une majorité de femmes, mères et assistantes maternelles, veillent sur les enfants. L'aire de jeux des plus petits, bien fermée, permet aux enfants de jouer en relative autonomie, sous le regard des adultes. Un adulte suffit à réguler l'espace du toboggan, pendant que les autres adultes peuvent rester à distance, souvent assis à discuter.  
© Aïcha Daïb, 22/07/2022, vers 11h.

Peu d'hommes sont présents et paraissent être uniquement des pères. Cette observation nous interroge sur le poids du genre dans les usages du parc. La majorité de ces femmes ont entre 35 et 40 ans, de minorités visibles ou non. Les quelques grands-parents sont des personnes âgées de 65 à 75 ans, presque exclusivement blanches et sont généralement habillées de manière chic, du moins avec des matières nobles et des couleurs neutres.

Bien qu'il soit assez difficile d'estimer la classe sociale de la population observée sans s'entretenir avec les usagers, il est possible de supposer une certaine mixité sociale entre classe moyenne et classe populaire. Les tenues sont généralement décontractées, mais certains adultes portent des talons ou des chaussures de ville. Les niveaux de langue utilisés avec leurs enfants sont plutôt courants, voire familiers.

Comme pour les enfants, une diversité ethnique est aussi observable ; mais les interactions entre adultes restent plus limitées. En effet, la plupart des adultes se contentent d'amener les enfants, qui partent rapidement jouer ; ils s'assoient alors sur un banc et utilisent leur téléphone. Ils interagissent parfois avec les enfants qui leur montrent quelque chose ou bien racontent leur journée. Peu d'adultes jouent avec leurs enfants et si c'est le cas, il s'agit de mères d'enfants en bas âge. Les interactions entre adultes sont restreintes, surtout dans les aires de jeux. Il y a peu, voire aucun, mot échangé entre les individus, sauf pour ceux qui se connaissent auparavant. Deux ou trois groupes composés de trois adultes et d'un ou deux enfants occupent les bancs des aires de jeux. Il semble s'agir de familles, avec les parents et grands-parents. C'est souvent à travers les interactions entre les enfants que les parents sont amenés à discuter davantage, mais, en dehors

« Une certaine mixité entre classe moyenne et classe populaire. »

« Les interactions entre adultes restent plus limitées. »

des réseaux d'interconnaissances préexistants, les conversations semblent rester superficielles.

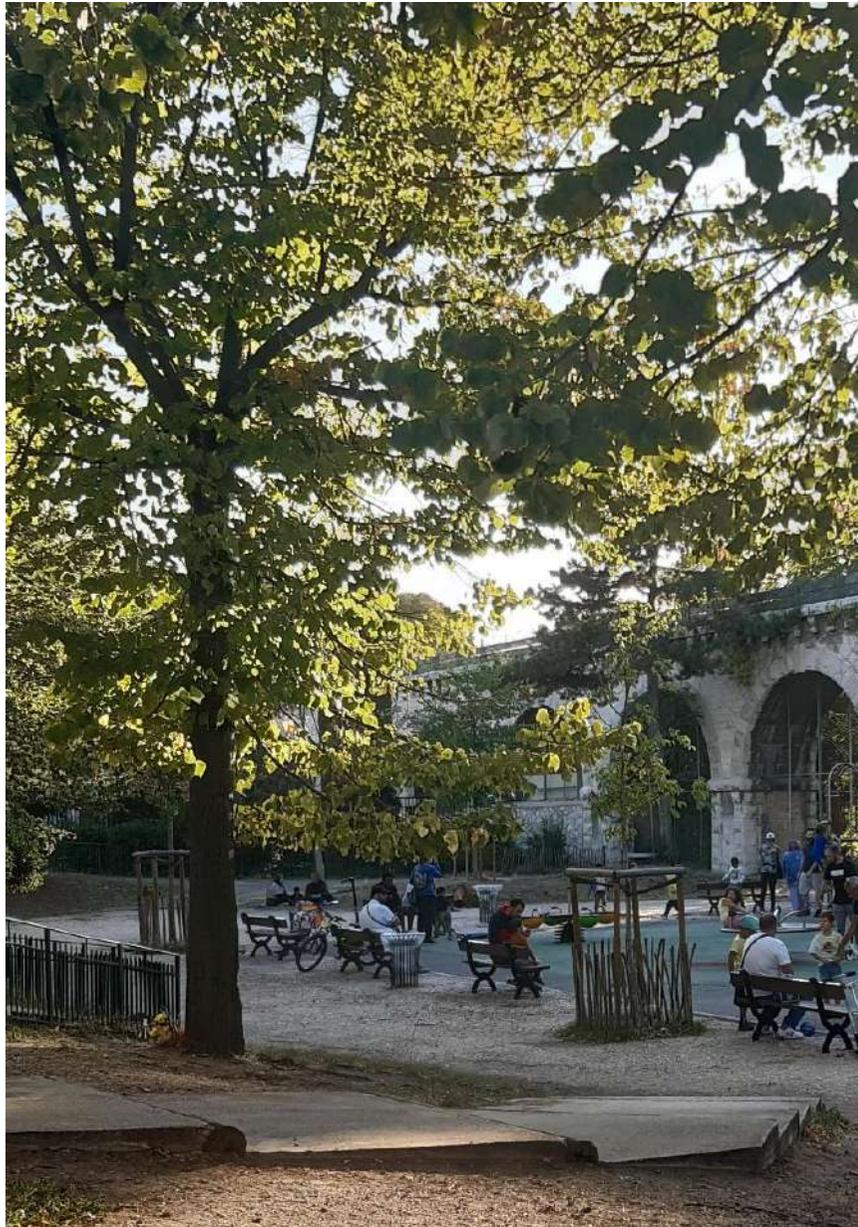
Alors qu'il y a environ 8 enfants qui utilisent l'aire de jeux, un garçon d'environ 7 ans arrive avec un homme qui semble être son père. Ils sont en

« Le petit garçon pleure et dit à l'adulte : "Je veux rentrer à la maison ! Moi je veux jouer avec la Switch..." »

effet proches et habillés dans un style similaire assez décontracté, c'est-à-dire des baskets, un jean, un sweat-shirt gris et rouge pour l'enfant et un T-shirt blanc avec un manteau gris pour le père. Ils arrivent par la rue Jeanne Jugan en se donnant la main. Le petit garçon pleure et

dit à l'adulte : « Je veux rentrer à la maison ! Moi je veux jouer avec la Switch... ». Son père, qui paraît assez calme, lui répond calmement qu'ils vont d'abord rester dans le parc pour jouer. Malgré la conflictualité que peut représenter cet échange, les pleurs de l'enfant ne sont pas très forts et son père ne s'énerve pas. Il essaie de le convaincre : « Regarde, tu veux pas jouer avec les autres ? Y a même un toboggan ». « J' veux pas... » répond son fils. Pendant qu'ils discutent, ils entrent dans l'aire de jeux et s'assoient sur le banc à ma droite, situé à l'angle de la zone. Ils y installent le sac à dos rouge et gris du garçon et la sacoche noire du père. Il en sort alors un emballage argenté qu'il ouvre pour son fils. Celui-ci, debout devant son père, le saisit et en sort un gâteau au chocolat qu'il mange, ses pleurs étant calmés.

Lors de l'arrivée de cette famille dans la zone de l'aire de jeux, les quelques adultes (3 à 4) assis sur les bancs près desquels ils passent les regardent. Ils n'ont pas d'expression de réelle colère ou d'agacement, mais semblent plutôt curieux de savoir ce qui peut se passer. Par exemple, un garçon d'environ 5 ans s'arrête dans sa course pour les fixer, puis repart jouer quand un autre enfant l'appelle. Cela peut s'expliquer aussi par le fait qu'il n'y a pas d'autres pleurs dans l'ambiance sonore. Il est environ 16h50 et l'aire de jeux n'est pas encore totalement remplie. Il y a cependant des cris d'enfants et quelques rires.



Aire de jeux pour 6-10 ans. On note une grande diversité ethnique et de genre parmi les usagers – en coprésence plus qu'en interaction, chaque groupe familial ayant investi un banc, qui sert aussi de lieu où entreposer les vélos, trottinettes et autres roulettes avec lesquelles les enfants sont venus au parc, délaissées le temps du jeu. Le lieu est propre, avec ses corbeilles vidées, sur chaque côté de l'aire de jeux et son panneau municipal crânement planté. Même si la terre nue et les marches déchaussées (en premier plan) pourraient être réhabilitées, l'aqueduc à l'arrière-plan, les arbres et taillis traversés de soleil, l'aspect ouvert du lieu sans surenchère de barrières, le rendent accueillant. © Claire Bénit-Gbaffou, 18/09/2022, fin de matinée.

Le petit garçon « pleureur » est parti jouer sur les encouragements de son père. Il interagit peu avec les autres enfants et choisit de grimper sur les structures. Une femme (trentenaire) arrive alors de la même direction avec deux garçons (7 et 9 ans environ). Elle porte des talons, un jean et une veste mi-saison grise. Quant aux garçons, l'un porte un jean bleu et une veste grise, l'autre un jogging et un blouson noirs. Au même moment, le premier garçon retourne vers son père. Le plus jeune de ceux qui viennent d'arriver s'approche rapidement de lui et le salue : « Salut Léo ! Ça va ? ». Il lui répond de manière moins enjouée : « Ouais », puis il ajoute : « J'ai mangé un gâteau au chocolat ». Pendant ce temps, la femme salue à son tour le père : « Ah bonjour ! » puis s'assoit sur le même banc. Alors qu'elle peut choisir cet emplacement parce qu'elle a suivi son fils, il apparaît également qu'il ne reste plus qu'un seul banc libre à l'opposé de l'aire et de l'entrée. Le père la salue en retour, leur échange est poli mais plus bref que celui des enfants : la femme se tourne vers l'enfant plus âgé, le père reprend le smartphone qu'il utilisait déjà quand son fils jouait seul. Ce dernier revient alors vers son père et le garçon avec qui il discutait part jouer avec d'autres enfants sur les structures d'escalades et le toboggan. « Léo », devant son père, recommence à pleurer doucement. Après avoir échangé calmement avec son père, il s'assoit à côté de lui. Lorsque je pars de cette aire de jeux, vers 17h30, père et fils sont toujours assis sur le banc à discuter.

*« Une femme salue un père de famille, avant de s'asseoir sur le même banc que lui. Le père la salue en retour, leur échange est poli mais plus bref que celui des enfants. La femme se tourne vers l'enfant plus âgé, et le père reprend son smartphone »*

(Quentin) Il est intéressant de mentionner la marge d'autonomie donnée à l'enfant par les adultes et à quel seuil ces derniers considèrent que la situation devient risquée ou dangereuse. En effet, j'observe des grands-parents qui marchent avec leur petit-fils de 3-4 ans. Le chemin qui mène au pont reliant les deux parties du parc est un peu incliné. À plusieurs

reprises, la grand-mère avertit l'enfant : « Tu vas tomber », « Attention ! Tu vas te faire mal ». L'enfant, de son côté, s'amuse et chantonne. Il est plein d'énergie et souhaite se défouler. Néanmoins, la grand-mère, jugeant la situation trop risquée, tant l'enfant prend de la vitesse dans la pente, décide d'intervenir en le rattrapant et en lui prenant la main. L'enfant ne bronche pas et continue de sautiller. Il y a tout à parier qu'ils se dirigent vers l'ancien Zoo. Il y a donc toute une ambiguïté qui se construit entre le laissez-faire et l'intervention, qui fluctue selon les profils des adultes.

*« Toute une ambiguïté qui se construit entre le laissez-faire et l'intervention, qui fluctue selon les profils des adultes. »*

### Les alentours du kiosque : un lieu de passage

(Quentin) Durant mon observation fixe au kiosque, je réalise que la plupart des usagers du parc ne sont en réalité que de passage. À l'heure de la sortie d'école, la majorité d'entre eux sont des parents accompagnant leurs enfants. Nous pouvons supposer qu'ils se dirigent soit vers les jeux, soit chez eux en traversant le parc. J'entends au détour d'une conversation une mère dire à sa fille : « Ne fais pas ça sinon tu vas avoir des mots dans ton carnet ». C'est donc durant ce trajet que l'enfant raconte sa journée d'école. On peut émettre l'hypothèse selon laquelle le parc serait un lieu plus propice à l'enfant pour relater sa journée tant il est moins sujet à la punition ou à la colère du parent lorsqu'ils sont dans un lieu public. C'est aussi le moment où il sort tout juste de l'école où il a passé toute la journée. S'agissant d'un lieu de socialisation, il a pu éprouver de nombreuses et parfois nouvelles interactions qu'il souhaite évacuer en discutant avec son père, sa mère ou celui/celle qui l'accompagne.

*« L'utilisation du parc comme lieu de passage, à pied ou en vélo et trottinette, pose la question du bitumage du parc. »*

À deux reprises, je vois des parents promenant leurs enfants à vélo, assis dans un siège à l'arrière. Un *sticker* à l'arrière d'un siège enfant de vélo annonce : « *We are Family* » ; la fierté d'avoir fondé une famille est exhibée par les parents, le parc est aussi un lieu de mise en scène de la « famille ». Enfin, à plusieurs reprises, des adultes passent à vélo (non électrique) ou en trottinette électrique, allant du zoo au kiosque puis aux pelouses ou bien l'inverse.



Le kiosque est souvent approprié par des groupes de sportifs (boxe, tai-chi, corde à sauter) ou de danseurs (tango), parfois par des petits événements collectifs et festifs (concert de musique traditionnelle, débat public...). Mais il offre lui aussi un espace de jeu et d'escalade très prisé des enfants (jeux qui pourraient faire frémir les parents, invisibles ici). © Claire Bénit-Gbaffou, 26/11/2022, samedi dans l'après-midi.

L'aire de jeux près du kiosque, située à l'écart des chemins, est moins passante car elle n'est reliée au chemin principal que par une petite entrée, une porte basse. L'utilisation du parc comme lieu de passage, à pied ou en vélo et trottinette, pose irrémédiablement la question du bitumage du parc. Dans quelle mesure faudrait-il « débitumer » cet espace public alors qu'un nombre non négligeable d'usagers – ici environ une trentaine dans l'heure – traverse le parc en vélo ou en trottinette ? Le bitume est en effet nettement plus praticable pour ces moyens de transport. Il est aussi l'objet de réappropriation par les enfants et les parents notamment à travers le dessin à la craie et le jeu de billes. Là, deux jeunes enfants sont face à face, assis sur la moitié droite du chemin bitumé, avec deux adultes qui les surveillent tout en discutant debout.

*« Le bitume est l'objet de réappropriation par les enfants et les parents notamment à travers le dessin à la craie et le jeu de billes. »*

#### Hors des aires de jeux – coexistence entre enfants et adultes

Pendant notre observation, nous tentons de ne pas nous limiter aux aires de jeux. D'autres espaces et usages ont ainsi pu être observés dès notre arrivée près du kiosque à 16h30. À l'inverse des aires de jeux, la majorité des personnes observées assises sur les bancs sont soit âgées, à regarder les passants et discuter, soit des couples d'adolescents. En groupe de deux et parfois trois, ces usagers restent pendant presque 1 heure, à discuter. Dans l'ancien Zoo,

*« Une partie non négligeable des enfants ne se dirige pas vers les aires de jeux : saturation des espaces de jeux, caractère plus "libre" de jouer dans l'herbe et les arbres ou encore possibilité de courir dans de plus grands espaces. »*

nous pouvons aussi observer des individus sur les petits espaces de pelouse. Près des aires de jeux et du manège, il s'agit majoritairement d'enfants accompagnés encore une fois par des adultes, presque exclusivement des femmes. Les enfants présents, légèrement plus âgés (de 6-8 ans), semblent bénéficier de plus d'autonomie. (Quentin) Ainsi, le Plateau offre un grand espace de jeu en autonomie : son aménagement, en nombreux îlots de verdure, bosquets, chemins, statues, offre un potentiel énorme pour jouer à cache-cache, tout en restant relativement bordé, puisque c'est un plateau : une règle implicite étant qu'on ne descend pas les escaliers tout seul. Pendant que les enfants jouent sur tout l'espace du Plateau, les adultes discutent entre eux ou bien sont au téléphone. Environ une quinzaine d'autres groupes restent sur les pelouses pour pique-niquer, faire la sieste ou lire un livre – parents mais aussi lycéens, étudiants, jeunes actifs, même si ces espaces sont assez bruyants autour du chemin principal (cris d'enfants et téléphone). Le bruit ne semble pas pour autant déranger ces pratiques.

*« L'aménagement [du Plateau], en nombreux îlots de verdure, bosquets, chemins, statues, offre un potentiel énorme pour jouer à cache-cache. »*

J'aperçois un groupe d'Italiens qui prend l'apéritif avec des bières, des *Leffe* blondes, et des chips. Je passe aussi devant deux adolescents qui sont en train de rouler des joints de cannabis sur l'un des bancs. Cela pourrait créer une conflictualité avec les accompagnants, tant l'exposition aux odeurs, bien présentes et percevables dans un périmètre assez large de 50 mètres, pourrait être considérée comme néfaste pour les enfants. Je me suis demandé si des parents ou des adultes allaient faire une réflexion : il n'en a rien été pendant ma période d'observation.

En nous dirigeant vers la sortie du parc à 18h, au niveau des pelouses, nous avons observé plusieurs groupes d'enfants (environ une vingtaine au total). Un groupe de moins d'une dizaine d'enfants d'environ 8-10 ans s'amuse à grimper dans les arbres et à se courir après.

*« Une dizaine d'enfants d'environ 8-10 ans s'amuse à grimper dans les arbres. »*

Un autre groupe d'enfants plus petits cette fois (3-5 ans) sont assis et mangent avec leurs parents en cercle. Enfin, un dernier groupe d'enfants (6-8 ans) joue aux billes sur le bitume, surveillé de près par les parents.

Des dessins à la craie figurent sur le bitume à la sortie du parc, de couleurs différentes. Une partie non négligeable des enfants ne se dirige donc pas nécessairement vers les aires de jeux. Cela peut être dû à plusieurs choses : à la saturation des espaces de jeux, au caractère plus « libre » de jouer dans l'herbe et les arbres (quand on est un peu plus grand) ou encore à la possibilité de courir dans de plus grands espaces.

C'est une piste de recherche à creuser, dans la mesure où la fréquentation de ces espaces dépend aussi en partie des adultes qui décident ou non de les y emmener. Cette forte présence d'enfants se retrouve dans l'ambiance sonore au sein du parc. Concernant le kiosque et l'ancien zoo, les cris d'enfants résonnent particulièrement : ils ne sont pas signe de colère, mais surtout de participation aux jeux.

Les Pelouses, non aménagées, offrent une grande diversité d'usage pour les « enfants » plus grands et donc plus autonomes – y compris les collégiens et lycéens, qui viennent souvent s'y allonger, bavarder, flirter. L'abondance des arbres et des bosquets permet de se partager les espaces à l'ombre quand il fait trop chaud. La diversité des usages de cet espace qui est aussi un lieu de passage, un lieu de pique-nique familial ou de fêtes d'anniversaire, en font toutefois un espace socialement contrôlé. © Claire Bénit-Gbaffou, 03/04/2022.



## Conclusion et perspectives

Au niveau des aires de jeux observées, il semble régner une coexistence pacifique entre les divers usagers, avec une forte mixité sociale et ethnique. On observe en effet des types de tenues différentes, qu'elles soient décontractées avec un pantalon de sport et des baskets ou bien plus habillées avec un polo, une chemise ou des chaussures de ville par exemple.

*« Il semble régner une coexistence pacifique entre les divers usagers, avec une forte mixité sociale et ethnique. »*

Dans ce contexte de coexistence, les enfants et les adultes partagent ainsi ces espaces communs. À l'intérieur de ces derniers, les interactions restent toutefois limitées. D'un côté, les enfants socialisent facilement entre eux. Il ne semble pas y avoir de conflits ou bien ces derniers sont réglés avec les parents qui tentent de les consoler et ne provoquent pas de pleurs. Les rares cris et pleurs proviennent soit de bébés en poussette, soit de rares enfants arrivant en pleurant aux aires de jeux mais qui changent rapidement d'humeur.

*« Dans ce contexte de coexistence, les enfants et les adultes partagent ainsi ces espaces communs. »*

D'un autre côté, la communication et les échanges entre les parents se limitent au strict minimum. En effet, même si les aires de jeux sont remplies à la fin de notre observation et qu'ainsi les adultes sont souvent obligés de partager un banc, cela ne les pousse pas à échanger au-delà de simples salutations. Il y a donc peu de

rencontres *in situ*, si ce n'est quand des enfants jouent ensemble sur les aires de jeux. Les concernant, nous pouvons nous demander si les groupes se font par hasard à chaque fois ou bien s'ils découlent d'une socialisation antérieure.

L'aspect pacifique de la coexistence a été observable par l'absence apparente de conflits. Les rares signes de contrariété observés viennent d'un ou deux enfants, occasionnellement et ne durent pas. Ces situations attirent l'attention de quelques autres enfants situés à côté, qui reportent cependant vite leur attention sur un jeu. L'espace de jeu permet aux enfants de se défouler après une journée à l'école, de se socialiser et de passer du temps avec leurs parents. Le temps ensoleillé profite à la bonne atmosphère qui règne dans le parc, d'autant plus que c'est le début du week-end. Cependant, dans une certaine mesure, l'aspect pacifique résulte du peu d'interactions entre les différents petits groupes.

*« La communication et les échanges entre les parents se limitent au strict minimum. »*

Nos observations restent toutefois limitées, aussi bien en termes d'accumulation de données que de scientificité de l'observation. Nous n'avons par conséquent pas le recul nécessaire sur les hypothèses avancées : ce sont donc des pistes de réflexion qui demeurent ouvertes. Notre observation ne se rapproche pas encore d'une « description dense » au sens de Geertz<sup>22</sup>. En effet, ce compte rendu se base sur 2 heures d'observation cumulées, un vendredi, en fin de journée. La durée de l'observation n'était pas assez longue, ni fréquente/répétée, pour pouvoir analyser dans tous les détails le lieu étudié. Répartis sur deux zones différentes pendant l'observation, nous n'avons pu couvrir qu'une partie des nombreux usages du parc par les populations, notamment populaires.

C'est sur le terrain que la recherche se construit et il est ainsi nécessaire pour nous de plus enquêter au parc ; d'autant plus qu'il existe des « zone

<sup>22</sup> Clifford, G. (1998). « La description dense », *Enquête*, n° 6, p. 73-105.

grises<sup>23</sup> » au sein de l'observation qui font que l'approche se réalise souvent « par tâtonnements » pour délimiter le champ de recherche.

Nous pouvons toutefois émettre l'hypothèse selon laquelle les usages du parc liés aux enfants et ceux qui les gardent sont dans une certaine mesure les mêmes, indépendamment des origines sociales et ethniques. L'aire de jeux est un espace commun où les enfants, par leur socialisation spontanée, forcent celle des parents. Les interactions au sein des aires de jeux sont régies par des normes sociales invisibles qui peuvent parfois constituer des barrières. Le fait est que l'enfant n'a pas encore intégré tout le logiciel social, il peut venir casser ces frontières qui traversent parfois ces espaces.

*« L'aire de jeux est un espace commun où les enfants, par leur socialisation spontanée, forcent celle des parents. »*

D'autres observations seront nécessaires afin d'infirmer ou de confirmer cette hypothèse. De manière générale, il est possible de tirer de cette observation que l'utilisation du parc comme terrain de jeu pour les enfants, autant issus des milieux populaires que des classes moyennes, est essentielle. Elle figure parmi les pratiques les plus répandues du parc, que ce soit dans les aires de jeux aménagées ou dans les espaces plus libres, dont la diversité de configurations offre aux enfants, du moins jusqu'à un certain âge, une infinie variété d'opportunités ludiques.

*« L'utilisation du parc comme terrain de jeu pour les enfants, autant issus des milieux populaires que des classes moyennes figure parmi les pratiques les plus répandues. »*

---

<sup>23</sup> Voir l'article de Namian, D. et Grimard, C. (2016). « Reconnaître les "zones grises" de l'observation : du trouble à la vigilance ethnographique ». *Espaces et sociétés*, n°64-165 (1-2), p. 19-32.



**L'ancien Zoo, un vendredi de septembre, en début de soirée**



# L'ancien Zoo : négligé mais accueillant

## La traversée d'un espace populaire au sein du parc Longchamp

*Vendredi 23 septembre 2022, 17h30 – 18h30*

**Bastien Wastiaux et Tristan Meyer**

### Le contexte de l'observation

Notre site de recherche est l'ancien parc zoologique. Au nord du parc Longchamp, cette partie apparaît un peu isolée du reste ; il s'agit d'une extension du parc au nord du boulevard Cassini, réalisée car l'ancien parc zoologique se trouvait trop à l'étroit. La jonction entre le parc Longchamp et son extension se fait par une passerelle qui surplombe la rue, mais on ne peut pas y accéder depuis le Boulevard Cassini. Deux autres entrées donnent accès à l'ancien Zoo – peu monumentales, on peut le dire : un parking peu fréquenté situé rue Jeanne Jugan, qui permet un accès en provenance du quartier populaire des Chutes-Lavie ; et une entrée de service, souvent fermée, qui débouche sous les arcades de l'aqueduc. C'est en effet l'aqueduc du Canal de Marseille qui délimite le parc sur son côté ouest : aujourd'hui désaffecté (friche inaccessible au public), il amenait au Palais Longchamp les eaux de la Durance, et marque encore le paysage par ses arcades de pierre, majestueuses.

L'Ancien Zoo (en réalité son extension) rappelle sa vocation première par la présence de cages, en métal ou en rocaille, qui le bordent et ponctuent

l'espace, parfois signalées par des panneaux ou des photos anciennes rappelant l'histoire du Zoo (fermé depuis 1989).

À l'occasion de l'événement international « Marseille Capitale européenne de la Culture » en 2013, la Ville avait lancé un projet de revalorisation et de restauration des anciennes infrastructures du parc zoologique, notamment des cages et des quelques pavillons – et les avait peuplées d'œuvres d'art conçues pour le lieu : des animaux colorés en fibre de verre, grandeur nature. Depuis lors, les usagers peuvent visiter une exposition permanente gratuite, le *Funny Zoo*, ainsi que l'indique la pancarte surplombant la passerelle Cassini.

Par ailleurs, cette zone, contrairement à la partie monumentale du parc (Palais-Bassin et Plateau), a été conçue comme un jardin riche et exotique à l'anglaise – allées asymétriques, profusion de bosquets et d'essences diverses, architectures orientalistes ou exotiques (comme la « cabane rustique » en son centre). En termes d'équipement, nous avons repéré sur la carte l'existence d'aires de jeu, d'un terrain de foot, d'un petit manège, et plus au nord, d'une petite piste de karting et d'une buvette.



Les arcades de l'aqueduc désaffecté du Canal de Marseille bordent l'ancien Zoo sur toute sa longueur. Devant, les aires de jeux et ici un terrain de sport où quelques jeunes jouent au foot en ce dimanche pluvieux. À droite, on aperçoit le manège. Joggeuses, touristes et passants empruntent le chemin principal, parallèle à l'aqueduc, qui relie la passerelle Cassini à la sortie nord du parc, rue Jeanne Jugan. © Claire Bénit-Gbaffou. 04/12/2022, dimanche vers midi.



En marche vers la passerelle qui surplombe le Boulevard Cassini, et qui relie l'ancien Zoo au kiosque et pelouse du sud du parc Longchamp. La grande affiche, enfantine dans son graphisme et la toponymie (« *Funny Zoo* »), rappelle l'exposition permanente mais semble un peu décalée. © Claire Bénéit-Gbaffou, 04/12/2022 dimanche vers midi.

Dans l'ambition de comparer l'ambiance de l'ancien Zoo avec l'ambiance globale du parc Longchamp, que nous ne connaissions pas du tout, nous entrons par la grande entrée sud du parc, côté Palais, à 17h30. Nous sommes le vendredi 23 septembre, nous venons de quitter l'été, mais le temps est calme et ensoleillé. Nous avons retenu cet horaire, un vendredi soir à la sortie de l'école, avec la volonté d'observer les usages populaires dans un moment d'affluence, notamment de l'ancien Zoo dont certaines infrastructures paraissent adaptées aux enfants : aires de jeux, carrousel, karting et terrain de football.

### L'approche – du Palais Longchamp à l'ancien Zoo : du décor à son envers, de la scène à ses coulisses

Nous entrons par un grand portail, facilement repérable, qui donne sur le superbe palais Longchamp. Le cadre est majestueux, avec le Palais donnant une impression de grandeur, ses fontaines créant un bruit constant et agréable d'écoulement d'eau ainsi qu'une certaine fraîcheur. Nous suivons un chemin, bordant un espace gazonné au pied du palais orienté vers le sud qui offre un cadre paisible et agréable pour un nombre assez important de familles, d'enfants et d'amis, qui discutent tout en profitant du soleil. Ces populations semblent alors assez homogènes : ce sont majoritairement des jeunes réunis pour discuter, se relaxer, et de jeunes adultes venant avec leurs enfants.

Nous traversons ensuite le palais jusqu'à une montée qui donne sur un large plateau surélevé par rapport aux autres zones du parc. Ce plateau au centre du parc se compose de bancs, d'arbres et d'arbustes en assez grand nombre et entretenus. Le plateau semble plutôt vide, seuls quelques enfants dispersés s'amuse sans créer d'agitation dans ce vaste espace. Nous sommes d'ailleurs surpris de croiser un camarade qui effectuait son observation à ce même moment et qui semblait bien démuni face au peu de personnes et de pratiques à observer. L'endroit offre un cadre tranquille et agréable notamment par sa surélévation qui coupe l'usager de l'environnement urbain bâti, des bruits de la ville, globalement inaudibles, et qui nous laisse entendre le bruit de quelques oiseaux dans les arbres aux alentours. Nous humons dans l'air l'odeur du cannabis. En somme, par cette sensation de coupure avec l'urbain, d'îlot de tranquillité et de fraîcheur qu'il suscite, nous pouvons imaginer les usagers y trouver un refuge face à l'atmosphère parfois anxiogène de la ville.

Nous descendons des marches, longeons le kiosque puis arrivons à un pont pour rejoindre notre zone d'enquête. Trouver l'ancien Zoo n'est pas instinctif et le peu d'indications postées dans le parc ne nous aide pas dans notre recherche. Malgré tout, un panneau présent à quelques dizaines de

« L'interdiction semble faire le constat que les enfants montent fréquemment sur les animaux. »

mètres de l'entrée expose une carte du Funny Zoo et nous remarquons immédiatement en dessous de cette pancarte une petite affiche signée par la Mairie de Marseille indiquant qu'il est interdit de monter sur les animaux. Cette objurgation – « Ces animaux ne sont pas des jeux, il est INTERDIT de monter dessus » – en rouge, avec l'interdiction en lettres capitales, nous fait sourire. L'interdiction ainsi « criée » semble faire le constat inverse de ce qu'elle aimerait voir : que les enfants montent fréquemment sur les animaux. Et quand nous en verrons quelques-uns, rescapés dans l'espace plutôt négligé qu'est l'ancien Zoo, nous aurons du mal à leur donner tort : et pourquoi donc ne pas concevoir ces animaux comme des jeux ?



Affiche du Service des Espaces verts et de la Nature, accrochée à une pancarte à l'entrée de l'ancien Zoo. © Bastien Wastiaux, 23/09/2022, 17h45.

## Un parc délaissé ?

Dès la passerelle franchie, l'impression qui nous frappe est que la zone est délaissée et peu attractive.

C'est peut-être une projection de notre part : le pont passe au-dessus du Boulevard Cassini, une rue empruntée par des véhicules et qui rompt avec l'ambiance du parc – on entre dans un autre monde. Ou alors, parce que l'heure avance et la lumière a déjà commencé à décliner. Mais plusieurs éléments contribuent à cette impression.

« Dès la passerelle franchie, l'impression qui nous frappe est que la zone est délaissée et peu attractive. »

Les anciennes installations du Zoo qui avaient été restaurées sont parfois dégradées. La pelouse est abîmée et par endroit presque entièrement absente, laissant place à la terre à nu.

La flore y est plus exotique et riche mais semble également moins entretenue qu'ailleurs (ou bien, est-ce l'impression de désordre donné par un jardin « à l'anglaise », après le classicisme du jardin du Palais ?).

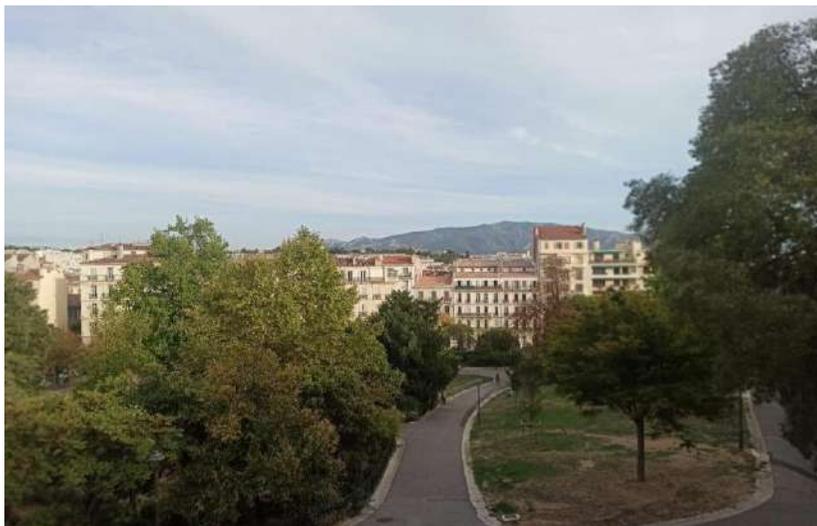
Les clôtures autour de certaines plantes sont branlantes, cassées, et parfois au sol. Les couleurs de l'espace oscillent entre le gris du bitume, le vert des arbres et le jaune de certains arbustes et fleurs au début de l'automne. Peu de personnes sont donc assises à même l'herbe, comme c'était le cas au niveau du Palais et du Plateau – d'ailleurs, l'herbe est plus rare, plus pelée. Le site des aires de jeu sur notre gauche, en contrebas, est moins lumineux et donne l'impression globale d'un terrain dégradé.

« Et pourquoi donc ne pas concevoir ces animaux comme des jeux ? »



Des plantations, entourées de clôtures branlantes (qui depuis 2021, ont été refaites), cerclent l'immense pelouse pelée, pour la protéger en limitant les passages en provenance du chemin bitumé. Sans elle, la pente naturelle donnerait l'envie irrésistible de la dévaler ! À l'arrière-plan, la bannière du *Funny Zoo* arbore fièrement ses couleurs clownesques, au-dessus de la passerelle surplombant le Boulevard Cassini. La pelouse est étonnamment vide, pourtant le temps est clément et invite au pique-nique, avec ce qu'il faut de soleil et d'ombrage : l'accessibilité réduite de cette partie du parc en limite l'usage, peut-être. © Claire Bénit-Gbaffou, ancien Zoo, 18/11/2021, vers 13h00.

Malgré une ambiance qui reste plutôt calme, le parc rompt aussi avec l'impression de « poumon vert » et d'« îlot de tranquillité » que suscitait en nous le Plateau, et nous rappelle la ville. On retrouve en effet tout l'univers de l'urbain, les bruits de la ville, de circulation, et après avoir traversé le Bld Cassini, nous retrouvons les façades du quartier des Chartreux, sur notre droite, très visible en bordure (mais en contrebas, sans accès) de l'ancien Zoo.



Vue sur les immeubles et le quartier des Chartreux, à l'est de l'ancien Zoo.  
© Bastien Wastiaux, 23/09/2022, début de soirée.

Visiteurs extérieurs au parc, nous sentant en partie des « touristes », nous nous enquêrons de ce *Funny Zoo* qui célèbre l'histoire du lieu et donne son nom à cette partie du parc. Cet univers est en réalité très peu immersif et ne semble pas participer à l'attractivité du lieu, l'exposition permanente suscitant très peu d'engouement. Aucune personne que nous avons observée ne s'est arrêtée ou n'a jeté un regard aux cages où sont exposées les statues d'animaux – nous étions les seuls à le faire, à cette période de la

journée. Les statues sont abîmées, décolorées, dégradées, tandis que l'intérieur des cages n'est pas entretenu : des feuilles, déchets et saletés diverses y stagnent.

*« Visiteurs extérieurs au parc, nous sentant en partie des "touristes", nous nous enquêrons de ce Funny Zoo. »*

On remarque, par ailleurs, que certaines statues ont été retirées, certainement après les dégradations qu'elles ont subies, les derniers animaux présents étant d'ailleurs inaccessibles car enfermés dans les cages (rendant caduque l'interdiction en rouge !). Les entrées des cages sont fermées de manière artisanale, à l'instar d'une cage où des barrières de chantier sont enchaînées à la porte par un cadenas pour empêcher les usagers du parc d'y pénétrer.

À l'instar de l'affichette d'interdiction, cet acharnement nous fait sourire car il révèle, plus que le contrôle municipal de cet espace, son échec à interdire aux jeunes (ou aux moins jeunes) de faire des statues animalières des objets de jeu. L'exposition devient alors moins celle de la mémoire de l'ancien Zoo, que celle de la lutte permanente entre une autorité publique et des jeunes en transgression.

*« L'exposition devient alors moins celle de la mémoire de l'ancien Zoo, que celle de la lutte permanente entre une autorité publique et des jeunes en transgression. »*

Sur la partie est du parc, un immense espace libre, en creux et abrité d'arbres, s'offre à la vue. Malgré l'espace étendu qu'offre cette partie du parc, peu d'usagers s'y posent. Seules deux femmes, d'une trentaine d'années, l'une blanche, l'autre métissée, sont installées ensemble, avec une petite fille ; elles ont étendu une nappe sur l'absence de pelouse.



Le temps maussade et la faible occupation du lieu accentuent la mélancolie de cette pelouse creusée et pelée. Pourtant, elle offre l'espace d'une grande diversité d'usages. Un père se promène, sans but, avec son fils. Deux jeunes gens, pieds nus, se reposent sur leur *stackline* accrochée aux arbres, entre deux séances d'entraînement. Un groupe amical a étendu ses nappes pour pique-niquer au bord du chemin où se promènent plusieurs duos – deux jeunes femmes attendent leur chien (non tenu en laisse), une dame au gros sac à dos se promène accompagnée, tandis que deux ados se dirigent vers la passerelle du Bld Cassini. © Claire Bénéit-Gbaffou, 27/03/2022, dimanche vers midi.

Leurs échanges, que nous n'avons pu ouïr, semblaient fluides, suggérant une réunion amicale. Excepté ce petit groupe, le reste de la zone gazonnée, pourtant très étendue, est restée vide durant notre observation, un vide qui contraste assez fortement avec les quelques petits espaces aménagés, fortement fréquentés lors de notre passage.



Cage des ours fermée avec deux barrières de chantier enchaînées par un cadenas. © Bastien Wastiaux, 23/11/2022, début de soirée.

### **Pelouses désertes, jeux aménagés combles**

Recherchant un endroit plus animé, nous nous arrêtons une vingtaine de minutes sur un banc se trouvant à proximité d'aires de jeux pour enfants. La grande majorité des usagers présents dans cette large zone sont en fait des enfants, souvent accompagnés d'un parent, et qui sont pour la plupart concentrés dans la partie ouest, « collée » à l'aqueduc – cette impression

nous étant donnée par la taille, imposante, de ses arcades de pierres, qui forment un mur surplombant de petits jeux. Une trentaine de personnes reste dans cette zone qui comprend, respectivement du nord au sud, deux zones de jeux pour enfants, un terrain de football et un carrousel.

Le contraste s'accroît par l'animation et l'agitation de cette zone, qui est plus bruyante quand le reste de l'espace laisse une impression de calme, voire de vide. Deux espaces de jeux sont séparés par un petit grillage. L'un est destiné aux très jeunes enfants. Là, les parents sont souvent attentifs et proches de leurs enfants, pour les accompagner dans leur usage des jeux – ce qui conduit parfois à de courtes interactions entre parents.



Aire de jeux des 6-10 ans, en contrebas du chemin principal, accolée à l'aqueduc. © Claire Bénit-Gbaffou, 27/03/2022, dimanche vers midi.

L'autre aire de jeux accueille des enfants de 6 à 10 ans, qui jouent avec davantage d'énergie et où quelques interactions se créent entre enfants. Les parents ou les adultes accompagnant les enfants sont installés sur les quelques bancs qui entourent l'espace de jeu et sont plus lointains, regardant leurs téléphones ou discutant entre eux.

*« Deux espaces de jeux sont séparés par un petit grillage. »* L'impression est d'une assez grande diversité sociale et ethnique, sans que nous ayons vraiment pris le temps de repérer des indices convergents d'appartenance sociale, car nous ne nous sentions, sans enfant, pas légitimes à nous arrêter, nous asseoir sur un banc.

À côté de ces espaces de jeu, on observe un terrain de football, entouré de grilles, bitumé, sans cage, avec simplement des démarcations vieillissantes au sol. Une quinzaine de jeunes jouent au foot et on remarque spontanément une très grande uniformité d'âge, d'appartenance ethnique, de style vestimentaire et capillaire. Ce sont tous des garçons qui semblent être pour la quasi-totalité des collégiens (entre 11 et 15 ans), majoritairement d'origine maghrébine. Ils portent, pour la plupart d'entre eux, des survêtements ou des shorts, des maillots de football, des chaussures de style *sneakers* souvent de marque Nike. Beaucoup arborent une coupe de cheveux dite en « dégradé », ou bien des cheveux longs, parfois noués en chignon. Aucun adulte n'assiste à la partie de football et aucun enfant ne semble donc être rattaché à un parent, contrairement aux zones de jeux – il faut dire qu'ils sont plus âgés, et autonomes. Seul un jeune garçon plus âgé (environ 16 ans) contraste avec le groupe par sa grande taille.

*« Une quinzaine de jeunes jouent au foot et on remarque spontanément une très grande uniformité d'âge, d'appartenance ethnique, de style vestimentaire et capillaire. »*

Également d'origine maghrébine, cheveux longs, survêtement intégral de football, paire de Nike aux pieds, il reste extérieur à la partie de foot qui prend place sur le terrain. Il observe les enfants jouer, discute et rigole avec quelques-uns qui semblent le connaître. Les liens qu'entretiennent ces enfants entre eux semblent assez amicaux et le jeu se déroule sans tension et dans l'allégresse. Les enfants jouent avec un seul ballon, qu'ils se disputent sans pour autant qu'on puisse deviner les équipes qui s'affrontent et les règles mises en place. La partie de football semble donc très spontanée et n'est pas encadrée par des règles formelles. Les enfants prennent part au jeu puis se retirent quelques instants pour discuter et rigoler à même le terrain avec des camarades. Ils semblent, en somme, se connaître – peut-être des amis d'école ou de quartier. On peut imaginer que ce terrain constitue un lieu de rendez-vous régulier, où les enfants du quartier qui avoisine l'ancien Zoo se retrouvent à la sortie de l'école.

*« Ce terrain constitue un lieu de rendez-vous régulier, où mes enfants du quartier qui avoisine l'ancien Zoo se retrouvent à la sortie de l'école. »*

À côté de ce terrain, le petit carrousel, qui émet une musique reggae relativement discrète, attire une faible poignée d'enfants accompagnés de leurs parents. C'est sur le trajet pour sortir du parc, par le nord, que les parents sont parfois sollicités par leurs enfants, qui leur réclament un tour de manège.

### Usagers mobiles

La fréquentation globale de l'ancien Zoo est plus forte que dans le reste du parc, le jour de notre visite et à cette heure de la journée. Car l'espace de l'ancien Zoo est également un lieu de circulation, en particulier à cette heure de début de soirée : sortie de bureau, sortie de cours.



L'aire de jeu est vite saturée, et ses alentours sont alors appropriés par les enfants (qui font jeu de tout bois) et les familles, qui s'installent au pied des arbres, malgré la dégradation des « pelouses » devenues terre battue. Beauté des arcades (même grillagées et peu mises en valeur), lumière d'automne, diffusent leur magie. L'on constate aussi que l'Ancien Zoo est un espace de forte diversité sociale et ethnique. Certains enfants viennent accompagnés de leur mère, d'autres de leur père, d'autres enfin de la famille étendue. © Bénit-Gbaffou, 18/09/2022, samedi vers 17h00

Bon nombre des passants semblaient rentrer chez eux, le parc constituant pour eux un lieu de traverse du sud vers le nord du 4<sup>e</sup> arrondissement. Nous avons repéré d'autres usages mobiles du parc, d'usagers aux trajets moins

*« Ces pratiques, mobiles, souvent solitaires, autour d'un objectif précis (rentre chez soi, jogger), n'ont pas suscité de rencontres ni d'interactions sociales. Elles contrastent avec les usages plus statiques, ancrés sur des lieux (aménagés ou non), par les groupes populaires, riverains ou habitués. »*

linéaires : quelques promeneurs, le plus souvent en petits groupes familiaux, parfois avec chiens ; de nombreux joggeurs, plutôt des personnes seules. La plupart de ces personnes nous sont plutôt apparues comme appartenant aux classes moyennes, du fait de leur habillement. Ces pratiques, mobiles, souvent solitaires, autour d'un objectif précis (rentre chez soi, jogger), n'ont pas, lors de notre observation, suscité de rencontres ni d'interactions sociales. Elles contrastent avec les usages plus statiques, ancrés sur des lieux (aménagés ou non), par les groupes populaires, riverains ou habitués.

### Buvette et contre-buvette

Suivant ces flux, qui vont principalement du sud au nord du parc, étant donné la configuration restreinte des accès du parc, nous passons rapidement à côté de la terrasse de la buvette, sans néanmoins nous y asseoir. Les tables ne sont pas homogènes, certaines chaises sont vertes, d'autres blanches. L'offre n'y est pas abondante, mais les consommations semblent peu onéreuses et la buvette propose quelques bonbons pour les enfants. Le gérant de cette buvette semble connu des usagers, serviable et souriant, il discute aisément avec les clients. Ces discussions, dont nous n'entendons que quelques bribes, laissent penser que le patron connaît les clients présents qui sont donc certainement des habitués (tutoiement,

rires, etc.). Sur les quelques tables installées en face de la buvette, seules deux sont occupées, l'une par un couple de personnes âgées, blanches, et l'autre par un vieux monsieur fumant une cigarette et buvant un café. Le couple ne discute pas beaucoup, voire pas du tout : chacun prend le temps de boire son bol de thé, tranquillement et en silence.

Collée à l'est de cette buvette, se trouve une petite parcelle de gazon légèrement surélevée et entourée par un petit muret. Plusieurs mères de famille d'origine maghrébine, voilées, se sont retrouvées là pour garder un petit groupe d'enfants. Elles discutent tranquillement, à voix basse, pendant que leur groupe d'enfants (six à sept enfants âgés de 6 à 9 ans) joue autour d'elles sans trop s'éloigner. Deux des enfants s'amuse avec des trottinettes électriques. Une des trottinettes dépend du service de location « Lime ». Les enfants l'abandonneront sur le chemin bétonné. On se rendra compte, en repartant, qu'elle est hors service.

Nous sommes trop loin pour entendre leur discussion et mal à l'aise à l'idée de nous approcher : cet espace paraît une zone à l'usage réservé, que ces femmes (amies, voisines, famille ?) ont l'habitude d'occuper pour garder leurs enfants. On remarque notamment la présence de deux chaises de jardin, différentes du mobilier de la buvette, qu'elles semblent avoir apporté pour plus de confort dans le parc. Le lieu est discret, à l'écart du passage, sans infrastructures prévues pour s'installer, et le muret qui l'entoure semble délimiter un périmètre dont les enfants ne sortent pas, tandis qu'aucun

*« Le gérant de cette buvette semble connu des usagers, serviable et souriant, il discute aisément avec les clients. »*

*« Un espace ouvert (le parc), mais clôturé, même symboliquement par le petit muret, offre, pour un petit moment, un jardin familial souvent inaccessible aux catégories populaires. »*

usager extérieur au groupe n'entre dans cette zone. Alors qu'il y avait des bancs plus loin pour s'asseoir, et même une buvette, ces mères viennent dans cet espace précis sans utiliser les infrastructures présentes à proximité, mais les remplacent en apportant leur équipement propre. Ce groupe semble avoir mis en place une « contre-buvette » à l'heure du goûter, avec des boissons sucrées et des gâteaux à partager.



Ancien Zoo, esplanade bitumée de la buvette. Shorts en jean court effrangé ou robe couvrante, bermudas et sac en bandoulière ou bien polos et marcel : des groupes sociaux très divers se côtoient. À droite, de dos, des parents entrés par le parking Jugan emmènent leurs enfants passer un moment au parc – avec force ballons, trottinettes et rollers qui profitent du bitume. À gauche, la buvette a sorti ses tables et chaises de jardin, sur l'esplanade encore à l'ombre en cette fin de matinée. Les karts, alignés derrière le muret, attendent l'ouverture. © Claire Bénit-Gbaffou, 18/09/2022, 11 heures.

<sup>24</sup> Baraud-Serfaty, I. (2021). « Gouverner le trottoir », *Esprit*, vol. 478, n° 10, p.128.

L'apport d'une chaise de jardin n'est pas sans rappeler l'émergence du phénomène des chaises de camping pliantes, qui se diffusent dans les zones d'habitation populaires et conquièrent la plupart des grandes villes françaises<sup>24</sup>.

On comprend aussi chez ces mères le besoin de se retrouver en large groupe, ce qui implique de disposer d'un espace étendu, probablement inexistant dans l'espace du domicile, et sécurisé, ce que n'offre pas l'espace de la rue. Un espace ouvert (le parc), mais clôturé, même symboliquement par le petit muret, offre, pour un petit moment, un jardin familial souvent inaccessible aux catégories populaires.

#### « Trouver sa place<sup>25</sup> » comme observateur (1) – se sentir bien ?

À ce stade du récit, nous aimerions avancer quelques éléments de réflexion autour de nos pratiques, notre positionnement, nos interactions au sein du parc. Cela nous permettra de traduire sociologiquement notre ressenti. Autrement dit, en tant qu'usagers potentiels du parc, comment notre profil sociologique – deux jeunes adultes issus des classes moyennes supérieures, blancs, étudiants dans un IEP (Institut d'études politiques) – a-t-il eu un effet sur notre rapport spontané au parc ?

*« Comment notre profil sociologique – deux jeunes adultes issus des classes moyennes supérieures, blancs, étudiants dans un Institut d'études politiques – a-t-il eu un effet sur notre rapport spontané au parc ? »*

Nous sommes arrivés à pied de la gare Saint-Charles. Depuis celle-ci, d'un point de vue commode, nous pouvions accéder à l'ancien Zoo aussi rapidement par l'entrée Métro Cinq avenues que par l'entrée monumentale. Nous nous

<sup>25</sup> Geertz, C. (1998). « La description dense », *Enquête*, n°6, p. 73-105.

sommes rabattus sur cette dernière : n'étant pas Marseillais, il nous semblait intéressant de découvrir cette partie monumentale du parc avant de déambuler jusqu'à la zone d'observation.

Le premier réflexe que j'ai eu en apercevant Quentin assis au loin, dans la partie Plateau du parc, a été de m'asseoir avec lui sur le banc. Ce n'est pas une question de trouver de la compagnie puisque j'étais avec Tristan, d'autant plus que nous devions poursuivre notre déambulation jusqu'au Zoo. J'étais exalté par l'entrée grandiose, mais également charmé par le

*« Cet endroit public, c'est un peu chez elles. C'est peut-être pour cette raison que la plupart des mères en présence nous ont dévisagés au moment où nous passions devant elles. »*

calme de l'endroit. Fatigué du brouhaha urbain permanent qui m'avait assailli depuis la gare Saint-Charles, la perspective de m'asseoir dans un environnement ressourçant m'enchantait. Le plateau serait-il un endroit où les Marseillais, peu importe leur classe sociale, viennent se détendre loin du tumulte de la ville ? Par contraste, je ne me suis pas spontanément dit : « Tiens, ce serait sympa de se poser au *Funny Zoo* ! ». L'état de délabrement du lieu et l'organisation de l'espace n'ont pas suscité cet élan, moins propices à la détente, même si, dans l'absolu, ce n'était pas strictement inenvisageable. Ensuite, dans la

plupart des espaces occupés par les usagers, il semblait difficile de s'asseoir : ni sur les bancs jouxtant les aires de jeu (puisque nous étions de jeunes adultes sans enfants), ni vraiment à la buvette, et encore moins dans l'espace communal créé par les deux mères avec leur groupe d'enfants. Ces espaces, finalement très spécialisés, ne permettent pas toujours les rencontres.

## Trouver sa place (2) – assumer son incongruité ?

Nous n'avions pas prévu une activité spécifique une fois arrivés au *Funny Zoo* car nous voulions être guidés par le terrain. Ainsi, faire un tour du parc dans son intégralité nous permettait de repérer les espaces que nous préférions à titre personnel, de nous y attarder pour mieux les observer et de mettre en lien notre

ressenti et les éléments observés. En amont de l'observation, nous avons tenté de réfléchir à la manière d'adapter nos propres pratiques afin de mieux cerner les usages populaires du parc. Mais nous avons eu des difficultés : sans vraiment y prêter attention, nous sommes allés à l'encontre des pratiques courantes des usagers du parc – nous avons « fait tâche » en quelque sorte.

J'avais pris le parti de prendre mes notes sur un carnet, principalement pour des raisons pratiques – je ne suis pas à l'aise pour prendre des notes rapidement sur un clavier de téléphone portable, contrairement à Tristan. Rétrospectivement, c'est un point sur lequel nous aurions dû nous pencher en amont de l'observation. De la sorte, notre présence n'est pas passée inaperçue.

Mais ce n'était pas forcément négatif : nous étions plus à même d'observer les réactions des usagers de différents milieux sociaux à une présence. Cela nous permettait également de mieux distinguer les usages courants et habituels du parc, comme le suggère l'anthropologue Clifford Geertz : pour lui, la pratique de l'observation dense vise à comprendre la culture d'un milieu social en montrant sa normalité, sans gommer ses particularités. Ainsi, concernant le groupe de mères maghrébines et voilées, avec leurs enfants, nous pouvons supposer qu'elles résident dans

*« Sans vraiment y prêter attention, nous sommes allés à l'encontre des pratiques courantes des usagers du parc – nous avons "fait tâche" en quelque sorte. »*

les zones résidentielles populaires des Chutes-Lavie, au nord du parc. Il est plausible d'avancer que cet endroit public, c'est un peu chez elles. C'est peut-être pour cette raison que la plupart des mères en présence nous ont dévisagés au moment où nous passions devant elles. Deux jeunes comme nous, flânant, s'arrêtant pour discuter brièvement et prendre des notes, puis repartant dans la foulée, ne sont pas passés inaperçus. Mais cette difficulté à « trouver une place », une pratique qui nous permette d'observer tout en exerçant une activité habituelle, légitime, dans le parc, était révélatrice. L'état de délabrement des cages de l'ancien Zoo n'attire pas de visiteurs spécialement venus pour les visiter, du moins, pas à cette période de la journée. S'intéresser à l'exposition permanente du *Funny Zoo* par exemple était alors incongru.



Près de la cage aux ours, sur un panneau municipal effacé, qui peut-être évoquait l'histoire de l'ancien Zoo, un *sticker* en faveur de la défense de la vie animale a été collé : « Un monde juste inclut les animaux » – version contemporaine de l'initiative de 2013, commémorant l'ancien Zoo tout en dénonçant l'étroitesse des cages. © Bastien Wastiaux, 23/09/2022, 18h30.

« *L'accessibilité limitée de l'Ancien Zoo éloigne la perspective de voir des visiteurs toutes catégories sociales confondues "se balader pour se balader".* »

Ce n'est pas nécessairement le cas à d'autres moments de la vie du parc (peut-être des touristes s'y aventurent-ils parfois, intéressés par l'histoire du lieu) ; et nous avons d'ailleurs trouvé des traces d'autres pratiques, d'autres groupes sociaux, que l'on peut relier à une réflexion sur la place des animaux dans le parc. En outre, la relative inaccessibilité de cette partie du parc (avec son unique ouverture vers le quartier rue Jeanne Jugan, au nord) ne permet guère une

diversité de trajets. Cette accessibilité limitée éloigne la perspective de voir des visiteurs toutes catégories sociales confondues « se balader pour se balader ». Les usagers du parc à cette heure-là sont probablement surtout des riverains ou des habitués. Nous attirions ainsi des regards étonnés. Nous étions d'ailleurs les seuls jeunes âgés d'une vingtaine d'années présents à cet endroit du parc, à ce moment-là.

Ainsi, sans vraiment trouver notre place dans l'espace du *Funny Zoo*, mais, d'une part, en nous appropriant le lieu comme il s'offrait à nous, avec toutes les nouveautés qu'impliquaient sa découverte *in situ*, et, d'autre part, en analysant comment notre profil sociologique a produit des effets sur la manière dont nous avons appréhendé cette découverte, nous avons réussi à construire ce récit et dégager sinon des pistes, du moins des « scènes » de la vie de l'ancien Zoo. Une hypothèse que l'on peut émettre, et qu'il faudrait tester par d'autres observations, est que cette zone du parc est un point de coexistence entre des classes sociales variées, sans pour autant engendrer d'interactions engageantes entre elles.

« *Cette zone du parc est un point de coexistence entre des classes sociales variées, sans pour autant engendrer d'interactions engageantes entre elles.* »



Cours de yoga sur la pelouse de l'ancien Zoo. De nombreuses activités de groupe prennent les pelouses de l'ancien Zoo comme terrain d'exercice. Intérêt de ces grands espaces libres, non aménagés, et donc très ouverts. Yoga et *capoeira* attirent des classes sociales contrastées, mais qui se mélangent peu. © Claire Bénit-Gbaffou, 18/11/2022, vers 13h00.





## Une initiative universitaire visant à soutenir le débat public et l'action collective locale

### L'ATELIER MARSEILLE 4-5

Pendant trois ans (2022-2025), l'Atelier Marseille 4-5 se propose d'impliquer des étudiants et leurs enseignants dans des projets et recherches sur les 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> arrondissements de Marseille, en rendant ces travaux accessibles au public afin de soutenir le débat, l'action publique et collective, et le développement du quartier pour tous ses habitants, avec les acteurs locaux intéressés par un regard indépendant, critique et constructif !

L'atelier est coordonné par trois enseignants-chercheurs, assistés par une post-doctorante

**Claire Bénit-Gbaffou**  
Géographe-Urbaniste,  
Aix-Marseille Université



**Cesare Mattina**  
Sociologue,  
Aix-Marseille Université



**Étienne Ballan**  
Sociologue, École nationale  
supérieure du paysage



**Camille Floderer**  
Politiste, Sciences Po Aix / Aix-  
Marseille Université



L'Atelier Marseille 4-5 a débuté en septembre 2022, impliquant une diversité de disciplines en sciences sociales, engageant des études sur plusieurs sites dans le secteur, sur des thèmes variés, co-construits avec les acteurs locaux.

### Espaces publics, Démocratie locale, Diversité sociale & Transition écologique

Pour en savoir plus et être tenus au courant des actualités de l'Atelier :  
[ateliermarseille45@gmail.com](mailto:ateliermarseille45@gmail.com)